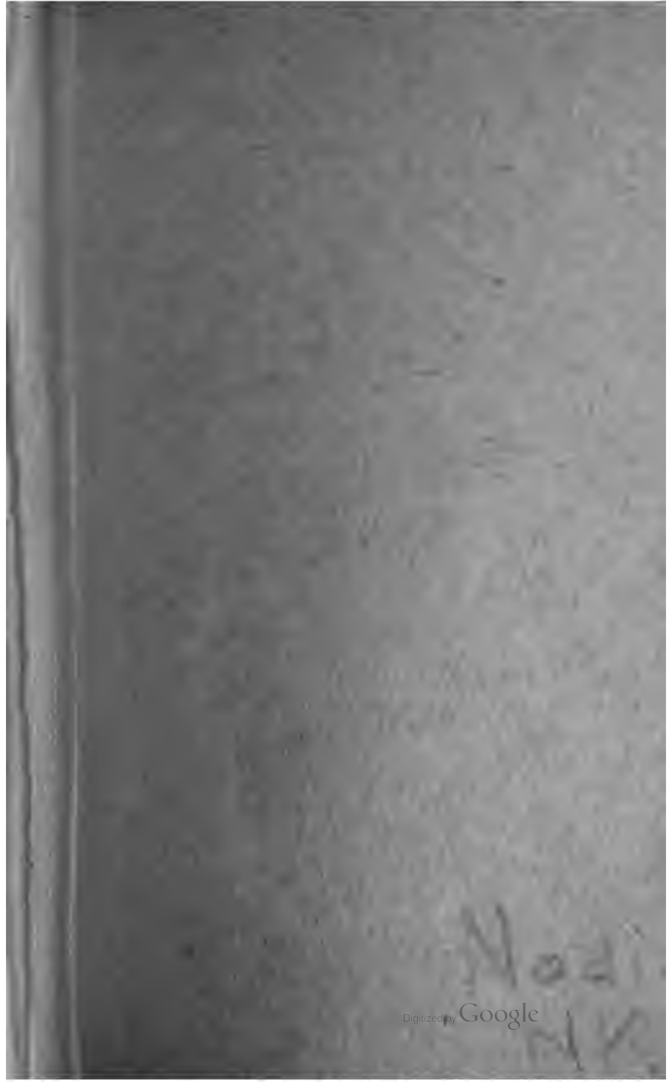






CONTES

EN PROSE ET EN VERS,

PAR

Charles Nodier.

TOME I.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.
HAUMAN, CATTOIR ET Cᵉ.

M DCCC XXXVII.

PRÉFACE.

Depuis plus de cinquante ans que je subis l'ennui de la vie réelle, je n'ai trouvé aux soucis qui la dévorent qu'une compensation de quelque valeur; c'est d'entendre des Contes ou d'en composer soi-même. Aussi, en sage dispensateur de mon temps, ne me suis-je guère occupé d'autre chose, et si j'avois été plus libre, j'en aurois fait davantage; mais quoi? il n'est donné à personne d'être toujours heureux à sa guise; il faut vivre.

La confession que je viens de faire n'est pas tout-à-fait une marque de mon humilité ; j'ai presque peur qu'elle ne trahisse même un secret orgueil dont je voudrois bien être exempt. C'est que je doute en vérité que les natures élevées s'accommodent de bonne foi du positif absurde que la société nous a fait. L'idéal, voilà leur domaine, et si ce n'est errer de le croire, j'ai du moins ce rapport avec elles. Cette hypothèse n'est pas modeste.

Quoi qu'il en soit, je ne préfère rien à la lecture des Contes, moins les contes de ma façon, dont je ne recommande la lecture à personne. Quand le progrès du progrès aura rendu la conflagration des bibliothèques inévitable, car la quintessence de tous les livres se trouvera nécessairement dans la charte de la perfectibilité, comme elle étoit dans l'Alcoran, je ne demanderai grâce que pour *le Chat Botté, le Chaperon, Peau-d'Ane*, et *les Mille et Une Nuits ;* il ne faut rien de plus en littérature pour le bien-être

moral d'un peuple intelligent et sensible. On pourroit excepter Homère en faveur de l'*Odyssée*, mais il faudroit être impitoyable pour l'Histoire, car il y a, quoi qu'on en dise, des vérités dans l'Histoire : les dates et les noms propres.

J'ai déjà dit que je n'avois pas composé autant de Contes que je l'aurois voulu ; Dieu m'a refusé ces loisirs ; et cependant, le nombre de ceux que j'ai mis en prose ou en vers est presque incalculable ; il décupleroit sans peine le fatras qu'un libraire euphémiste a la politesse d'appeler mes *Œuvres complètes*. Mais une fois que la démangeaison d'écrire étoit satisfaite, je me souciois peu de l'*œuvre* qu'elle avoit produite, parce que je n'imaginois pas qu'on s'avisât jamais de la donner au public ; je le croyois plus difficile. Ce volume ne s'est donc formé que de lambeaux égarés partout comme les feuilles volantes de la Sibylle, et quiconque se sera intrépidement résigné à lire ce qui reste, n'aura pas de peine à croire que le meilleur

est perdu. C'est grand dommage pour les bonnes d'enfants.

Je prie donc messieurs les journalistes d'être convaincus d'avance que cette publication n'est pas une de celles *dont la société sentoit impérieusement le besoin*, et qui placent toutes les semaines quelque auteur nouvellement éclos *au rang de nos premiers prosateurs*. Tant d'honneurs ne sont faits ni pour mes contes ni pour moi. Je serai assez fier de leur destinée, si on daigne les admettre sur la dernière tablette d'une bibliothèque *ad usum adolescentulorum*, fort au-dessous de l'aimable madame d'Aulnoy et du tendre M. Berquin; mon respect pour la langue et pour les mœurs me permet du moins cette ambition; mais toute place m'y sera bonne, pourvu qu'on me tienne à une grande distance de Charles Perrault; ce génie-là m'épouvante.

Si toutefois quelque nouvel Aristarque s'avise de venger un jour mes écrits de la témérité des rhapsodes typographiques, dans

une édition ordonnée avec plus de soin, je le préviens que les deux ou trois contes dont on a bourré, *ob exiguitatem tomi*, le volume qui contient *Mademoiselle de Marsan*, seront placés dans celui-ci d'une manière beaucoup plus convenable. Cette indication n'est pas de grande importance, car elle est seulement fondée sur la supposition qu'on réimprimera mes *Œuvres complètes*; mais pourquoi ne les réimprimeroit-on pas? On les a bien imprimées!

Contes en Prose.

POLICHINELLE.

Polichinelle est un de ces grands personnages tout en dehors de la vie privée, qu'on ne peut juger que par leur extérieur, et sur lesquels on se compose, par conséquent, des opinions plus ou moins hasardées, à défaut d'avoir pénétré dans l'intimité de leurs habitudes domestiques. C'est une fatalité attachée

à la haute destinée de Polichinelle. Il n'y a point de grandeur humaine qui n'ait ses compensations.

Depuis que je connois Polichinelle, comme tout le monde le connoît, pour l'avoir rencontré souvent sur la voie publique, dans sa maison portative, je n'ai pas passé un jour sans desirer de le connoître mieux; mais ma timidité naturelle, et peut-être aussi quelque difficulté qui se trouve à la chose, m'ont empêché d'y réussir. Mes ambitions ont été si bornées, que je ne me rappelle pas qu'il me soit arrivé, en ce genre, d'autre désappointement, et je n'en conçois point de comparable à l'inconsolable douleur que celui-ci me laisseroit au dernier moment, si j'ai le malheur d'y parvenir sans avoir joui d'un entretien familier de Polichinelle, en audience particulière. Que de secrets de l'ame, que de curieuses révélations des mystères du génie et de la sensibilité, que d'observations d'une vraie et profonde philosophie il y auroit à recueillir dans la conversation de Polichinelle, si Polichinelle le vouloit! Mais Polichinelle ressemble à tous les grands hommes de toutes les époques: il est quinteux, fan-

tasque, ombrageux; Polichinelle est foncièrement mélancolique. Une expérience amère de la perversité de l'espèce, qui l'a d'abord rendu hostile envers ses semblables, et qui s'est convertie depuis en dédaigneuse et insultante ironie, l'a détourné de se commettre aux relations triviales de la société. Il ne consent à communiquer avec elle que du haut de sa case oblongue, et il se joue des vaines curiosités de la foule, qui le poursuivroit, sans le trouver, derrière le pan de vieux tapis dont il se couvre quand il lui plaît. Les philosophes ont vu bien des choses, mais je ne crois pas qu'il y ait un seul philosophe qui ait vu l'envers du tapis de Polichinelle. C'est qu'au milieu de cette multitude qui afflue au bruit de sa voix, Polichinelle s'est fait la solitude du sage, et reste étranger aux sympathies qu'il excite de toutes parts, lui dont le cœur, éteint par l'expérience ou par le malheur, ne sympathise plus avec personne, si ce n'est peut-être avec son compère, dont je parlerai une autre fois. Je suis trop occupé maintenant de Polichinelle pour m'arrêter aux accessoires. Un épisode ingénieux peut tenir sa place dans les histoires ordinaires,

mais l'épisode serait oiseux, l'épisode seroit inconvenant, j'ose dire qu'il seroit profane dans l'histoire de Polichinelle.

On appréciera, je l'espère, à sa valeur, mon grand travail sur Polichinelle (si je le conduis jamais à fin), par un seul fait qui est heureusement bien connu, et que je rapporte sans vain orgueil comme sans fausse modestie. Bayle adoroit Polichinelle. Bayle passoit les plus belles heures de sa laborieuse vie, debout, devant la maison de Polichinelle, les yeux fixés par le plaisir sur les yeux de Polichinelle, la bouche entr'ouverte par un doux sourire aux lazzi de Polichinelle, l'air badaud, et les mains dans ses poches, comme le reste des spectateurs de Polichinelle. C'était Pierre Bayle que vous connoissez, Bayle l'avocat-général des philosophes et le prince des critiques, Bayle qui a fait la biographie de tout le monde en quatre énormes in-folio; et Pierre Bayle n'a pas osé faire la biographie de Polichinelle! Je ne cherche pas toutefois dans ce rapprochement des motifs de m'enorgueillir, comme un sot écrivain amoureux de ses ouvrages. La civilisation marchoit, mais elle n'étoit pas arrivée.

C'est la faute de la civilisation, ce n'est pas la faute de Bayle. Il falloit à Polichinelle un siècle digne de lui. Si ce n'est pas celui-ci, j'y renonce.

L'ignorance où nous sommes des faits intimes de la vie de Polichinelle étoit une des conditions nécessaires de sa suprématie sociale. Polichinelle, qui sait tout, a réfléchi depuis long-temps sur l'instabilité de notre foi politique et sur celle de nos religions. C'est sans doute lui qui a suggéré à Byron l'idée qu'un système de croyances ne duroit guère plus de deux mille ans, et Polichinelle n'est pas homme à s'accommoder de deux mille ans de popularité, comme un législateur ou comme un sectaire. Polichinelle, qui a pour devise l'*Odi profanum vulgus,* a senti que les positions solennelles exigeoient une grande réserve, et qu'elles perdoient progressivement de leur autorité, en s'abaissant à des rapports trop vulgaires. Polichinelle a pensé comme Pascal, si ce n'est Pascal qui l'a pensé comme Polichinelle, que le côté foible des plus hautes célébrités de l'histoire, c'est qu'elles touchoient à la terre par les pieds, et c'est de là que pro-

viennent en effet ces immenses vicissitudes qui ont fait dire à Mahomet :

Mon empire est détruit si l'homme est reconnu !

Polichinelle, logicien comme il l'est toujours, n'a jamais touché à la terre par les pieds. Il ne montre pas ses pieds. Ce n'est que sur la foi de la tradition et des monuments qu'on peut assurer qu'il a des sabots. Vous ne verrez Polichinelle, ni dans les cafés ou les salons comme un grand homme ordinaire, ni à l'Opéra comme un souverain apprivoisé qui vient complaisamment, une fois par semaine, faire constater à la multitude son identité matérielle d'homme. Polichinelle entend mieux le *decorum* d'un pouvoir qui ne vit que par l'opinion. Il se tient sagement à son entresol au-dessus de toutes les têtes du peuple, et personne ne voudroit le voir à une autre place, tant celle-là est bien assortie à la commodité publique, et heureusement exposée à l'action des rayons visuels du spectateur. Polichinelle n'aspire point à occuper superbement le faîte d'une colonne, il sait trop comment on en tombe ;

mais Polichinelle ne descendra de sa vie au rez-de-chaussée, comme Pierre de Provence, parce qu'il sait aussi que Polichinelle sur le pavé seroit à peine quelque chose de plus qu'un homme : il ne seroit qu'une marionnette. Cette leçon de la philosophie de Polichinelle est si grave, qu'on a vu des empires s'écrouler pour l'avoir laissée en oubli, et qu'on ne connoît aujourd'hui de systèmes politiques bien établis que ceux dans lesquels elle a passé en dogme, celui de l'empereur de la Chine, celui du grand Lama, et celui de Polichinelle.

Aussi est-il des sophistes (et il n'en manque pas dans ce temps de paradoxes) qui vous soutiendront hardiment que Polichinelle se perpétue de siècle en siècle, à la ressemblance du grand Lama, sous des formes toujours semblables, dans des individus toujours nouveaux, comme si la nature prodigue pouvoit incessamment fournir à la reproduction de Polichinelle! Il y a près d'un demi-siècle, à mon grand regret, que je vois Polichinelle. Pendant tout ce temps-là, je n'ai guère vu que Polichinelle ; je n'ai guère médité que sur Polichinelle, et, je le déclare dans la sincérité de ma conscience,

non loin du moment où je rendrai compte à Dieu de mes opinions philologiques et des autres, je suis encore à concevoir comment le monde pourroit en contenir deux.

Le secret de Polichinelle, qu'on cherche depuis si long-temps, consiste à se cacher à propos sous un rideau qui ne doit être soulevé que par son compère, comme celui d'Isis; à se couvrir d'un voile qui ne s'ouvre que devant ses prêtres; et il y a plus de rapport qu'on ne pense entre les compères d'Isis et le grand-prêtre de Polichinelle. Sa puissance est dans son mystère, comme celle de ces talismans qui perdent toute leur vertu quand on en livre le mot. Polichinelle, palpable aux sens de l'homme comme Apollonius de Tyane, comme Saint-Simon, comme Déburau, n'auroit peut-être été qu'un philosophe, un funambule ou un prophète. Polichinelle idéal et fantastique occupe le point culminant de la société moderne. Il y brille au zénith de la civilisation, ou plutôt l'expression actuelle de la civilisation perfectionnée est toute entière dans Polichinelle; et si elle n'y étoit pas, je voudrois bien savoir où elle est.

Pour exercer à ce point l'incalculable influence qui s'attache au nom de Polichinelle, il ne suffisoit pas de réunir le génie presque créateur des Hermès et des Orphée, l'aventureuse témérité d'Alexandre, la force de volonté de Napoléon, et l'universalité de M. Jacotot. Il fallait être *doué*, dans le sens que la féerie attribue à ce mot, c'est-à-dire pourvu d'une multitude de facultés de choix propres à composer une de ces individualités toutes-puissantes qui n'ont qu'à se montrer pour subjuguer les nations. Il falloit avoir reçu de la nature le galbe heureux et riant qui entraîne tous les cœurs, l'accent qui parvient à l'ame, le geste qui lie, et le regard qui fascine. Je n'ai pas besoin de dire que tout cela se trouve en Polichinelle. On l'aurait reconnu sans que je l'eusse nommé.

Je vous ai déjà dit que Polichinelle étoit éternel, ou plutôt j'ai eu l'honneur de vous le rappeler en passant, l'éternité de Polichinelle étant, grâce à Dieu, de toutes les questions dogmatiques celle qu'il a été le moins contestée, à ma connoissance. J'ai lu du moins tous les livres de polémique religieuse que l'on

a écrits depuis que l'on prend la peine d'en écrire, et je n'y ai trouvé de ma vie un seul mot qui pût mettre en doute l'indubitable éternité de Polichinelle, qui est attestée par la tradition monumentale, par la tradition écrite, et par la tradition verbale.—Pour la première, son masque a été retrouvé, saisissant de ressemblance, dans les fouilles de l'Égypte. On sait s'il est possible de se tromper sur la ressemblance du masque de Polichinelle! et on m'assure que l'authenticité de ce portrait est au moins aussi bien démontrée que celle du testament autographe de Sésostris qu'on a dernièrement retrouvé aussi quelque part, à la grande satisfaction des gens de goût qui ne pouvoient plus se passer du testament de Sésostris. Pour la tradition écrite, elle ne remonte pas tout-à-fait si haut, mais nous savons que Polichinelle existoit identiquement et nominativement à l'époque de la création de l'Académie, qui partage avec Polichinelle le privilége de l'immortalité, par lettres-patentes du roi. Il est vrai que Polichinelle ne fut pas de l'Académie, et qu'elle en parle même en termes un peu légers dans son *Dictionnaire*, mais

cela s'explique naturellement par le sentiment d'aigreur que jettent des concurrences de gloire entre deux grandes notabilités. — Pour la tradition orale enfin, vous ne rencontrerez nulle part d'homme assez vieux pour avoir vu Polichinelle plus jeune qu'il n'est aujourd'hui, et qui ait entendu parler à son bisaïeul d'un autre Polichinelle. — On a retrouvé le berceau de Jupiter dans l'île de Crète; on n'a jamais retrouvé le berceau de Polichinelle. « L'âge adulte est l'âge des dieux, » dit Hésiode qui ne devoit pas croire au berceau de Jupiter. L'âge adulte est l'âge aussi de Polichinelle, et je n'entends pas tirer de là une conséquence rigoureuse qui risqueroit fort d'être une impiété. J'en conclus seulement qu'il a été donné à Polichinelle de fixer ce présent fugitif qui nous échappe toujours. Nous vieillissons incessamment, tous tant que nous sommes, autour de Polichinelle qui ne vieillit pas. Les dynasties passent; les royaumes tombent; les pairies, plus vivaces que les royaumes, s'en vont; les journaux, qui ont détruit tout cela, s'en iront faute d'abonnés. Que dis-je! les nations s'effacent de la terre; les religions descendent

et disparoissent dans l'abîme du passé après les religions qui ont disparu ; l'Opéra-Comique a déjà fermé deux fois, et Polichinelle ne ferme point! Polichinelle fustige encore le même enfant; Polichinelle bat toujours la même femme; Polichinelle assommera demain soir le Barigel qu'il assommait ce matin, ce qui ne justifie en aucune manière le soupçon de cruauté que des historiens, ignorants ou prévenus, font peser mal à propos sur Polichinelle. Ses innocentes rigueurs ne se déploient que sur des acteurs de bois, car tous les acteurs du théâtre de Polichinelle sont de bois. Il n'y a que Polichinelle qui soit vivant.

Polichinelle est invulnérable ; et l'invulnérabilité des héros de l'Arioste est moins prouvée que celle de Polichinelle. Je ne sais si son talon est resté caché dans la main de sa mère quand elle le plongea dans le Styx, mais qu'importe à Polichinelle dont on n'a jamais vu les talons? Ce qu'il y a de certain, et ce que tout le monde peut vérifier à l'instant même sur la place du Châtelet, si ces louables études occupent encore quelques bons esprits, c'est que Polichinelle, roué de coups par les sbires, as-

sassiné par les *bravi*, pendu par le bourreau, et emporté par le diable, reparoît infailliblement, un quart d'heure après, dans sa cage dramatique, aussi frisque, aussi vert et aussi galant que jamais, ne rêvant qu'amourettes clandestines et qu'espiégleries grivoises. *Polichinelle est mort; Vive Polichinelle!* C'est ce phénomène qui a donné l'idée de la légitimité. Montesquieu l'auroit dit s'il l'avoit su. On ne peut pas tout savoir.

Je poursuis. Polichinelle éternel et invulnérable, comme on voudroit l'être quand on ne sait pas ce que vaut la vie, Polichinelle a le don des langues qui n'a été donné que trois fois : la première fois aux apôtres, la seconde fois à la Société Asiatique, et la troisième fois à Polichinelle. Parcourez la terre habitée, si vous en avez le temps et le moyen ; allez aussi loin de Paris qu'il vous sera possible, et je vous le souhaite, en vérité, du plus profond de mon cœur. Cherchez Polichinelle, et que chercheriez-vous ? Je vous mets au défi de suspendre votre hamac dans un coin du globe où Polichinelle ne soit pas arrivé avant vous.

Polichinelle est cosmopolite. Ce que vous pre-

niez d'abord pour la hutte du sauvage, c'est la maison de Polichinelle sous ses portières de coutil flottant (et vous savez si elle s'annonce de loin par le cercle joyeux qui l'entoure)! Polichinelle encore endormi, sa tête sur un bras, et son bras sur la barre de sa tribune en plein vent, comme l'Aurore de La Fontaine, ne se sera pas réveillé au brusque appel de son compère, ou au retentissement de l'airain monnoyé qui sonne harmonieusement sur les pavés, que vous allez le voir tressaillir, sursaillir, bondir, danser, et que vous l'entendrez s'exprimer allégrement, comme un naturel, dans l'idiome du pays. Moi, voyageur nomade à travers toutes les régions de l'ancien monde, je n'ai pas fait vingt lieues sans retrouver Polichinelle, sans le retrouver naturalisé par les mœurs et par la parole; et si je ne l'avois pas retrouvé, je serois revenu; j'aurois dit comme les compagnons de Regnard :

Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.

Les colonnes d'Hercule de la civilisation des modernes, c'est la loge de Polichinelle.

Ce n'est pas tout : Polichinelle possède la vé-

ritable pierre philosophale, ou, ce qui est plus commode encore dans la manipulation, l'infaillible denier du juif errant. Polichinelle n'a pas besoin de traîner à sa suite un long cortége de financiers, et de mander à travers les royaumes ses courtiers en estafettes et ses banquiers en ambassadeurs. Polichinelle exerce une puissance d'attraction qui agit sur les menus métaux comme la parole d'un ministre sur le vote d'un fonctionnaire public, puissance avouée, réciproque, solidaire, synallagmatique, amiable, désarmée de réquisitions, de sommations, d'exécutions et de moyens coërcitifs, à laquelle les contribuables se soumettent d'eux-mêmes et sans réclamer, ce qui ne s'est jamais vu dans aucun autre budget depuis que le système représentatif est en vigueur, et ce qui ne se verra peut-être jamais, car la concorde des payeurs et des payés est encore plus rare que celle des frères. Il n'y a si mince prolétaire qui n'ait pris plaisir à s'inscrire, au moins une fois en sa vie, parmi les contribuables spontanés de Polichinelle. L'ex-capitaliste ruiné par une banqueroute, le solliciteur désappointé, le savant dépensionné, le pauvre

qui n'a ni feu ni lieu, philosophe, artiste ou poète, garde un sou de luxe dans sa réserve pour la liste civile de Polichinelle. Aussi voyez comme elle pleut, sans être demandée, sur les humbles parvis de son palais de bois! C'est que les nations tributaires n'ont jamais été unanimes qu'une fois sur la légalité du pouvoir, et c'étoit en faveur de Polichinelle; mais Polichinelle étoit l'expression d'une haute pensée, d'une puissante nécessité sociale, et tout homme d'état qui ne comprendra pas ce mystère, je le prouverai quand on voudra, est indigne de presser la noble main du compère de Polichinelle.

L'incomparable ministre dont j'ai eu l'honneur d'être le secrétaire particulier, dans le temps où les ministres répondoient encore aux lettres qui leur étoient écrites, se plaignant un jour de mes inexactitudes régulières, j'essayai de m'excuser, comme un écolier, par le plaisir que j'avois pris à m'arrêter quelque temps devant la loge de Polichinelle. « A la bonne heure, me dit-il en souriant, mais comment se fait-il que je ne vous y aie pas rencontré ?.. » Mot sublime qui révèle une immense portée

d'études et de vues politiques. Malheureusement il ne conserva le portefeuille que cinquante-trois heures et demie, et je ne le plaignis point, parce que je connoissois la force et la stoïcité de son esprit. Polichinelle venoit de s'arrêter par hasard devant l'hôtel du ministère; Polichinelle insouciant et libre, en sa qualité de Polichinelle, du caprice et de la mauvaise humeur des rois. Le ministre disgracié s'arrêta, par un de ces échanges de procédés qui signalent les bonnes éducations, devant la loge de Polichinelle. Polichinelle chantoit toujours; le ministre se remit à l'écouter avec autant de joie que s'il n'avoit jamais été ministre; et vous l'y trouverez peut-être encore, mais vous verrez, hélas! qu'on n'ira pas le chercher là.

Les notabilités n'y manquent pas, devant la loge de Polichinelle! Tout le monde y passe à son tour! Peu sont dignes de s'y fixer. L'oisif hébété la laisse en dédain; le flâneur, impatient de nouvelles émotions, la salue tout au plus d'un regard de connoissance; le pédant, pétrifié dans sa sotte science, la cligne en rougissant d'un coup d'œil honteux. Vous n'y

craindrez pas le contact effronté de la grossière populace aux goûts blasés et abrutis, écume de l'émeute et de l'orgie, qui se roule, sale cohue, autour des monstres du carrefour, des disputes gymniques des cabarets, et des échafauds du palais; elle a vu des enfants sans tête et des enfants à deux têtes; elle a vu des têtes coupées: elle ne se soucie plus de Polichinelle.

La clientèle ordinaire de Polichinelle est beaucoup mieux composée. C'est l'étudiant fraîchement émoulu de sa province, qui rêve encore les douceurs de sa famille et les adieux de sa mère. Hâtez-vous de goûter sur son visage frais et riant l'expansion de son dernier bonheur; demain il sera classique, romantique, ou saint-simonien; il sera perdu! — C'est le jeune député, patriote de conviction, honnête homme d'instinct, qui brave l'appel nominal pour venir méditer un moment avec Polichinelle sur les institutions rationnelles de la société. Loué soit Dieu qui l'a mis dans la bonne voie! La tribune de Polichinelle lui apprendra plus de vérités en un quart d'heure que l'autre ne peut lui en désapprendre dans

une session. — C'est le pair déshérité qui descend de son cabriolet devenu plus modeste, pour se former au mépris des grandeurs humaines par l'exemple de Polichinelle. Homme heureux entre tous les hommes! il a perdu la pairie, mais il a gagné la sagesse. — C'est l'érudit cassé de travail que Polichinelle délasse et reverdit, ou le philosophe épuisé de spéculations inutiles qui vient, en désespoir de cause, humilier ses doctrines trompées aux pieds invisibles de Polichinelle. — Et c'est encore mieux que tout cela!

Voilà, voilà Polichinelle, le grand, le vrai, l'unique Polichinelle! Il ne paroît pas encore, et vous le voyez déjà! Vous le reconnoissez à son rire fantastique, inextinguible comme celui des dieux. Il ne paroît pas encore; mais il susurre, il siffle, il bourdonne, il babille, il crie, il parle de cette voix qui n'est pas une voix d'homme, de cet accent qui n'est pas pris dans les organes de l'homme, et qui annonce quelque chose de supérieur à l'homme, Polichinelle, par exemple. Il s'élance en riant, il tombe, il se relève, il se promène, il gambade, il saute, il se débat, il gesticule, et re-

tombe démantibulé contre un châssis qui résonne de sa chute. Ce n'est rien, c'est tout, c'est Polichinelle ! Les sourds l'entendent et rient ; les aveugles rient et le voient ; et toutes les pensées de la multitude enivrée se confondent en un cri : C'est lui ! c'est lui ! c'est Polichinelle !

Alors... Oh ! c'est un spectacle enchanteur que celui-ci !... Alors les petits enfants, qui se tenoient immobiles d'un curieux effroi entre les bras de leurs bonnes, la vue fixée avec inquiétude sur le théâtre vide, s'émeuvent et s'agitent tout-à-coup, agrandissent encore leurs beaux yeux ronds pour mieux voir, s'approchent, se retirent, se rapprochent, se disputent la première place. — Ils s'en disputeront bien d'autres quand ils seront grands ! — Le flot de l'avant-scène roule à sa surface de petits bonnets, de petits chapeaux, de petits schakos, des toques, des casquettes, des bourrelets, de jolis bras blancs qui se contrarient, de jolies mains blanches qui se repoussent, et tout cela, vous savez pourquoi ? pour saisir, pour avoir Polichinelle vivant ! Je le comprends à merveille ; mais moi, pauvres enfants,

moi qui ai grisonné là, derrière vos pères, il y a quarante ans que je l'attends!...

Au second rang cependant se pressent les bonnes et les nourrices, épanouies, vermeilles, joyeuses comme d'autres enfants, sous le bonnet pointu et sous le bonnet rond, sous la cornette aux bandes flottantes, et sous le madras en turban; les bonnes de la haute société surtout, aux manières de femmes de chambre, au cou penché, à l'épaule dédaigneuse, au geste rond, au regard oblique et acéré que darde, entre de longs cils, une prunelle violette, et qui promet tout ce qu'il refuse. Je ne sais pas si cela est changé, mais je me souviens qu'elles étoient charmantes.

C'est ici que devroit commencer logiquement l'histoire de Polichinelle; mais ces prémisses philosophiques m'ont entraîné à des considérations si profondes sur les besoins moraux de notre malheureuse société, que l'attendrissement m'a gagné au premier chapitre de l'histoire de Polichinelle. L'histoire de Polichinelle, c'est, hélas! l'histoire entière de l'homme, avec tout ce qu'il a d'aveugles croyances, d'aveugles passions, d'aveugles

folies et d'aveugles joies. Le cœur se brise sur l'histoire de Polichinelle : *sunt lacrymæ rerum!*

J'ai promis cependant l'histoire de Polichinelle. Eh ! mon Dieu ! je la ferai un jour, et je ne ferai plus que cela : car c'est décidément le seul livre qui reste à faire ; et si je ne le faisois pas, je vous conseille en ami de la demander à deux hommes qui la savent mieux que moi : — Cruyshank et Charlet.

LE BIBLIOMANE.

Vous avez tous connu ce bon Théodore, sur la tombe duquel je viens jeter des fleurs, en priant le ciel que la terre lui soit légère.

Ces deux lambeaux de phrase, qui sont aussi de votre connoissance, vous annoncent assez que je me propose de lui consacrer quelques pages de notice nécrologique ou d'oraison funèbre.

Il y a vingt ans que Théodore s'étoit retiré du monde pour travailler ou pour ne rien faire: lequel des deux, c'étoit un grand secret. Il songeoit, et on ne savoit à quoi il songeoit. Il passoit sa vie au milieu des livres, et ne s'occupoit que de livres, ce qui avoit donné lieu à quelques-uns de penser qu'il composoit un livre qui rendroit tous les livres inutiles; mais ils se trompoient évidemment. Théodore avoit tiré trop bon parti de ses études pour ignorer que ce livre est fait il y a trois cents ans. C'est le treizième chapitre du livre premier de Rabelais.

Théodore ne parloit plus, ne rioit plus, ne jouoit plus, ne mangeoit plus, n'alloit plus ni au bal, ni à la comédie. Les femmes, qu'il avoit aimées dans sa jeunesse, n'attiroient plus ses regards, ou tout au plus il ne les regardoit qu'au pied; et quand une chaussure élégante de quelque brillante couleur avoit frappé son attention: — Hélas, disoit-il en tirant un gémissement profond de sa poitrine, voilà bien du maroquin perdu!

Il avoit autrefois sacrifié à la mode; les mémoires du temps nous apprennent qu'il est le

premier qui ait noué la cravate à gauche, malgré l'autorité de Garat, qui la nouoit à droite, et en dépit du vulgaire qui s'obstine encore aujourd'hui à la nouer au milieu. Théodore ne se soucioit plus de la mode. Il n'a eu pendant vingt ans qu'une dispute avec son tailleur : — « Monsieur, lui dit-il un jour, cet habit est le dernier que je reçois de vous, si l'on oublie encore une fois de me faire des poches *in-quarto.* »

La politique, dont les chances ridicules ont créé la fortune de tant de sots, ne parvint jamais à le distraire plus d'un moment de ses méditations. Elle le mettoit de mauvaise humeur, depuis les folles entreprises de Napoléon dans le Nord, qui avoient fait enchérir le cuir de Russie. Il approuva cependant l'intervention françoise dans les révolutions d'Espagne. — « C'est, dit-il, une belle occasion pour rapporter de la Péninsule des romans de chevalerie et des *Cancioneros.* » — Mais l'armée expéditionnaire ne s'en avisa nullement, et il en fut piqué. Quand on lui parloit *Trocadero*, il répondoit ironiquement *Romancero*, ce qui le fit passer pour libéral.

La mémorable campagne de M. de Bour-

ment sur les côtes d'Afrique le transporta de joie. — « Grâce au ciel, lui dit-il en se frottant les mains, nous aurons les maroquins du Levant à bon marché; » — ce qui le fit passer pour carliste.

Il se promenoit l'été dernier dans une rue populeuse, en collationnant un livre. D'honnêtes citoyens, qui sortoient du cabaret d'un pied titubant, vinrent le prier, le couteau sur la gorge, au nom de la liberté des opinions, de crier : *Vivent les Polonois!* — « Je ne demande pas mieux, répondit Théodore dont la pensée étoit un cri éternel en faveur du genre humain, mais pourrois-je vous demander à quel propos ? » Parce que nous déclarons la guerre à la Hollande qui opprime les Polonois, sous prétexte qu'ils n'aiment pas les jésuites, répartit l'ami des lumières qui étoit un rude géographe et un intrépide logicien. — « Dieu nous pardonne, murmura notre ami en croisant piteusement les mains! Serons-nous donc réduits au prétendu papier de Hollande de M. Montgolfier! »

L'homme éminemment civilisé lui cassa la jambe d'un coup d bâton.

Théodore passa trois mois au lit à compulser des catalogues de livres. Disposé comme il l'a toujours été à prendre les émotions à l'extrême, cette lecture lui enflamma le sang.

Dans sa convalescence même, son sommeil étoit horriblement agité. Sa femme le réveilla une nuit au milieu des angoisses du cauchemar. — « Vous arrivez à propos, lui dit-il en l'embrassant, pour m'empêcher de mourir d'effroi et de douleur. J'étois entouré de monstres qui ne m'auroient point fait de quartier. »

— Et quels monstres pouvez-vous redouter, mon bon ami, vous qui n'avez jamais fait de mal à personne ?

« C'étoit, s'il m'en souvient, l'ombre de Pur-
» gold dont les funestes ciseaux mordaient d'un
» pouce et demi sur les marges de mes aldes
» brochés, tandis que celle d'Heudier plon-
» geoit impitoyablement dans un acide dévo-
» rant mon plus beau volume d'édition *prin-*
» *ceps*, et l'en retiroit tout blanc; mais j'ai de
» bonnes raisons de penser qu'ils sont au moins
» en purgatoire. »

Sa femme crut qu'il parloit grec, car il savoit un peu le grec, à telles enseignes que trois

tablettes de sa bibliothèque étoient chargées de livres grecs dont les feuilles n'étoient pas fendues. Aussi ne les ouvroit-il jamais, se contentant de les montrer à ses plus privées connoissances, par le plat et par le dos, mais en indiquant le lieu de l'impression, le nom de l'imprimeur et la date, avec une imperturbable assurance. Les simples en concluoient qu'il étoit sorcier. Je ne le crois pas.

Comme il dépérissoit à vue d'œil, on appela son médecin qui étoit, par hasard, homme d'esprit et philosophe. Vous le trouverez si vous pouvez. Le docteur reconnut que la congestion cérébrale étoit imminente, et il fit un beau rapport sur cette maladie dans le *Journal des sciences médicales*, où elle est désignée sous le nom de *monomanie du maroquin*, ou de *typhus des bibliomanes*; mais il n'en fut pas question à l'Académie des sciences, parce qu'elle se trouva en concurrence avec le *cholera-morbus*.

On lui conseilla l'exercice, et comme cette idée lui sourioit, il se mit en route l'autre jour de bonne heure. J'étois trop peu rassuré pour le quitter d'un pas. Nous nous dirigeâmes du

côté des quais, et je m'en réjouis, parce que j'imaginai que la vue de la rivière le récréeroit ; mais il ne détourna pas ses regards du niveau des parapets. Les parapets étoient aussi lisses d'étalages que s'ils avoient été visités dès le matin par les défenseurs de la presse, qui ont noyé en février la bibliothèque de l'Archevêché. Nous fûmes plus heureux au Quai aux fleurs. Il y avoit profusion de bouquins, mais quels bouquins! Tous les ouvrages dont les journaux ont dit du bien depuis un mois, et qui tombent là infailliblement dans la case à cinquante centimes, du bureau de rédaction ou du fonds de libraire. Philosophes, historiens, poètes, romanciers, auteurs de tous les genres et de tous les formats, pour qui les annonces les plus pompeuses ne sont que les limbes infranchissables de l'immortalité, et qui passent, dédaignés, des tablettes du magasin aux margelles de la Seine, Léthé profond d'où ils contemplent, en moisissant, le terme assuré de leur présomptueux essor. Je déployois là les pages satinées de mes *in-octavo,* entre cinq ou six de mes amis.

Théodore soupira, mais ce n'étoit pas de

voir les œuvres de mon esprit exposées à la pluie, dont les garantit mal l'officieux balandran de toile cirée.

« Qu'est devenu, dit-il, l'âge d'or des bou-
» quinistes en plein vent ? C'est ici pourtant
» que mon illustre ami Barbier avoit colligé
» tant de trésors, qu'il étoit parvenu à en com-
» poser une bibliographie spéciale de quel-
» ques milliers d'articles. C'est ici que pro-
» longeoient, pendant des heures entières,
» leurs doctes et fructueuses promenades, le
» sage Monmerqué en allant au Palais, et le
» sage Labouderie en sortant de la métropole.
» C'est d'ici que le vénérable Boulard enlevoit
» tous les jours un mètre de raretés, toisé à
» sa canne de mesure, pour lequel ses six mai-
» sons pléthoriques de volumes n'avoient pas
» de place en réserve. Oh! qu'il a de fois
» désiré en pareille occasion le modeste *an-*
» *gulus* d'Horace, ou la capsule élastique de
» ce pavillon des fées qui auroit couvert au
» besoin l'armée de Xerxès, et se portoit aussi
» commodément à la ceinture que la gaîne
» aux couteaux du grand-père de Jeannot!
» Maintenant, quelle pitié! vous n'y voyez

» plus que les ineptes rogatons de cette litté-
» rature moderne qui ne sera jamais de la
» littérature ancienne, et dont la vie s'éva-
» pore en vingt-quatre heures, comme celle
» des mouches du fleuve Hypanis : littérature
» bien digne en effet de l'encre de charbon
» et du papier de bouillie que lui livrent à
» regret quelques typographes honteux, pres-
» qu'aussi sots que leurs livres! Et c'est pro-
» faner le nom de livres que de le donner à
» ces guenilles barbouillées de noir, qui n'ont
» presque pas changé de destinée en quittant
» la hotte aux haillons du chiffonnier! Les
» quais ne sont désormais que la Morgue des
» célébrités contemporaines! »

Il soupira encore, et je soupirai aussi, mais ce n'était pas pour la même raison.

J'étais pressé de l'entraîner, car son exaltation, qui croissoit à chaque pas, sembloit le menacer d'un accès mortel. Il falloit que ce fût un jour néfaste, puisque tout contribuoit à aigrir sa mélancolie.

« Voilà, dit-il en passant, la pompeuse fa-
» çade de Ladvocat, le Galiot du Pré des let-
» tres abâtardies du dix-neuvième siècle, li-

» braire industrieux et libéral, qui auroit
» mérité de naître dans un meilleur âge, mais
» dont l'activité déplorable a cruellement mul-
» tiplié les livres nouveaux au préjudice éter-
» nel des vieux livres; fauteur impardonnable
» à jamais de la papeterie de coton, de l'or-
» thographe ignorante, et de la vignette ma-
» niérée, tuteur fatal de la prose académique
» et de la poésie à la mode; comme si la France
» avoit eu de la poésie depuis Ronsard et de
» la prose depuis Montaigne! Ce palais de bi-
» bliopole est le cheval de Troie qui a porté
» tous les ravisseurs du palladium, la boîte
» de Pandore qui a donné passage à tous les
» maux de la terre! J'aime encore le canni-
» bale, et je ferai un chapitre dans son livre,
» mais je ne le verrai plus! —

» Voilà, continua-t-il, le magasin aux vertes
» parois du digne Crozet, le plus aimable de nos
» jeunes libraires, l'homme de Paris qui distin-
» gue le mieux une reliure de Derome l'aîné
» d'un reliure de Derome le jeune, et la der-
» nière espérance de la dernière génération
» d'amateurs, si elle s'élève encore au milieu de
» notre barbarie; mais je ne jouirai pas aujour-

» d'hui de son entretien dans lequel j'apprends » toujours quelque chose! Il est en Angleterre » où il dispute, par juste droit de représailles, à » nos avides envahisseurs de Soho-Square et de » Fleet-Street, les précieux débris des monu- » ments de notre belle langue, oubliés depuis » deux siècles sur la terre ingrate qui les a » produits! *Macte animo, generose puer!* —

« Voilà, reprit-il en revenant sur ses pas, » voilà le Pont-des-Arts, dont l'inutile balcon » ne supportera jamais, sur son garde-fou ridi- » cule de quelques centimètres de largeur, le » noble dépôt de l'*in-folio* triséculaire qui a » flatté les yeux de dix générations de l'aspect » de sa couverture en peau de truie et de ses » fermoirs de bronze; passage profondément » emblématique, à la vérité, qui conduit du » château à l'Institut par un chemin qui n'est » pas celui de la science. Je ne sais si je me » trompe, mais l'invention de cette espèce de » pont devoit être pour l'érudit une révéla- » tion flagrante de la décadence des bonnes » lettres. —

» Voilà, dit toujours Théodore en passant » sur la place du Louvre, la blanche enseigne

» d'un autre libraire actif et ingénieux ; elle
» a long-temps fait palpiter mon cœur, mais
» je ne l'aperçois plus sans une émotion péni-
» ble depuis que Techner s'est avisé de faire
» réimprimer avec les caractères de Tastu, sur
» un papier éblouissant et sous un cartonnage
» coquet, les gothiques merveilles de Jehan
» Bonfons de Paris, de Jehan Mareschal de
» Lyon, et de Jehan de Chaney d'Avignon,
» bagatelles introuvables qu'il a multipliées
» en délicieuses contrefaçons. Le papier d'un
» blanc neigeux me fait horreur, mon ami,
» et il n'est rien que je ne lui préfère, si ce n'est
» ce qu'il devient quand il a reçu, sous le
» coup de barre d'un bourreau de pressier,
» l'empreinte déplorable des rêveries et des
» sottises de ce siècle de fer. »

Théodore soupiroit de plus belle ; il alloit de mal en pis.

Nous arrivâmes ainsi dans la rue des Bons-Enfants, au riche bazar littéraire des ventes publiques de Silvestre, local honoré des savants, où se sont succédé en un quart de siècle plus d'inappréciables curiosités que n'en renferma jamais la bibliothèque des Ptolémées,

qui n'a peut-être pas été brûlée par Omar, quoi qu'en disent nos radoteurs d'historiens. Jamais je n'avois vu étaler tant de splendides volumes.

Malheureux ceux qui les vendent! dis-je à Théodore. —

« Ils sont morts, répondit-il, ou ils en » mourront. »

Mais la salle étoit vide. On n'y remarquoit plus que l'infatigable M. Thour, fac-similant avec une patiente exactitude, sur des cartes soigneusement préparées, les titres des ouvrages qui avoient échappé la veille à son investigation quotidienne. Homme heureux entre tous les hommes, qui possède dans ses cartons, par ordre de matières, l'image fidèle du frontispice de tous les livres connus. C'est en vain, pour celui-là, que toutes les productions de l'imprimerie périront, dans la première et prochaine révolution que les progrès de la perfectibilité nous assurent. Il pourra léguer à l'avenir le catalogue complet de la bibliothèque universelle. Il y avoit certainement un tact admirable de prescience à prévoir de si loin le moment où il seroit temps de compi-

ler l'inventaire de la civilisation. Quelques années encore, et on n'en parlera plus.

Dieu me pardonne! brave Théodore, dit l'honnête M. Silvestre, vous vous êtes trompé d'un jour. C'étoit hier la dernière vacation. Les livres que vous voyez sont vendus et attendent les porteurs.

Théodore chancela et blêmit. Son front prit la teinte d'un maroquin-citron un peu usé. Le coup qui le frappa retentit au fond de mon cœur.

« Voilà qui est bien, dit-il d'un air atterré.
» Je reconnois mon malheur accoutumé à
» cette affreuse nouvelle! Mais encore, à qui
» appartiennent ces perles, ces diamants, ces
» richesses fantastiques dont la bibliothèque
» des de Thou et des Grolier se seroit fait
» gloire? » —

Comme à l'ordinaire, monsieur, répliqua M. Silvestre. Ces excellents classiques d'édition originale, ces vieux et parfaits exemplaires autographiés par des érudits célèbres, ces piquantes raretés philologiques dont l'Académie et l'Université n'ont pas entendu parler, revenoient de droit à sir Richard Heber. C'est la

part du lion anglois auquel nous cédons de bonne grâce le grec et le latin que nous ne savons plus. — Ces belles collections d'histoire naturelle, ces chefs-d'œuvre de méthode et d'iconographie sont au prince de........, dont les goûts studieux ennoblissent encore, par son emploi, une noble et immense fortune.— Ces mystères du moyen âge, ces moralités phénix dont le ménechme n'existe nulle part, ces curieux essais dramatiques de nos aïeux, vont augmenter la bibliothèque-modèle de M. de Solenne. — Ces facéties anciennes, si sveltes, si élégantes, si mignonnes, si bien conservées, composent le lot de votre aimable et ingénieux ami, M. Aimé-Martin. — Je n'ai pas besoin de vous dire à qui appartiennent ces maroquins frais et brillants, à triples filets, à larges dentelles, à fastueux compartiments. C'est le Shakespeare de la petite propriété, le Corneille du mélodrame, l'interprète habile et souvent éloquent des passions et des vertus du peuple, qui, après les avoir un peu déprisés le matin, en a fait le soir emplette au poids de l'or, non sans gronder entre ses dents, comme un sanglier blessé à mort, et sans tourner sur ses com-

pétiteurs son œil tragique ombragé de noirs sourcils. —

Théodore avoit cessé d'écouter. Il venoit de mettre la main sur un volume d'assez bonne apparence, auquel il s'étoit empressé d'appliquer son elzéviriomètre, c'est-à-dire le demi-pied divisé presqu'à l'infini, sur lequel il régloit le prix, hélas! et le mérite intrinsèque de ses livres. Il le rapprocha dix fois du livre maudit, vérifia dix fois l'accablant calcul, murmura quelques mots que je n'entendis pas, changea de couleur encore une fois, et défaillit dans mes bras. J'eus beaucoup de peine à le conduire au premier fiacre venu.

Mes instances pour lui arracher le secret de sa subite douleur furent long-temps inutiles. Il ne parloit pas. Mes paroles ne lui parvenoient plus. C'est le typhus, pensai-je, et le paroxisme du typhus.

Je le pressois dans mes bras. Je continuois à l'interroger. Il parut céder à un mouvement d'expansion. « Voyez en moi, me dit-il, le » plus malheureux des hommes! Ce volume, » c'est le Virgile de 1676, en grand papier, » dont je pensois avoir l'exemplaire géant, et

» il l'emporte sur le mien d'un tiers de ligne » de hauteur. Des esprits ennemis ou préve» nus pourroient même y trouver la demi-li» gne. Un tiers de ligne, grand Dieu! » —

Je fus foudroyé. Je compris que le délire le gagnoit.

« Un tiers de ligne! » répéta-t-il en menaçant le ciel d'un poing furieux, comme Ajax ou Capanée.

Je tremblois de tous mes membres.

Il tomba peu à peu dans le plus profond abattement. Le pauvre homme ne vivoit plus que pour souffrir. Il reprenoit seulement de temps à autre : « Un tiers de ligne! » en se rongeant les mains. — Et je redisois tout bas : Foin des livres et du typhus!

Tranquillisez-vous, mon ami, soufflois-je tendrement à son oreille, chaque fois que la crise se renouveloit. Un tiers de ligne n'est pas grand'chose dans les affaires les plus délicates de ce monde! —

« Pas grand'chose, s'écrioit-il, un tiers de » ligne au Virgile de 1676! C'est un tiers de » ligne qui a augmenté de cent louis le prix » de l'Homère de Nerli chez M. de Cotte; un

» tiers de ligne! Ah! compteriez-vous pour
» rien un tiers de ligne du poinçon qui vous
» perce le cœur! » —

Sa figure se renversa tout-à-fait, ses bras se roidirent, ses jambes furent saisies d'une crampe aux ongles de fer. Le typhus gagnoit visiblement les extrémités. Je n'aurois pas voulu être obligé d'allonger d'un tiers de ligne le court chemin qui nous séparoit de sa maison.

Nous arrivâmes enfin. — « Un tiers de li-
» gne! » dit-il au portier.

« Un tiers de ligne! » dit-il à la cuisinière qui vint ouvrir. —

« Un tiers de ligne! » dit-il à sa femme, en la mouillant de ses pleurs. —

Ma perruche s'est envolée, dit sa petite fille qui pleuroit comme lui!

« Pourquoi laissoit-on la cage ouverte? répondit Théodore. — Un tiers de ligne! » —

Le peuple se soulève dans le Midi, et à la rue du Cadran, dit la vieille tante qui lisoit le journal du soir.

« De quoi diable se mêle le peuple? répondit Théodore. — Un tiers de ligne! » —

Votre ferme de la Beauce a été incendiée, lui dit son domestique en le couchant.

« Il faudra la rebâtir, répondit Théodore,
» si le domaine en vaut la peine. — Un tiers
» de ligne! » —

Pensez-vous que cela soit sérieux? me dit la nourrice.

Vous n'avez donc pas lu, ma bonne, le *Journal des Sciences médicales*? Qu'attendez-vous d'aller chercher un prêtre? —

Heureusement, le curé entroit au même instant pour venir causer, suivant l'usage, de mille jolies broutilles littéraires et bibliographiques, dont son bréviaire ne l'avoit jamais complétement distrait, mais il n'y pensa plus quand il eut tâté le pouls de Théodore.

Hélas! mon enfant, lui dit-il, la vie de l'homme n'est qu'un passage, et le monde, lui-même, n'est pas affermi sur des fondements éternels. Il doit finir comme tout ce qui a commencé.

« Avez-vous lu, sur ce sujet, répondit Théo-
» dore, le Traité *de son origine et de son an-*
» *tiquité*? » —

J'ai appris ce que j'en sais dans la Genèse,

reprit le respectable pasteur ; mais j'ai ouï dire qu'un sophiste du siècle dernier, nommé M. de Maribeau, a fait un livre à ce sujet.

« *Sub judice lis est*, interrompit brusque-
» ment Théodore. J'ai prouvé dans mes *Stro-*
» *mates* que les deux premières parties du
» *monde* étoient de ce triste pédant de Mira-
» beau, et la troisième de l'abbé le Mas-
» crier. » —

Eh! mon Dieu, reprit la vieille tante en soulevant ses lunettes, qui est-ce donc qui a fait l'Amérique ?

Ce n'est pas de cela qu'il est question, continua l'abbé. Croyez-vous à la Trinité ?

« Comment ne croirois-je pas au fameux
» volume *de Trinitate* de Servet, » dit Théodore en se relevant à mi-corps sur son oreiller,
« puisque j'en ai vu céder, *ipsissimis oculis*,
» pour la modique somme de deux cent quinze
» francs, chez M. de Maccarthy, un exemplaire
» que celui-ci avoit payé sept cents livres à
» la vente de La Vallière ? » —

Nous n'y sommes pas, exclama l'apôtre un peu déconcerté. Je vous demande, mon fils, ce que vous pensez de la divinité de Jésus-Christ ?

« Bien, bien, dit Théodore. Il ne s'agit que
» de s'entendre. Je soutiendrai envers et contre
» tous que le *Toldos-jeschu*, où cet ignorant
» pasquin de Voltaire a puisé tant de sottes
» fables, dignes des *Mille et une Nuits*, n'est
» qu'une méchante ineptie rabbinique, indigne
» de figurer dans la bibliothèque d'un savant! »

A la bonne heure! soupira le digne ecclésiastique.

« A moins qu'on n'en retrouve un jour,
» continua Théodore, l'exemplaire *in chartâ*
» *maximâ* dont il est question, si j'ai bonne
» mémoire, dans le fatras inédit de David
» Clément. »

Le curé gémit, cette fois, fort intelligiblement, se leva tout ému de sa chaise, et se pencha sur Théodore pour lui faire nettement comprendre, sans ambages et sans équivoques, qu'il étoit atteint au dernier degré du typhus des bibliomanes, dont il est parlé dans le *Journal des Sciences médicales*, et qu'il n'avoit plus à s'occuper d'autre chose que de son salut.

Théodore ne s'étoit retranché de sa vie sous cette impertinente négative des incrédules qui est la science des sots; mais le cher homme

avoit poussé trop loin dans les livres la vaine étude de la lettre, pour prendre le temps de s'attacher à l'esprit. En plein état de santé une doctrine lui auroit donné la fièvre, et un dogme le tétanos. Il auroit baissé pavillon en morale théologique devant un saint-simonien. Il se retourna vers la muraille.

Au long temps qu'il passa sans parler, nous l'aurions cru mort, si, en me rapprochant de lui, je ne l'avois entendu sourdement murmurer : « Un tiers de ligne! Dieu de justice et de » bonté! mais où me rendrez-vous ce tiers de » ligne, et jusqu'à quel point votre omnipo- » tence peut-elle réparer la bévue irréparable » de ce relieur ? »

Un bibliophile de ses amis arriva un instant après. On lui dit que Théodore étoit agonisant, qu'il déliroit au point de croire que l'abbé le Mascrier avoit fait la troisième partie du monde, et que depuis un quart d'heure il avoit perdu la parole.

Je vais m'en assurer, répliqua l'amateur.

A quelle faute de pagination reconnoît-on la bonne édition du *César* Elzévir de 1635 ? demanda-t-il à Théodore.

« 153 pour 149. »

—Très-bien. Et du *Térence* de la même année?

« 108 pour 104. »

Diable! dis-je, les Elzévirs jouoient de malheur cette année-là sur le chiffre. Ils ont bien fait de ne pas la prendre pour imprimer leurs logarithmes!

A merveille! continua l'ami de Théodore. Si j'avois voulu écouter ces gens-ci, je t'aurois cru à un doigt de la mort.

« A un tiers de ligne, » répondit Théodore dont la voix s'éteignoit par degrés.

— Je connois ton histoire, mais elle n'est rien auprès de la mienne. Imagine-toi que j'ai manqué, il y a huit jours, dans une de ces ventes bâtardes et anonymes dont on n'est averti que par l'affiche de la porte, un Boccace de 1527, aussi magnifique que le tien, avec la reliure en vélin de Venise, les *a* pointus, des témoins partout, et pas un feuillet renouvelé.

Toutes les facultés de Théodore se concentroient dans une seule pensée : « Es-tu bien » sûr au moins que les *a* étoient pointus? »

—Comme le fer qui arme la hallebarde d'un lancier.

« C'était donc, à n'en pas douter, la *vinti-
» settine* elle-même ! »

— Elle-même. Nous avions ce jour-là un joli dîner, des femmes charmantes, des huîtres vertes, des gens d'esprit, du vin de champagne. Je suis arrivé trois minutes après l'adjudication.

— « Monsieur, cria Théodore furieux, quand
» la *vintisettine* est à vendre, on ne dîne
» pas ! »

Ce dernier effort épuisa le reste de vie qui l'animait encore, et que le mouvement de cette conversation avait soutenu comme le soufflet qui joue sur une étincelle expirante. Ses lèvres balbutièrent cependant encore : « Un tiers de
» ligne ! » mais ce fut sa dernière parole.

Depuis le moment où nous avions renoncé à l'espoir de le conserver, on avoit roulé son lit près de sa bibliothèque, d'où nous descendions un à un chaque volume qui paroissoit appelé par ses yeux, en tenant plus long-temps exposés à sa vue ceux que nous jugions les plus propres à la flatter. Il mourut à minuit, entre un Deseuil et un Padeloup, les deux mains amoureusement pressées sur un Thouvenin.

Le lendemain nous escortâmes son convoi, à

la tête d'un nombreux concours de maroquiniers éplorés, et nous fîmes sceller sur sa tombe une pierre chargée de l'inscription suivante, qu'il avoit parodiée pour lui-même de l'épitaphe de Franklin.

CI-GIT
SOUS SA RELIURE DE BOIS,
UN EXEMPLAIRE IN-FOLIO
DE LA MEILLEURE ÉDITION
DE L'HOMME,
ÉCRIT DANS UNE LANGUE DE L'AGE D'OR
QUE LE MONDE NE COMPREND PLUS.
C'EST AUJOURD'HUI
UN BOUQUIN
GATÉ,
MACULÉ,
MOUILLÉ,
DÉPAREILLÉ,
IMPARFAIT DU FRONTISPICE,
PIQUÉ DES VERS,
ET FORT ENDOMMAGÉ DE POURRITURE.
ON N'OSE ATTENDRE POUR LUI
LES HONNEURS TARDIFS
ET INUTILES
DE LA RÉIMPRESSION.

VOYAGE
DE KAOUT' T' CHOUK
DANS LE PARAGUAY-ROUX.

Il y a des gens qui se persuadent que le métier de conteur est une des sinécures les plus fainéantes de ce monde, et ils se trompent grandement, si j'ose en juger par l'ennui que j'éprouve à trouver, dans le cercle de mes petites attributions, quelque sujet nouveau qui

soit digne de distraire le lecteur de la politique, ou de l'amuser du rien-faire. J'étois tout prêt à me noyer de désespoir dans un fatras de brochures narcotiques et absorbantes, quand ma main s'est retenue par hasard (ou par cet instinct merveilleux de conservation qui ne manque jamais à l'homme) aux *Voyages de Kaout' t' Chouk,* savant étranger dont le nom trahit sensiblement l'origine. Comme il n'y a, entre *Kaout' t' Chouk* et moi, aucune de ces suaves et sonores harmonies qui entretiennent l'accord parfait des auteurs et de leurs critiques, je puis vous faire en secret une révélation bien précieuse pour l'histoire littéraire, et dont il faut que mon jeune et savant ami, M. Quérard, prenne acte le plus tôt possible dans le bel ouvrage où il dit tant de mal de moi. C'est que cet écrivain souple, élastique et moelleux, qu'on appelle *Kaout' t' Chouk,* n'est autre qu'un jeune Chinois fort connu, que les mandarins de la Chine avoient eu la complaisance d'envoyer à Paris pour y apprendre la perfectibilité, et qui s'en retourne à Pékin bachelier ou maître ès-arts, la tête pleine de sciences, de découvertes et de no-

menclatures. Je ne sais où il a écrit son voyage, mais je pose en fait qu'on ne le raconteroit pas mieux à Paris, quand on a dû à la prudente largesse de ses parens l'inappréciable bonheur d'y passer quelques années dans les bonnes écoles.

J'avois souvent entendu parler de *Kaout' t' Chouk*, et qui n'a pas entendu parler de *Kaout' t' Chouk*? Je le connoissois même sous ses prénoms de *Tridace* et de *Théobrome*, parce qu'il est bien difficile de ne pas les lire inscrits en gros caractères au second *verso* du journal, si distrait que l'on soit d'ailleurs de l'occupation essentielle d'une journée régulière par la visite d'un médecin ou par celle d'un créancier. Quant au Paraguay-Roux, j'ai toujours desiré de recevoir quelques renseignements positifs sur cette contrée célèbre, depuis qu'elle occupe infailliblement un paragraphe officieux ou officiel de toutes les feuilles publiques, où le compositeur lui réserve une rubrique inamovible, comme à l'article *Espagne* et à l'article *Angleterre*; mais les voyageurs n'y pensoient pas. Vous trouviez, à tout bout de champ, d'intrépides explorateurs des régions inconnues, qui revenoient de Tom-

boucton sans y être allés ; mais du Paraguay-Roux, point de nouvelles. Et j'étois dans ces dispositions d'esprit, quand je reçus, franc de port, le charmant livret exotique dont j'ai l'agrément de vous entretenir aujourd'hui, c'est-à-dire le *Voyage pittoresque et industriel de Kaout' t' Chouk dans le' Paraguay-Roux.*

La première chose qui frappe les yeux et l'esprit dans ce délicieux spécimen des arts du Nouveau-Monde, c'est la perfection de son exécution typographique, égale, si plus ne passe, à tout ce que Baskerville et Didot ont produit de plus achevé. La presse à la vapeur, qui est déjà en usage aux sources du Meschacébé, ne nous avoit pas accoutumés dans notre vieille Europe à l'élégance et à la pureté de ce tirage. Le papier est ferme, retentissant, et susceptible d'être soumis à l'action d'un air un peu chargé d'humidité sans se décomposer en bouillie comme celui de nos fabriques, ce qui offre un certain avantage aux consommateurs de livres, si multiplés de nos jours par les progrès de l'instruction. Quant aux lettres fantasques ou ornées, on ne peut se dissimuler que le graveur meschacébite a laissé fort en arrière

les ingénieux artistes parisiens qui se sont proposé, comme un agréable sujet d'émulation, le travestissement de l'alphabet en petites capitales étiques, obèses ou bancroches, d'une riante difformité. La ligne imprimée en ce genre au frontispice du *Voyage de Kaout' t' Chouk* a le mérite incontestable d'être complétement illisible, ce qui n'avoit jamais été tenté jusqu'ici, et ce qui prouve bien de l'esprit et bien du goût. Malgré la longue habitude que je me suis faite de ces utiles difficultés dans l'étude des hiéroglyphes, et surtout dans la correspondance autographe du docte M. Michel Berr, je déclare avec franchise que cette ligne seroit restée en blanc dans mon article, si l'éditeur n'avoit eu l'attention délicate de la traduire en lettres humaines à la page de l'avant-titre. Publiée il y a quelques années, sans cette aimable attention, elle auroit hâté nécessairement la mort déjà trop précoce de mon illustre confrère M. Champollion. Voilà ce qu'on peut appeler un progrès intelligent et moral de l'imprimerie, et c'est ainsi qu'il faudroit imprimer presque tous les livres.

Kaout' t' Chouk s'embarqua le 31 février

1831 (style chinois) sur la fameuse corvette *la Calembredaine*, au port de Saint-Malo. Nouvellement initié alors aux mystères de la langue romantique et de la littérature maritime, il en prodigue la *terminologie* avec toute la confiance d'un néophyte qui s'attache moins à la valeur des expressions qu'à leur effet. Après avoir cargué les amarres et déferlé les haubans, on part toutes voiles dedans, sous un vent de sud-est-nord-ouest. Il vente frais sous un ciel bleu; les lames clapotent en silence; les brisans se jouent autour des flancs du bâtiment qui file son nœud, et qui a bientôt doublé le cap Finistère, endroit où commence la fin du monde, ainsi que l'indique son nom. Je le laisserai vaquer sans moi aux premières explorations scientifiques de son voyage, quoiqu'il y ait beaucoup de choses à apprendre dans son histoire de la fabrication du madère sec, et dans sa profonde théorie des raisons physiologiques en vertu desquelles le serin des Canaries a les plumes jaunes, ce qui n'empêche pas un méthodiste de l'appeler *vert*, et un autre de l'appeler *brun*. Ces considérations ne manquent certainement pas d'intérêt; mais

elles touchent de trop près à nos habitudes, à nos besoins ou à nos plaisirs, pour mériter d'occuper sérieusement l'intelligence d'un homme qui sait faire bon usage de son éducation, le but principal de la science étant, comme tout le monde sait, d'approfondir les choses inutiles, et d'expliquer les choses inexplicables, surtout quand elles ne valent pas la peine qu'on les explique.

Je ne peux me dispenser cependant de m'arrêter un moment avec *Kaout' t' Chouk* au sommet du pic de Ténériffe, où il fait la rencontre d'un des industriels les plus avancés de notre époque. Ce grand homme est parvenu à convertir la neige en sel marin par dessiccation, sans autre apprêt que le mélange d'un alkali volatil bien compact et le plus dur que l'on peut trouver. La neige, enveloppée hermétiquement par la flamme, se cristallise à l'instant et se retire toute rouge de la fournaise; on la jette alors dans des baquets remplis d'une légère dissolution d'alun et de salpêtre animal, et c'est dans cette préparation qu'elle reprend sa blancheur primitive. « Nous goûtâmes ce sel merveilleux, ajoute *Kaout' t'*

Chouk; il étoit très-sapide, agaçant légèrement les houppes nerveuses de la langue, et superbe à l'œil. »

Le particulier si éminemment recommandable qui a établi cette précieuse manufacture, étoit depuis long-temps en possession de tirer une huile exquise de certains cailloux de Ténériffe, qui contiennent l'*oléagine* pure et pour ainsi dire native; mais cette opération est trop connue aujourd'hui pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ses procédés. Tout le monde s'en mêle. On comprend avec quelle facilité les végétaux ligneux de la montagne lui fournissent le seul vinaigre dont nous fassions usage à Paris; et comme l'*humus* qui la couvre est prodigieusement fertile en plantes saladiformes, il est aisé de conclure de cette heureuse combinaison de circonstances que le pic de Ténériffe est l'endroit de la terre où l'on mange les salades les mieux confectionnées, au poivre près qu'il faut encore tirer de Cayenne. Il y auroit un moyen fort simple de remédier à cet inconvénient : ce seroit de trouver la *pipérine* dans quelques racines ou dans quelques herbes propres aux localités, comme la laitue ou

la betterave, et notre chimiste agronome trouvera infailliblement la *pipérine*, si elle n'est déjà trouvée. Après cela il n'y aura plus rien à trouver, grâce au ciel, si ce n'est la salade toute faite.

Nous ne ferons pas une relâche plus longue au Cap de Bonne-Espérance, où *Kaout' t' Chouk* remarque fort spirituellement que tous les indigènes *du pays* sont Anglais ou Hollandois, ce qui donne à cette population autochtone une physionomie sauvage très-particulière, dont on ne peut guère se former une idée que dans les tavernes de Londres et les *musicos* d'Amsterdam. Les voyageurs ne manquèrent pas de visiter la fameuse montagne de *la Table*, qui étoit alors couverte d'une *nappe* d'eau, parce qu'il y avoit eu de l'orage. Ils n'en présentèrent pas moins leurs hommages au célèbre M. Herschell, « digne neveu d'un père illustre, » et je demande grâce en faveur de *Kaout' t' Chouk* pour ce *lapsus linguæ* d'érudit. C'est le *nepos* des latins que nous traduisons par *neveu* dans la langue poétique, en parlant de nos petits-enfants dans la ligne directe de descendance. Au reste, il doit

être bien rare, quand on possède tous les idiomes de la terre, de ne pas commettre par-ci par-là quelques légers *spropositi* dans celui dont on prend la peine de se servir pour la commodité du public, et c'est ce qui explique suffisamment pourquoi les savants ont en général un style si baroque.

Je reviens à M. Herschell : « Il s'est installé pour trois ans à *la Table* du Cap de Bonne-Espérance, » dit *Kaout' t' Chouk*, « afin de vérifier si l'envers des étoiles dont il avoit observé le côté opposé à Greenwich, en Angleterre, est identiquement semblable à leur endroit. » Personne n'ignore que M. Herschell se sert pour cette belle investigation empyréenne d'un télescope géant dont la portée échappe à tous les calculs, car il a la propriété, inexprimable en chiffres, de rapprocher les corps célestes douze fois plus près qu'ils ne sont loin. L'admirable exactitude avec laquelle M. Herschell et ses élèves reproduisent journellement le *prospect*, le profil et le plan des monuments de la lune, est par conséquent un garant bien sûr de la fidélité de leurs dessins, dans la topographie si impatiemment attendue

de Saturne et surtout d'Uranus, où ils discernent les moindres objets beaucoup plus nettement qu'ils ne pourroient le faire dans leur chambre en plein midi, c'est-à-dire à l'heure où ces messieurs ont contracté l'habitude immémoriale de nous faire voir les étoiles.

Beaucoup de gens auront dit jusqu'ici du voyage de mon Chinois ce que disoit le vieux Fontenelle d'un amphigouri de Collé : « Je n'ai garde de m'étonner de ce que j'entends tous les jours. « Voilà réellement d'étranges merveilles pour qu'elles vaillent qu'on les raconte ! Pendant que voyageoit *Kaout' t' Chouk,* la science couroit devant lui. Le boulet souterrain qui se propose de nous arriver, en vingt-deux minutes et demie, par un *tunnel* pratiqué de Bruxelles à Paris, est encore plus fort que le télescope d'Herschell, et plus difficile à digérer que la salade du pic de Ténériffe. Le jeune découvreur que je suis religieusement à la trace a commencé comme le souriceau de La Fontaine, *qui n'avoit rien vu,* par s'amuser innocemment aux bagatelles de la porte. Il faut le retrouver dégagé de ces intuitions naïves, s'associant, ou plutôt s'assimilant progres-

sivement aux aperceptions les plus électives de son sens intellectif, pour jouir esthétiquement des acquisitions de sa compréhensivité. Il suffit pour cela de l'accompagner jusqu'aux îles de la Polynésie où il a eu le temps de parvenir, selon toute apparence, pendant que j'écrivois les mots ci-dessus.

Vanoua-Leboli ne retint pas long-temps *Kaout' t' Chouk*, cette île étant tellement déserte qu'on y rencontre souvent des villages immenses où il seroit impossible de trouver une seule maison. Notre *Kaout' t' Chouk*, animé de cet esprit de philantropie qui impose aux agens de savoir le droit impérieux d'éclairer le genre humain, et de lui apprendre à connaître à fond toutes choses dont il ne se soucie pas, sentoit ce besoin généreux de discourir et de disputer qui demande ordinairement un auditoire. C'est ce qui décida le choix de l'estimable voyageur en faveur d'une autre île déserte où il y avoit beaucoup de monde, et où les moindres bourgades lui parurent convenablement peuplées, surtout de jour. Il eut la politesse délicate d'en prendre possession au nom de la France, mais sans en

faire part aux habitants, car il étoit un peu diplomate, et il l'appela par instinct l'*île de la Civilisation*. *Kaout' t' Chouk* ne croyoit pas si bien dire. Si l'on s'en rapporte à ses *Mémoires* (et à quoi s'en rapporteroit-on, je le demande, dans la littérature actuelle et dans l'histoire contemporaine, si on ne s'en rapporte pas aux *Mémoires* de *Kaout' t' Chouk ?*), la civilisation de ce pays est en effet la plus complète qu'une nation extraordinairement perfectionnée puisse desirer pour son usage particulier, au moins jusqu'à nouvel ordre. Il ne faut jurer de rien avec la perfectibilité.

Je n'ai presque pas besoin de vous dire que l'*île de la Civilisation* a des chemins de fer ; la civilisation ne marche plus sans cela ; mais elle a depuis long-temps abandonné notre procédé, à cause de la lenteur des résultats. Le moteur actuel qui est incomparablement plus rapide, puisqu'il est physiquement impossible de distinguer le moment de l'arrivée de celui du départ, *et vice versâ,* par la plus minime des divisions du temps, est le fluide électrique. « La machine locomotive entièrement en mé-

tal, dit *Kaout' t' Chouk*, a la grandeur et la forme d'un pistolet d'arçon, ce qui lui a fait donner le nom de *pistolet de Volta*. On attache le waggon par un anneau de fer à une caisse de voiture en verre dans laquelle se place le voyageur, et cet appareil vole avec une rapidité incalculable sur un fil de fer qui lui sert de *conducteur*, ce système de *diligences* rendant tout autre conducteur inutile. » On voit qu'à l'avantage de la célérité, la méthode ingénieuse dont nous parlons réunit l'avantage plus précieux encore pour la population stationnaire, qui est assez nombreuse dans tous les pays, de n'entraîner ni expropriations vexatoires, ni violation permanente du sol sacré de l'agriculture, au bénéfice de quelques spéculateurs pressés de gagner. L'heure du départ expirée, une manivelle mue par quelque moyen analogue rappelle le fil d'archal sur sa bobine immense, et le laboureur paisible peut retourner à ses travaux, avec autant de sécurité que s'il avoit pris naissance dans la pastorale Arcadie, dans la gracieuse Tempé, ou dans toute autre île arriérée et barbare de l'archipel des *Bucoliques*.

Le service des postes se fait par ces routes, et *Kaout' t' Chouk* assure qu'il n'est pas rare de recevoir la réponse d'une lettre qu'on n'a pas encore fait partir; mais il est difficile de ne pas supposer là une petite exagération.

Ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'irons guère plus avant dans la route des sciences, ou dans la science des routes, à moins que nous ne retrouvions le secret inappréciable de l'île d'*Ode* où *les chemins cheminoient,* et dont il nous est resté des traditions assez authentiques dans la *véritable Histoire de Pantagruel* et dans les souvenirs du peuple, comme le témoignent ces locutions si connues : Ce chemin *vient* de tel endroit; ce chemin doit *aller* à tel autre; celui-ci *va* vous *égarer*. Heureux temps où une voiture s'appeloit encore une *chaise*, parce qu'on n'avoit pas besoin de sortir de la sienne pour parcourir le monde, pourvu qu'on l'eût placée sur le pavé du roi dans une voie bien tracée! C'est de cette grande époque de notre civilisation (Dieu nous la rende!) que date la coutume de commencer tous les voyages d'instruction par celui de Rome où tous les chemins *alloient*, selon le proverbe

antique, et il faut avouer que c'étoit une grande commodité. On assure qu'elle est encore à l'usage d'un grand nombre de voyageurs qui composent leurs relations sans quitter la place, mais c'est ce qu'on ne pourra pas dire du voyage de *la Calembredaine* où l'Europe avoit tant de députés. Quelques-uns soutiennent même qu'elle portoit à son bord le *congrès scientifique*, et c'est probablement pour cela qu'on n'en parle plus à Paris.

On imagine aisément que les caisses d'épargnes sont parvenues à *l'île de la Civilisation*, à moins qu'on n'aime mieux penser qu'elles en viennent. *Kaout' t' Chouk* eut la satisfaction d'en trouver jusque dans les plus misérables hameaux, et de voir l'ouvrier sans travail, le prolétaire indigent, l'infortuné vaincu par la misère et par le désespoir, verser avec empressement dans ces trésors providentiels l'excédant de leurs besoins, le superflu de leur nécessaire, et le fruit de leurs économies. C'est une chose commune en ce pays-là, et qui n'en est pas moins touchante, que de refuser à cinq ou six pauvres enfants affamés leur maigre repas quotidien, afin de se ménager un morceau de pain

pour la vieillesse. Le sentiment moral de cette sublime institution a tellement prévalu parmi le peuple, qu'une multitude d'individus ont pris le parti de vivre d'emprunt pour épargner davantage, et ce moyen assez plausible est déjà connu à Paris. Il est résulté de cette magnifique invention de la philantropie australe que le numéraire a totalement disparu de la circulation, car il n'y a millionnaire assez traître aux intérêts imprescriptibles et sacrés de son argent pour s'en réserver de quoi faire chanter un aveugle. Il aura beau, le déplorable Homère de la borne, faire ronfler sous un archet qui n'a plus que le bois les deux cordes rauques qui vibrent encore à son crin-crin! En retour du plaisir que ses mélodies monotones procurent à l'oreille des passants, son oreille, à lui, ne sera plus égayée par le son joyeux du sou mal marqué qui bondit seul et à l'aise dans sa timballe de fer-blanc. Le sou de l'aveugle est à la caisse d'épargne où il ne le porteroit pas si on le lui avoit donné, car il n'a pas mangé d'aujourd'hui. Mais c'est un des inconvénients inévitables de notre civilisation fiscale et financière qui n'est pas faite pour les aveugles,

et qui l'est bien moins encore pour les manchots.

Il y a des esprits hargneux ou mal-intentionnés qui allégueront à ce sujet l'intérêt du commerce, de l'industrie et des arts, branches essentielles de prospérité qui s'appauvrissent en raison directe des progrès de l'avarice publique; sources abondantes de la richesse nationale qui promettoient de ne pas tarir, et qu'on détourne habilement par un canal secret pour les faire tomber dans l'Océan du monopole et de l'usure. On ne s'occupe guère de ces paradoxes dans l'*île de la Civilisation*. Toutes les pensées y sont tournées vers les caisses d'épargnes qui gagnent journellement en embonpoint celui que perdent leurs clients; mais il est vrai de dire qu'elles offriront un jour une ressource bien opportune aux personnes qui auront l'agrément de ne manquer de rien.

J'avois juré de ne plus parler de politique, parce que la politique est assez *parlière* d'elle-même pour se passer de truchement, mais il est bien difficile d'oublier cette science exorbitamment progressive, quand on s'est engagé, à ses risques et périls, dans la discussion d'une

question de progrès. La politique est en voie de perfection dans l'*île de la Civilisation* comme partout, et j'oserois même assurer qu'elle n'y laisse rien à desirer, s'il n'étoit de sa nature de desirer toujours quelque chose. L'*île de la Civilisation* jouit, comme nous, des douceurs d'un gouvernement représentatif, c'est-à-dire d'une constitution aussi libérale qu'on a pu l'imaginer, dans laquelle la soixante millième partie de la nation représente la cent cinquantième en présence des cent quarante-neuf autres et à leur satisfaction unanime.

La parcimonie philosophique et sentimentale sur laquelle sont fondées les *caisses d'épargnes* est l'ame des gouvernements représentatifs, qui savent qu'ils ont long-temps à vivre, et qui éprouvent le besoin d'économiser pour l'époque de décadence où ils retomberont, par la force des choses, dans l'imbécillité puérile du premier âge. C'est un accident qui peut cependant arriver d'un jour à l'autre, à cause de l'extrême rapidité avec laquelle la civilisation se développe, le waggon social allant si vite que l'étincelle électrique a peine à le suivre. Aussi, la fixation des honoraires du roi ne man-

quoit pas d'exciter autrefois dans l'*île de la Civilisation,* à tous les couronnemens, de violents orages parlementaires dont la constitution du pays a été souvent ébranlée. Le *victus* et le *vestitus* monarchiques y étoient tombés à un tel degré de rabais, que les industriels politiques étoient sur le point de se déclarer en carence de matière royale et propre à trôner, depuis qu'une dynastie de grande espérance avoit eu le malheur de s'éteindre par excès de régime. On recourut inutilement d'abord à la condamnation judiciaire et à l'appréhension par corps pour se procurer des souverains à la diète ; les infortunés se retranchoient sur la liberté individuelle, et les délais de la justice leur permettoient ordinairement de se sauver, ou du moins de se pendre. La monarchie en étoit là, quand un de ces prodigieux génies qui se rencontrent communément dans l'opposition, s'avisa d'un expédient qui a pourvu bien spirituellement à cette difficulté. Le royaume florit maintenant sous les lois d'un charmant petit monarque de palissandre incrusté qui est mu par des rouages fort simples, comme une horloge de bois, Quand les poids sont remontés, et le ressort mis

en mouvement, cet autocrate débonnaire peut signer de sa main droite, en superbe courante angloise, vingt ou trente belles pièces gouvernementales qui ne coûtent que le timbre; et ce qu'il y a d'infiniment remarquable dans cette merveilleuse machine constitutionnelle, c'est qu'elle signeroit également de la gauche, si tel avoit été le bon plaisir du mécanicien. L'opération terminée, on replace le roi dans le garde-meuble jusqu'à la session suivante, après avoir pris toutes les précautions convenables pour le préserver des atteintes de certains insectes malveillants qui sont très-friands de palissandre, mais les seuls ennemis d'ailleurs que ce prince heureux et paisible ait à redouter dans son Louvre de carton. Cette ingénieuse invention réduit la liste civile à une modeste somme de 17 francs 32 centimes, qui sont cotés au budget pour fourniture de linimens onctueux nécessaires à l'entretien de la branche régnante; et il en résulte qu'il n'y a presque point de révolution à craindre dans l'*île de la Civilisation*, d'ici au premier renchérissement des huiles d'olive.

Tout en rendant librement justice à ce qu'il y a d'éminemment *grandiose* dans ce procédé,

je dois peut-être me défendre contre le reproche trop commun aujourd'hui d'avoir eu en vue quelque insinuation perfide ou quelque allusion séditieuse. M. le procureur du roi, que j'honore parfaitement, quoique je n'aie pas l'honneur de le connoître, n'aura jamais à me reprendre, j'espère, sur un délit de la presse, moi qui tournerois plus volontiers pendant toute l'éternité autour de ma pensée, comme le chien de garde au bout de sa chaîne, que de franchir ses limites légales de l'épaisseur d'un atome, ou de la simple portée d'une idée nouvelle. Vieux tory de naissance et d'inclination, je suis connu pour préférer à tous les rois de palissandre du monde, les rois du bois dont on les fait.

J'ai du reste par-devers moi, pour mettre ma responsabilité à l'abri, la relation véridique des *Voyages de Kaout' t' Chouk*, qui est un livre fort rare, comme il convient dans ces matières de hautes et substantielles études, mais qui n'est pas un livre de raison, et je suppose qu'on a dû s'en apercevoir de temps en temps en parcourant cette analyse. On parviendroit peut-être encore à en découvrir parmi les ra-

retés de haut goût de la librairie curieuse, quelque précieux exemplaire imprimé sur peau de promerops, de léviathan ou de béémoth, avec des dentelles fantastiques sur le plat, par le Bauzonnet de la Polynésie, ce qui veut dire au moins son Thouvenin; mais cela coûteroit bon.

Gloire soit rendue à l'écrivain par qui cet excellent livre nous est venu de loin! Ce qui nous manque en France, ce n'est pas cette fine gaîté de l'esprit qui effleure en passant, avec l'adresse de l'à-propos, un ridicule superficiel; nous en avons à revendre. C'est une ironie pénétrante et profonde qui fouille et creuse autour de lui, et qui ne se lasse de l'ébranler sur ses racines, que lorsqu'elle l'a extirpé. Voyez Cervantes, voyez Butler, voyez Swift, voyez Sterne: ces gens-là ne se contentent pas d'émonder *luxuriem foliorum;* ils sapent l'arbre et le jettent mort sur la terre, sans semences et sans rejetons. Ce genre de critique, dont Voltaire et Beaumarchais ont fait un funeste abus, en l'appliquant par étourderie ou par méchanceté à tout ce qui nous restoit d'idées sociales, avait chez nous des modèles, malheu-

reuseusement fort difficiles à imiter, dans Molière et dans Rabelais; et il faut que je l'avoue, au préjudice de mes théories philosophiques, si la littérature a ses causes finales, comme toutes choses, Rabelais et Molière ne sont pas arrivés à leur jour, ou bien la providence des vérités nous ménage un Rabelais, un Molière, qui tardent beaucoup à venir. Qu'étoit-ce, grand Dieu! que le jargon des *Précieuses* et des *Femmes savantes* auprès de celui qu'on nous a fait, et qui n'a plus de nom dans aucune langue? *Tartufe* lui-même, que le poète a dessiné à si grands traits, seroit un méchant écolier dans ce siècle d'hypocrisie et de mensonge, où le faux seul jouit des priviléges du vrai. La postérité aura sans doute beaucoup de choses à nous reprocher, au cas que nous ayons une postérité qui daigne s'occuper de nous; mais ce qu'elle remarquera de plus caractéristique dans notre époque, c'est l'absence presque totale du *dériseur* sensé qui a le bon esprit de se moquer des autres, et de protester par un mépris judicieux contre l'ignorance et la folie de ses contemporains. Eh quoi! sera-il dit que nous ayons vécu pendant soixante ans sous

l'empire des mystifications les plus impertinentes, dont la fausse philantropie, la fausse science et la fausse littérature aient jamais affronté le genre humain (et je ne dis pas trop : je donne le choix dans tous les âges à un homme de bonne foi); faudra-t-il que cette nation en cheveux blancs, qui a été représentée par Rabelais dans sa jeunesse et par Molière dans sa virilité, épuise jusqu'au marc le calice d'ignominie où l'abreuvent des charlatans de toute sorte et de toute couleur, dont Tabarin n'auroit pas voulu pour laquais, sans qu'une voix vengeresse ait imposé à ces infâmes jongleries l'opprobre qu'elles ont mérité ? Que font cependant les hommes d'un talent vrai, les hommes dignes d'une haute et importante mission, qui viennent prendre tour à tour un rang distingué dans la comédie, dans le roman, dans la satire ? Et il y en a vraiment beaucoup ! Ils épluchent minutieusement dans leur laboratoire de petits ridicules de salon, de petits travers d'intérieur, à peine perceptibles à ce télescope d'Herschell, dont nous parlions tout-à-l'heure. Ils livrent une guerre de pygmées à de petites turpitudes

niaisement scandaleuses, qui peuvent indifféremment être ou n'être pas; car les esprits sérieux et raisonnables n'auroient jamais conçu l'idée de l'existence des originaux, s'ils ne s'étoient amusés des portraits; ils ramassent des miettes dédaignées à la desserte de Marivaux et de Crébillon. Le temps où nous vivons nous a cependant compté des jours dans lesquels Aristophane et Juvénal ne seroient pas de trop, où cet effronté d'Archiloque décocheroit peut-être inutilement son iambe insolent sur le triple airain dont le vice heureux est cuirassé; où ce n'est pas assez de stigmatiser les fous et les méchants, des pastels de l'esprit et des *pochades* de la fantaisie; où ce seroit peu, je le crains, de l'acide et du fer chaud : et nous attendons encore, non pas Molière, qu'il ne faut plus attendre, mais un Le Sage ou un Dancourt! La poésie morale et la poésie satirique, ces grandes institutrices du genre humain, procèdent précisément aujourd'hui comme le médecin ridicule, qui appliqueroit des cosmétiques à un pestiféré pour le guérir de quelque tache à la peau. Quand on a reçu de son talent le ministère d'éclairer les

hommes, de les corriger, et quelquefois de les punir, il faut le comprendre autrement : c'est plus qu'un métier, c'est plus qu'un art, c'est un sacerdoce.

Je déclare que si l'auteur des *Voyages de Kaout' t' Chouk* étoit dans les conditions du concours, c'est-à-dire François, je l'aurois désigné à l'Académie françoise, comme très-digne, à mon avis, de concourir au *prix Monthyon* pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs, quoique son ingénieuse bluette n'appartienne en réalité qu'à la critique littéraire et scientifique. Les mœurs sont l'expression manifeste de la raison publique. Elles se développent et se purifient, s'altèrent et périssent avec elle. Montrez-moi un peuple qui ait de la raison, et je vous réponds de ses mœurs. L'impunité des pervers a le même point de départ que le crédit des sophistes. Ce qu'il y a de plus glorieux pour la vertu, ce qui atteste le mieux la divinité de son origine, c'est qu'elle ne cesse d'être en crédit parmi les nations que dans l'absence du *sens commun*.

SIBYLLE MÉRIAN.

Quand le général suédois Rosander eut consommé en folles dissipations l'immense fortune que lui avoit laissée son beau-père Mathieu Mérian, conseiller de l'électeur de Mayence, il ne vit plus d'autre parti à prendre que d'aller cacher sa misère trop méritée dans une contrée où les yeux des hommes ne le suivissent

pas ; mais il commença par assurer la vie d'un fils presqu'au berceau, qui avoit coûté le jour à sa mère, en allant le déposer entre les mains protectrices de la fameuse Marie-Sibylle Mérian, grand'tante de cet enfant, dont le talent riche, exact et soigneux, sera l'éternel désespoir des peintres d'histoire naturelle. La bonne Marie-Sibylle accueillit le petit Gustave de Rosander comme un fils que Dieu lui donnoit; car elle n'avoit eu que deux filles de son mariage malheureux avec André Graff. Gustave, aimé, caressé, nourri dans les bonnes études, vint si parfaitement à bien, qu'il ne lui auroit rien manqué pour remplir tous les vœux de sa vieille mère adoptive, s'il avoit témoigné un peu de penchant à observer avec elle ses insectes et ses papillons chéris; mais le maussade n'en vouloit pas entendre parler; et, à douze ans, il auroit à peine distingué le ver-à-soie hâve et blafard, de la pompeuse chenille du tithymale.

« Il vous est bien aisé, tante-grand', » lui dit-il un jour avec une aigreur dont il s'accusa depuis fort amèrement auprès du chevalier Linnée, son contemporain, son compatriote

et son ami; « il vous est bien aisé, vraiment,
» de parler des merveilleuses beautés de la
» nature, vous qui avez pu les admirer sous le
» ciel de Surinam; mais, si vous aviez à cœur
» de me faire partager votre enthousiasme,
» il falloit m'y envoyer avec ma tante Doro-
» thée, et ne pas me retenir dans ces lagunes
» hideuses, au milieu de vos larves, de vos
» chenilles et de vos cocons que je n'ai, grâce
» à Dieu, regardés de ma vie, tant le dégoût
» que ce spectacle m'inspire est pénible à dé-
» vorer. J'aime à croire qu'il y a sur la terre
» des pays favorisés et des races d'élection sur
» lesquelles Dieu a déployé sa puissance; mais
» si le monde entier ressembloit à ce que j'en
» ai vu, il ne me paroîtroit guère digne de la
» peine que le Seigneur a prise à le faire. Je
» vous demande pardon, ma respectable mère,
» de contrarier ainsi vos idées; je ne cherche
» qu'à m'instruire, et ce n'est pas tout-à-fait
» par ma faute que la nature ne me paroît pas
» revêtue des merveilleuses couleurs que lui
» prêtent vos pinceaux. »

Sibylle ne jugea pas à propos de heurter de
front les opinions de Gustave, parce que c'est

un mauvais moyen d'éclairer l'ignorance présomptueuse des jeunes gens, qu'il est plus facile de conduire à la vérité par une instruction progressive. Elle sourit et l'embrassa.

« S'il ne s'agit que de cela, répondit-elle,
» et que tu aies un peu de confiance en mes
» récits, je ne suis pas en peine de dissiper
» tous les doutes qui se sont élevés dans ta pe-
» tite tête sur la sagesse et la puissance du
» Créateur. Je n'userai pas même pour cela
» du privilége commun des voyageurs, qui
» n'enragent pas pour mentir quand ils revien-
» nent de loin. Tu sais bien que je n'en impose
» jamais. Le peuple d'élection que tu as deviné
» par un heureux instinct existe réellement,
» et je l'ai vu moi-même en courant le monde,
» si bien que tu peux t'en rapporter à ma re-
» lation avec plus d'assurance encore que si
» tu la lisois dans les superbes cosmographies
» de ton fameux trisaïeul Théodore de Bry;
» car, ce qu'il n'a fait que peindre, j'ai pu l'ob-
» server de très-près et avec beaucoup de soin.

— » Oh! que j'aurois de plaisir, chère ma-
» man, s'écria Gustave, de vous entendre ra-
» conter ces belles choses!

— » Je le veux bien, reprit Sibylle, et je te » réponds qu'elles passeront de beaucoup » l'idée que tu peux t'en former. Imagine-toi » d'abord que, dans ce peuple-là, tout le » monde naît adulte et parfait, sans subir aucun des inconvénients d'un âge d'apprentissage et de foiblesse.

— » Cela devoit être ainsi, dit Gustave, » dans une espèce véritablement favorisée du » ciel.

— » Ce n'est rien encore ; tout le monde y » naît vêtu, mais non pas d'une folle plume » comme les oiseaux, ou d'une toison grossière » comme les brebis. Ces gens-là viennent sur » terre habillés de pompeux accoutrements » drapés et flottants comme la toge des sénateurs, ou brillants et polis comme l'armure » des chevaliers. Il y en a qui sont brodés de » points si délicats et si habilement nuancés » en leurs couleurs, que l'aiguille et la trame » des fées n'ont jamais rien produit de pareil. » Il n'est pas rare d'en trouver qui étalent » dans leurs parures tout ce que le corail, le » jais, le lapis et l'or ont de plus éclatant ; et » d'autres dans lesquels tous ces reflets se con-

» fondent, avec une harmonie inexprimable,
» en mosaïques chatoyantes qui n'ont point de
» nom parmi les hommes. On en voit enfin qui
» portent plus loin les raffinements de ce luxe
» magnifique, et dont la robe est émaillée de
» plus de rubis, de saphirs, d'améthystes, d'é-
» meraudes et de diamants que M. Taver-
» nier n'en a compté dans le trésor du grand
» Mogol. J'oserois à peine te parler après cela
» des panaches ondoyants qui ombragent leurs
» couronnes, parce que c'est une chose de peu
» de conséquence auprès des autres; mais le
» tout compose un ensemble éblouissant à re-
» garder.

— » Je vous avoue que j'aurois bien de la
» peine à croire ces miracles, répondit Gus-
» tave, si ce n'étoit vous qui les attestiez; mais
» il faut remarquer aussi, ma bonne amie,
» que jusqu'ici vous ne m'avez parlé que des
» rois.

— » C'est que je me serai mal exprimée, »
continua Sibylle. « Je ne disconviens pas qu'il
» n'y ait chez eux des castes plus simples et
» dont les atours, d'ailleurs élégants, offrent
» un peu moins d'appareil; mais comme ils

» sont tous égaux, et que c'est d'ailleurs à la » nature elle-même qu'ils sont redevables de » leurs richesses extérieures, on ne s'étonne » pas de trouver ce faste involontaire dans les » états les plus communs. J'ai vu de simples » charpentiers qui ont des robes de pourpre » relevées par des camails de velours noir, et » des maçons enveloppés de balandrans de » soie comme des bourguemestres. Ceci n'est » cependant qu'une foible partie de leurs » avantages. Comme ils ont des ennemis nom- » breux, ce qui est malheureusement propre » à toutes les créatures, croirois-tu que le Sei- » gneur a daigné lés munir d'avance des armes » nécessaires pour se défendre, et qu'il n'y en » a pas un qui ne porte son arsenal avec lui?...

— » Et quelle arme le Seigneur leur a-t-il » donnée? » s'écria le jeune gentilhomme suédois, qui sentoit bouillonner dans ses veines le sang belliqueux de ses ancêtres.

— » Toutes celles, Gustave, qui sont à l'u- » sage de l'homme, et bien d'autres que » l'homme ne connoît pas, tellement que je » ne saurois t'en communiquer l'idée sans te » les faire voir : des casques, des morions, des

» cuirasses, des boucliers, des sabres, des cou-
» telas, des épées, des stylets, des poignards
» hérissés de pointes qui se rebroussent, et
» déchirent en se retirant la blessure qu'ils
» ont ouverte. Certains portent sur eux des
» acides brûlants qui dévorent tout ce qu'ils
» touchent et des poisons subtils qui font
» mourir leurs agresseurs, quoiqu'ils aient en
» général plus de goût pour les parfums ; et
» ceux que les plus coquets exhalent au loin
» feroient envie à l'ambre et à la rose. Pour
» revenir à leurs moyens de défense, il n'y a
» personne dans ce peuple qui ne soit pourvu
» de tenailles vigoureuses et bien acérées dont
» ils percent, coupent et broient les membres
» de leurs adversaires.

» Je t'en montrerois certains dont la casa-
» que de guerre est toute semée d'épines
» roides et pénétrantes ; d'autres qui marchent
» protégés par trois lances fermes, longues,
» serrées, inséparables, comme la phalange
» de Macédoine. Ils connoissent aussi l'usage
» des armes à feu, et il est même bien plus
» ancien chez ce peuple-là que chez nous; mais
» ceux qui s'en servent ne les emploient que

» dans la retraite, à la manière des Parthes.
» J'ai assisté souvent aux exercices de ces
» arquebusiers, et j'ai même eu l'occasion de
» les voir en bataille. Je me souviens d'en
» avoir remarqué un qui fit plus de trente dé-
» charges dans une demi-minute, ce que les
» tireurs les plus habiles tiennent pour pres-
» que impossible. A la fin il s'arrêta, proba-
» blement à défaut de munitons, et bien lui
» en prit, pour échapper aux assaillants, de
» se fier à ses ailes...

— » Attendez, ma tante, au nom du ciel, » interrompit brusquement Gustave. « Le peu-
» ple dont vous parlez a donc des ailes ?...

— » J'avois oublié de t'en instruire jus-
» qu'ici, répliqua la bonne Sibylle. Dieu n'au-
» roit pas laissé sur lui un pareil avantage aux
» oiseaux. Bien plus, il a des tribus puissantes
» qui sont tout autrement douées. Combattues
» sur la terre par un ennemi supérieur en
» nombre, elles se précipitent dans les airs
» comme je te le disois. Si l'armée rivale jouit
» du privilége de les suivre, et menace de les
» rejoindre dans ces campagnes infinies, les
» escadrons fugitifs se contentent de replier

» leurs ailes inutiles sous le dos de la cuirasse, » et plongent au fond des eaux. Là, ils s'organisent en flottille vivante; car ils ont avec » eux, dans leur bagage portatif, des nacelles » légères, des petits bâtiments de course, rapi- » des comme le regard, des esquifs carénés » comme des vaisseaux de haut-bord qui triom- » phent des courants à force de rames, et où » d'intrépides navigateurs s'avancent, à rangs » pressés, en brandissant le glaive inflexible » que la nature a fixé sur leur poitrine.

— » Cela est prodigieux, dit Gustave; mais » ces avantages ne sont-ils pas payés au prix » de quelques graves inconvénients ? leurs or- » ganes valent-ils les nôtres ?

— » Garde-toi bien d'en faire la comparai- » son, répartit Sibylle, elle seroit trop humi- » liante pour nous. Je te parlerai seulement de » leurs yeux qu'une cornée solide, épaisse, » inoffensible et cependant diaphane, met à » l'abri de tous les accidents extérieurs. Ils sont » presque toujours prédominants et disposés » latéralement, de manière à embrasser, ou » peu s'en faut, toute la circonférence de l'ho- » rizon; et leur globe, ordinairement taillé à

» facettes, perçoit les objets par une incroya-
» ble multitude de regards divergents, dont
» chacun revient peut-être éveiller une sensa-
» tion. Tu me demanderois volontiers aussi,
» je n'en doute pas, s'ils savent pratiquer nos
» industries et mettre à profit les matériaux
» que la création nous fournit. Ce sont bien là
» d'autres miracles! Que te dirai-je de la sa-
» vante économie de leur architecture, de l'ha-
» bile ordonnance de leurs fortifications, des
» ressources inépuisables de leur stratégie, de
» la variété de leurs artifices de chasse et
» de pêche? Que te dirai-je de la perfection de
» leurs instruments, de la légèreté de leurs
» tissus, de la délicatesse exquise de leurs cise-
» lures, du fini de leurs moindres ouvrages,
» qui ne soit infiniment au-dessous de la vérité?
» Il faut vivre parmi eux comme je l'ai fait,
» Gustave, pour savoir les admirer.

— » Je les verrai certainement, » dit Gustave, en prenant l'attitude résolue d'un homme qui entreprend un voyage lointain à ses risques et périls. « Mais où habite ce peuple extraor-
» dinaire, continua-t-il? faut-il l'aller cher-
» cher bien au-delà de Surinam?

» Nous le verrons dès demain, si tu veux en » prendre la peine, répondit Sibylle. Il habite » partout, sur la terre où nous marchons, » dans le ruisseau qui baigne nos prairies, dans » l'air que tu respires. Il habite le calice d'une » fleur qui vient de s'ouvrir, et jusqu'à la » goutte de rosée qui tremble suspendue à ses » pétales; il frémit dans le sable; il murmure » sous le gazon; il danse et tourbillonne dans » un rayon du soleil. Mon armée navale a jeté » l'ancre dans une mare prochaine; mes arque- » busiers sont retranchés sous une pierre du » jardin. Je te parlois des insectes. »

Gustave, un peu piqué, se mordit les lèvres; mais il ne voulut pas en avoir le démenti. Dès le point du jour du lendemain, il se mit en route avec sa grand'tante vers le peuple inconnu dont elle lui avoit appris l'existence, muni pour toute arme et pour tout équipage d'un petit filet de gaze.

Il prit goût à ces découvertes qui devenoient tous les jours plus instructives, plus amusantes et plus gracieuses; et, quand la mort lui eut enlevé sa bonne parente, le 13 janvier 1717, il sentit qu'il n'auroit jamais pu s'en consoler,

si elle ne l'avoit introduit auparavant au milieu du peuple inconnu, dont l'étude assidue lui fournissoit tant d'agréables loisirs et de douces consolations.

Gustave de Rosander vécut long-temps. Il fut savant, c'est peu de chose; il fut célèbre, ce n'est rien; il fut tranquille, parce que les goûts simples donnent la paix du cœur; il fut bon, parce que l'amour de la nature est un acheminement à la vertu; il fut heureux, parce que le calme de l'esprit et la bienveillance de l'ame composent le seul vrai bonheur de l'homme. Cela, c'est tout.

LIDIVINE.

En 1800, j'étois dans les prisons d'une ville de province, et je n'y étois pas pour la première fois. La cause de ces petits malheurs de jeune homme me dispense d'en rougir.

Je ne parlerai pas du geôlier et de sa femme, honnêtes et charitables personnes qui m'ont laissé cependant un bien tendre souvenir, mais



je ne saurois me dispenser de remarquer en passant que ce triste ministère du geôlier est un des plus honorables qu'il y ait au monde, quand il est exercé avec douceur et humanité.

Madame Henriey étoit infirme et presque toujours malade; mais elle avoit pour la représenter, dans l'intérieur, une vieille femme de charge qui s'appeloit Lidivine,

Nom peu connu, même parmi les saints,

et que les pauvres prisonniers nommoient *la divine,* parce qu'ils croyoient que ce nom hyperbolique étoit son nom véritable. Il n'y a rien en effet qui puisse nous donner une idée plus distincte de la Divinité que la charité chrétienne.

Lidivine avoit soixante-dix-huit ans, ce qui ne l'empêchoit pas d'être vive, active, empressée, et toute à tous, comme si elle n'en avoit eu que cinquante. Elle étoit même allègre et joviale, car la première des conditions de l'hygiène, c'est une bonne conscience. Il y a une foncière gaîté du cœur qui n'appartient qu'aux bonnes gens. Les esprits occupés de

mauvaises pensées deviennent, au contraire, facilement tristes. Il y a bien de quoi.

Quand je pense à Lidivine, je crois toujours la voir avec son petit béguin blanc si propre, son juste noir si leste et si serré, et son cœur d'argent passé à un petit cordon de velours noir aussi, qui avoit un peu rougi. Elle n'osoit porter visiblement la croix qui y avoit été suspendue; cela n'étoit pas encore permis; mais elle la conservoit sans doute entre sa chair et le cilice de laine ou de crin dont elle se couvroit par pénitence, et je n'ai jamais compris que Lidivine eût à faire pénitence de quelque chose. C'étoit peut-être d'avoir été jolie, car sa pâleur saine et sa maigreur robuste ne lui avoient pas fait perdre tous les avantages d'une taille bien prise et d'une figure agréable.

Ce que je raconte ici de Lidivine, c'étoit ce que nous en pensions tous, bons ou méchants. Aussi l'influence de Lidivine sur les esprits les plus âpres et les plus rebelles avoit quelque chose de plus puissant que la force, et qui agissoit sans qu'on sût au juste comment, par une sorte de faveur providentielle. A Lidivine le secret d'affermir les cœurs abattus et de

consoler les cœurs désespérés. Quand la rage soulevoit au fond des cachots une de ces émeutes de démons qui se battent avec leurs fers, et qui meurent, sans se rendre, en mordant des baïonnettes sanglantes, on n'y envoyoit plus de soldats. On y envoyoit Lidivine. Un instant après, tout étoit calmé.

Dieu n'auroit pas cru faire assez pour la prison dont je vous parle, s'il n'y avoit placé que Lidivine. Elle étoit secondée par son petit-fils dans ce noble et pieux ministère. Pierre étoit un jeune homme de vingt-trois ans, foible de corps, mais infatigable de patience et de courage, qu'aucun soin ne rebutoit pour adoucir nos ennuis et pour secourir nos misères. Je ne vous donnerois qu'une idée imparfaite de sa physionomie résignée et non pas abattue, de son regard bleu, plein de compassion et de tendresse, de sa chevelure blonde, lisse, aplatie et coupée à angles droits, si je ne disois que vous avez pu remarquer des caractères pareils dans le type de nos bons paysans de montagne, ou dans les images des saints, tracées par un peintre naïf.

Pierre n'étoit pas un grand personnage,

même en prison. Arrivé là, selon nos conjectures, par la protection de Lidivine, il n'y étoit guère que l'aide et le valet des guichetiers. J'appris plus tard que c'étoit son titre, et que ce titre, chose étrange, étoit une faveur acquise par sa bonne conduite. J'expliquerai cela tout-à-l'heure, si la mèche de ma lampe brûle encore.

Quoi qu'il en soit, j'avois été entraîné vers Pierre par cette sympathie d'âge qui rapproche si vite les jeunes gens, surtout quand ils sont malheureux, et par cette sympathie de croyances, le seul lien social que nos discordes politiques n'eussent pas rompu. Quand sa chemise s'entr'ouvroit dans quelque œuvre de force, à rafraîchir notre grabat en y introduisant une botte de paille neuve, ou à transporter un malade, j'avois vu souvent flotter sur sa poitrine le cordon du scapulaire. Peut-être aussi quelque instinct secret m'avertissait que le Seigneur nous avoit imposé une vie commune de misère et de dévouement, et que notre honneur, comme son empire, ne seroit pas de ce monde.

Notre chambrée, n° 6, étoit ordinairement ouverte par Pierre que nous chérissions tous;

et c'étoit un de ces égards auxquels nous reconnoissions la bienveillance de la geôle, car le salut religieux que Pierre nous adressoit chaque matin étoit pour nous comme une bénédiction répandue sur la journée. Une fois, les verrous tournés plus tard et plus rudement, sans égard pour notre sommeil, nous annoncèrent la visite d'un autre guichetier. Celui-ci s'appeloit Nicolas.

Nicolas étoit un bon homme qu'un autre genre de vocation, dont je ne me suis pas informé, avoit engagé au service des prisons, et qui ne s'étoit pas accommodé sans effort, je le suppose, à l'esprit de son état; mais il y étoit parvenu de manière à faire illusion sur ses sentiments naturels à quiconque ne les auroit pas connus. A force d'exercer les cordes basses de sa voix, le pauvre diable avoit réussi à se donner une parole rauque et menaçante, qu'il savoit rendre plus formidable en fronçant convulsivement des sourcils épais, mais doux, qui ne furent jamais destinés à exprimer la colère. Comme cette complication d'artifice devait lui coûter beaucoup, il ne répondoit jamais plus brutalement que lorsqu'il avoit le dos tourné.

Un jour qu'on le surprit à pleurer sur un homme qui alloit mourir, et qui embrassoit sa femme pour la dernière fois, il se plaignit qu'on lui eût jeté du tabac dans les yeux : j'ai rencontré vingt guichetiers comme Nicolas. Les hommes ne sont jamais si méchants qu'ils en ont l'air.

— Où est Pierre ? lui dis-je, en m'asseyant sur mon lit.

« Pierre ! Pierre ! répondit-il avec aigreur. » C'est toujours Pierre qu'on demande ; on di» roit qu'il n'y a que Pierre ici. Que fait-il » pour vous qu'on ne fasse ? Pierre vous ap» porte-t-il autre chose qu'une cruche et du » pain ? Une cruche, la voilà ; du pain, en » voilà : si vous avez affaire à Pierre, allez le » chercher. Pierre est au cachot. »

— « Pierre au cachot ! m'écriai-je, c'est une » chose impossible. Qu'a-t-il fait ?

« Ce qu'il a fait ? Est-ce que je sais cela, moi, » ce qu'il a fait ? Est-ce que cela me regarde ? » Est-ce que je me mêle de ce que font les » autres ? Une porte ouverte trop tôt, une » porte fermée trop tard, une lettre remise » secrètement avant d'avoir été lue, une com-

» plaisance de lâche et de fainéant, pour vos
» camarades ou pour vous. Il en est bien capa-
» ble, le petit bigot!.... »

Je n'ai pas besoin de dire que Nicolas avoit tourné le dos pour prononcer ces grosses paroles.

— C'est infâme ! repris-je en l'interrompant, c'est horrible ! Si les magistrats le savoient, on réprimeroit sévèrement un tel abus de pouvoir. Le cachot est une pénalité très-grave, et nulle pénalité ne peut être infligée à un homme libre que par l'autorité de la loi. Cette vexation est indigne à l'égard de Pierre, comme elle seroit indigne au vôtre. Je vous dis qu'elle crie vengeance !

» Bon ! répliqua Nicolas en me regardant
» fixement cette fois. Avez-vous pris, par hasard
» votre ami Pierre pour un homme libre
» comme moi, qui peux quitter la maison ce
» soir en demandant mes gages ? Il est prison-
» nier comme vous, à cela près que vous pas-
» sez demain en justice, et que ces messieurs
» de là-haut sont parfaitement maîtres de vous
» renvoyer chez vos parents, si vous avez de
» bons témoins ; tandis que Pierre a treize ans à

» faire encore, puisqu'il n'en a fait que sept,
» et treize ans de galères, vraiment, quand
» l'idée en viendra au commissaire du pouvoir
» exécutif, qui le retient ici par faveur, comme
» dans un château de plaisance. Je conviens
» que cela seroit dur, mais que voulez-vous ?
» il n'avoit pas l'âge pour être guillotiné. »

La guillotine, les galères, cet honnête Pierre, cette admirable Lidivine, toutes les apparences qui m'avoient frappé, toutes les notions que je venois de recueillir dans une conversation de deux minutes, se confondoient tumultueusement dans mon esprit, quand la porte se referma sur moi. Je ne pouvois plus interroger Nicolas qui n'auroit probablement pas été d'humeur à me répondre; mais je croyois l'entendre encore murmurer son refrain à travers l'épaisse muraille, sur un ton plus grave que celui des verrous : « Est-ce que je sais
» cela, moi ? est-ce que cela me regarde ?
» est-ce que je me mêle de ce que font les
» autres ?... »

Je passai en justice, en effet, dès le lendemain, comme Nicolas me l'avoit annoncé, et je fus acquitté à la majorité de neuf voix sur

douze. On ne sera peut-être pas étonné, si j'ajoute naïvement que jamais résultat avantageux d'un scrutin ne m'a été plus agréable.

La première chose qui m'occupa quand je me trouvai libre, ce fut l'histoire de Lidivine et de Pierre. Un vieux prêtre, saintement téméraire, s'étoit réfugié dans leur famille en 1793, pour porter de là des exhortations et des espérances à son troupeau de chrétiens sans pasteur et sans autels. Il fut surpris en officiant, et tendit ses bras aux fers, comme un martyr des premiers âges de l'Église. Son petit peuple du hameau le défendit malgré lui, avec cette ardeur de dévouement que la religion inspire toujours quand elle est persécutée. Ils étoient quinze. Treize moururent sur l'échafaud du confesseur, après avoir reçu sa dernière bénédiction. La grand'mère avoit plus de soixante-dix ans, le petit-fils en avoit moins de seize; et, selon la juste expression du guichetier, l'un des deux avoit plus d'âge qu'il n'en falloit, l'autre n'avoit pas encore *l'âge pour être guillotiné*. C'est à cause de cela que Lidivine et Pierre étoient en prison.

Dans ces entrefaites, Bonaparte étoit revenu;

Bonaparte, ce géant de la civilisation, qui la rapportoit toute faite, et qui ne put pas la raffermir sur des bases éternelles, parce que Dieu n'en vouloit plus. La révision de ces procédures exceptionnelles d'une législation d'anthropophages étoit devenue facile. Un grand nombre d'honnêtes gens s'intéressèrent au sort de Pierre et de Lidivine. Il n'y a rien de si commun que de trouver des cœurs tout disposés à la réparation du mal, quand il n'y a plus de péril à l'empêcher. Je ne parlois pas de ces efforts à mes amis de prison que je voyois souvent, parce que je savois déjà, par une expérience précoce, que la moindre révolution de bureau pouvoit les rendre inutiles. Au moment où les pièces qui annuloient leur jugement m'arrivèrent, bien authentiques et bien légalisées, je volai vers eux, dix fois plus heureux que je n'étois, en les quittant, le jour de mon absolution. Je portois à Lidivine et à Pierre vingt-six ans de liberté.

Aussi me souvient-il de cette impression, comme si je n'avois ni souffert, ni vu souffrir depuis. C'étoit à quatre heures du soir, par une belle journée de printemps, comme la

Franche-Comté en a quelquefois en avril ; mais l'heure n'étoit pas expirée, et les prisonniers jouissoient encore dans la cour, sous la lumière d'un plein soleil, bien tiède et bien réjouissant, de ses dernières minutes de récréation. Il y a dans les prisons un temps et un lieu qui sont assignés à la récréation, c'est moi qui vous le certifie.

« Vous êtes libres, m'écriai-je en sautant tour à tour au cou de Pierre et de Lidivine. » J'eus quelque peine à m'en faire comprendre ; mais tout le monde m'avoit compris, et l'émotion de ces pauvres gens, qui baignoient de larmes leurs joues et leurs cheveux, expliquoit assez mes paroles.

Après cela, il y eut un grand silence, un si-silence grave et triste ; car il y a d'autres liens à rompre dans une prison qu'on habite depuis sept ans que ceux de la captivité. Lidivine regardoit ces femmes, ces convalescents, ces infirmes dont elle avoit été si long-temps la mère, et qu'elle s'étoit flattée de ramener peu à peu à la religion et à la vertu ; elle s'arrêta enfin devant un vieillard tout cassé, que la fatigue de l'âge ou l'excès de la joie avoit comme en-

chaîné à sa place : « Eh ! Georges ! lui dit-elle, qui te portera ton bouillon ? »

Ensuite elle revint à moi, et pressant ma main dans ses deux mains : « Je suis vraiment libre ? dit-elle.

— » Oui, Lidivine. »

— » Je pourrois sortir avec vous maintenant, si je voulois ? »

— » Oui, Lidivine. »

— » Vous me mèneriez tout maintenant chez l'avocat de mes prisonniers ? »

— » Oui, Lidivine. »

— » Vous pourriez me montrer la maison du médecin de mes malades ? »

— » Oui, Lidivine; et l'église qui va se rouvrir, car nous vivons sous un gouvernement humain, juste, éclairé, qui sentira la nécessité d'appuyer son pouvoir sur la foi. Dieu est le meilleur des auxiliaires. »

— Vous avez raison, mon ami! Oh ! si j'étois sûre de n'être pas à charge en prison... »

La femme du geôlier l'embrassa, et fit un mouvement involontaire pour la retenir.

« Voilà qui est bien, continua-t-elle en sou-
» riant, pendant que du revers de la main

» elle essuyoit ses yeux. Je ne suis pas encore
» si vieille que je ne puisse honnêtement gagner
» mon pain chez mes maîtres. Allez vous cou-
» cher bravement, vous autres, car voilà quatre
» heures qui sonnent. Nous nous retrouve-
» rons demain. Je ne veux pas sortir d'ici. ..
» Où irai-je, d'ailleurs, ajouta Lidivine, pour
» être plus utile ou plus heureuse ? Une mai-
» son, un village, une famille, il n'y en a plus
» pour moi : le cimetière même ne me diroit
» rien ; car mon mari, mes frères et mes en-
» fants n'y sont pas. Vous savez qu'ils sont
» morts bien loin de là, et qu'on les a mis je
» ne sais où. Quant à Pierre, c'est autre chose;
» il est jeune, beau, industrieux, patient et,
» par dessus tout, craignant Dieu. Si le monde
» est revenu au bien, comme vous dites, mon
» pauvre Pierre prospérera peut-être. Viens
» ici, mon enfant, que je te bénisse et que
» je te dise adieu ! »

Pierre n'avoit pas encore parlé. Il parois-soit plongé dans une méditation sérieuse, et embarrassé de rompre le silence ; enfin, il se rapprocha de Lidivine, à l'appel qu'elle venoit de lui faire.

« Jamais, ma mère, dit-il avec fermeté. » J'ai pensé quelquefois à la vocation que je » suivrois, quand mon temps seroit fini ; j'au» rois voulu être prêtre, mais je n'ai pas eu » le loisir de devenir savant. Au reste, si le mi» nistère de prêtre est grand, celui de guiche» tier a des devoirs que j'aime, et auxquels je » ne veux pas me soustraire. Nicolas a besoin » d'un aide, et il sait maintenant que ma com» passion, pour des peines que j'ai ressenties » depuis l'enfance, ne m'a jamais détourné de » mes obligations. Je vous supplie de me per» mettre, ma mère, de ne pas sortir de prison. » C'est la vie que le Seigneur m'a faite, et je » n'y renoncerai pas. »

Les prisonniers étoient partis. Nicolas n'avoit plus de motifs pour contraindre l'expansion de son excellent naturel : « Reste, reste! » crioit-il à Pierre, en pleurant à chaudes larmes.

— « N'est-il pas vrai, qu'à ma place, vous auriez fait comme moi ? » dit Pierre en se retournant de mon côté.

— « Oui, mon ami, si j'en avois eu le courage. »

Lidivine et Pierre sont morts au service des prisonniers.

BAPTISTE MONTAUBAN.

— Je ne sortirai certainement pas de ces montagnes, dis-je à l'hôtesse en arrivant avec elle sur le pas de la porte, sans avoir vu ce bon M. Dubourg dont vous me parlez. C'étoit un des plus tendres amis de mon père. Il n'est que sept heures du matin, trois lieues sont bientôt faites quand le temps est beau à souhait,

et je peux disposer d'un jour sans préjudice pour mes affaires. Il me sauroit mauvais gré de n'avoir pas dîné avoc lui en passant, n'est-il pas vrai ?

— Il ne vous ne le pardonneroit pas, répondit-elle, puisqu'il n'y a pas de semaine qu'il n'envoie prendre des informations de votre arrivée.

— Je ne me pardonnerois pas davantage d'avoir manqué une occasion de vérifier ce que valent mes prophéties. J'ai prédit il y a cinq ans que sa fille Rosalie, qui n'en avoit que douze, deviendroit une des piquantes beautés de la province, et je suis curieux de savoir si la petite brunette aux yeux bleus m'a fait mentir.

— Tenez vous assuré du contraire, s'écria madame Gauthier. On iroit à Besançon, et peut-être à Strasbourg (c'étoit pour madame Gauthier l'équivalent des antipodes), sans rencontrer sa pareille; et avec cela, élevée comme un charme et sage comme une image ; mais n'allez pas vous y laisser prendre, pour rentrer ici au désespoir, comme vous faisiez du temps de l'autre. Tout gentil que vous êtes,

vous pourriez en être cette fois pour vos peines et pour vos soupirs, car voilà déjà bien des mois qu'il est bruit qu'on la marie.

— Diable, diable! madame Gauthier, vous me prenez toujours pour un jeune homme, quoique j'aie vingt-quatre ans passés, une fortune établie et une position sérieuse. Croyez-vous qu'un avocat stagiaire au barreau de Lons-le-Saulnier se passionne comme un légiste ou comme un clerc d'avoué ?... Rassurez-vous, ma chère dame, et montrez-moi seulement le chemin qu'il faut que je tienne pour parvenir chez M. Dubourg, car j'ignorois même que sa maison de campagne fût si près d'ici.

— Vous ne serez pas embarrassé dans toute la première moitié de la route, répliqua-t-elle. Vous ne perdrez pas un moment le petit sentier bien frayé que vous voyez courir là dans les prés, le long de ce ruisseau bordé de saules; mais une fois arrivé au pied du côteau qui ferme le Val, ce sera une autre affaire; vous serez aux bois de Châtillon, qu'il faut traverser pour apercevoir le château, et comme ils ne sont pratiqués que par les bûcherons, qui

y ont tracé dans leurs allées et venues bien des chemins qui se croisent, je me suis laissé dire que les gens du pays s'y égaroient quelquefois; mais il ne manque pas de huttes et de baraques à la rive du bois, et vous n'aurez qu'à hucher pour vous procurer un guide.

Fort pénétré de ces utiles renseignements, je saluai mon hôtesse de la main; je me mis en route, et je gagnai du pays en faisant des tirades pour le premier acte de ma tragédie, avec la délicieuse et immense préoccupation d'un homme qui se complaît dans ses vers. Aussi j'étois fort loin, au bout d'une heure, du petit sentier bien frayé qui court dans les prés le long d'un ruisseau bordé de saules, et je fus fort heureux, pour retrouver ma direction, que la colline ne se fût pas avisée de la fantaisie, à la vérité assez étrange, de se déranger de sa place.

Après avoir long-temps côtoyé la rive du bois, comme disoit madame Gauthier, en suivant inutilement un fourré si épais, que j'aurois à peine compris qu'il pût ouvrir passage à un lièvre poursuivi par les chiens, je fus frappé de la vue d'une petite maison toute

blanche, c'est-à-dire assez fraîchement crépie, qui s'adossoit au bois comme un oratoire couronné de feuillages, et autour de laquelle se fermoit en carré une palissade à treillage fort serré d'où se répandoient de toutes parts des pampres de vignes, de flottantes guirlandes de liseron et de houblon, et des rameaux d'églantier chargés de fleurs. Je fis quelques pas et j'arrivai à l'entrée de ce joli réduit, qui ne paroissoit guère propre qu'à loger deux ou trois personnes. Sur un bout de banc joint à la porte du logis, et qui étoit élevé comme elle d'une marche ou deux au-dessus d'un potager de quelques pieds de surface, il y avoit un jeune homme assis. Je pris le temps de le regarder, parce que lui ne me regardoit pas. Il étoit vraisemblablement trop occupé pour s'apercevoir de ma présence.

Je ne dirois pas facilement ce qui, dans ce jeune homme, excita soudainement ma curiosité, mon intérêt, mon affection. Je ne suis pas romanesque, on le sait bien; mais le lieu, la circonstance, la personne surtout, faisoient naître en moi une foule d'idées mélancoliquement poétiques, dont j'étois presque

fâché de faire tort à ma composition. Je finis cependant par y prendre un plaisir très-vif et par le goûter en silence.

Ce jeune homme, si absorbé dans ses pensées, qu'un peu de bruit que j'avois fait étourdiment en m'approchant de lui n'avoit pu un moment l'en distraire, étoit beau comme une de ces figures qu'on rêve quand on s'endort sur une bonne action, et du sommeil d'un homme qui se porte bien. (Ce sont décidément les deux seules manières d'être heureux que je connoisse.) Il sembloit délicat et même foible, et cependant sa blanche et gracieuse figure, qu'inondoient les flots d'une chevelure blonde parfaitement bouclée, ne se seroit peut-être pas refusée à l'expression d'une forte nature d'homme. A travers la suave douceur de ses traits languissants, on démêloit le caractère d'une méditation habituelle et d'une profonde résolution. Cela métonna.

— Eh quoi! pensai-je à part moi, envierois-tu dans ton cœur navré les avantages dont te privent les aveugles répartitions de la fortune? Regretterois-tu le droit qu'elle t'a ravi de prendre une part active aux agitations de la

multitude, et de l'entraîner par l'amour ou de la soumettre par le génie ? Dieu t'en préserve, pauvre ange! continuai-je en m'approchant encore de lui, car je l'aimois déjà beaucoup. Reste doux et pur comme te voilà dans ta force inutile, jouis de ta solitude, et laisse aux ridicules tyrans du vieux monde, conquérant déçu ou roi détrôné que tu es sur la terre, l'empire absurde qu'ils y exercent depuis tant de siècles!

Le jeune homme tourna les yeux de mon côté, et me regarda fixement pendant que je le saluois. Il fit un mouvement pour se lever; je me hâtai de le retenir sur son banc, parce qu'il m'avoit semblé malade.

— Je vous demande pardon, mon ami, lui dis-je, d'avoir interrompu le cours de vos pensées; la rêverie est si belle à votre âge! Pourriez-vous m'indiquer, sans vous déranger davantage, le chemin du bois qui conduit à la maison de M. Dubourg? Elle ne doit pas être fort loin d'ici.

Il me regarda encore, mais sa physionomie avoit subitement passé de l'expression d'une bienveillance timide à celle de l'inquiétude et de l'effroi. Cependant il parut réfléchir.

— La maison de M. Dubourg ? répondit-il enfin, comme s'il avoit cherché à recueillir quelques souvenirs très-confus ; Dubourg ? M. Dubourg ? la maison de M. Dubourg ?....... Ah! ah! continua-t-il en riant, il y avoit autrefois une belle maison de ce nom-là, que j'ai habitée quand j'étois jeune. C'est là que j'ai vu pour la première fois des anges qui avoient pris la figure de femmes, des fleurs de toutes les saisons, et des oiseaux de tous les ramages..... Mais ce n'étoit pas dans ce monde-ci.

Ensuite il laissa tomber sa tête sur ses mains, et il oublia que j'étois là.

Je compris alors qu'il étoit idiot, ou innocent, suivant le langage du pays. Merveilleuse société que la nôtre, où ces deux êtres d'élection, celui qui vit inoffensif envers tous, et celui qui vit solitaire, sont repoussés avec mépris jusqu'aux limbes de la civilisation, comme de pauvres enfants morts sans baptême !

Au même instant, la porte s'ouvrit près de moi, et j'y vis paroître une femme d'une cinquantaine d'années, qui étoit mieux vêtue que ne le sont ordinairement les paysannes.

— Eh quoi ! dit-elle, Baptiste, vous recevez un voyageur sans le presser d'accepter du lait et des fruits, et d'accorder à notre pauvre toit l'honneur de lui procurer un peu d'ombre et de délassement.

— Ah ! madame ! m'écriai-je, ne le grondez pas, de grâce ! Il n'y a pas encore une minute que je suis à son côté, et son accueil m'a touché de manière à m'en souvenir toujours !

Baptiste n'avoit pas même entendu sa mère. Il étoit retombé dans ses réflexions. Ses bras étoient croisés, sa tête pendoit sur sa poitrine, et il murmuroit des mots confus que je ne m'expliquois pas.

Je suivis la bonne femme dans une pièce assez vaste et d'une remarquable propreté, qui devoit être la meilleure de la maison. Elle m'y fit asseoir sur une sorte de fauteuil d'honneur, dont le siége étoit assez joliment tressé de paille jaune et bleue, pendant qu'elle congédioit dans la chambre suivante une volée tout entière de petits oiseaux de la montagne et des champs, qui s'étoient à peine effarouchés à mon approche, et qui lui obéissoient avec un

empressement charmant à voir, tant ils étoient bien apprivoisés.

Elle renouvela ensuite les offres qu'elle venoit de me faire, et s'assit, sur mon refus réitéré, en me demandant à quoi du moins on pourroit m'être bon dans la maison blanche des bois.

— Je le disois à votre fils quand vous êtes survenue, lui répliquai-je, mais il m'a tout à fait oublié. Le pauvre enfant, madame, est bien affligé! Le voyez-vous depuis long-temps dans cet état?

— Non, monsieur, répondit-elle en essuyant une grosse larme, et cela même n'est pas continuel. Il est toujours triste, aussi triste qu'il est bon, le pauvre Baptiste; mais il ne manque pas de suite dans ses idées et dans ses actions, quand de certains mots que je me garde bien, comme vous pouvez croire, de prononcer devant lui, ne le rendent pas à ses accès. Comment ces mots le troublent, c'est ce que je ne sais pas. Je les évite, et voilà tout. Il étoit né si heureusement, ce cher enfant, qu'il faisoit l'espoir, et d'avance l'honneur de mes vieux jours, mais le bon Dieu a changé tout-à-coup ses intentions sur lui!....

Ses larmes abondèrent à ces derniers mots. Je lui pris la main, en lui demandant pardon de renouveler de pareilles douleurs.

— Il faut vous dire, puisque vous avez la bonté de vous intéresser à Baptiste, reprit-elle avec plus de calme, que Joseph Montauban, mon mari, étoit le meilleur ouvrier en bâtiments du Grand-Vau. Cela n'empêchoit pas que nous ne fussions fort pauvres, parce que c'étoit un bien mauvais temps pour l'ouvrage, et que ma famille, d'une condition supérieure à celle de Joseph, avoit payé un tribut plus pénible encore aux événements ; mais cela ne fait rien à l'histoire. Nous ne savions trop à quel saint nous vouer, quand un riche et respectable particulier de la contrée chargea mon mari de la construction d'une maison superbe que vous verrez si vous traversez le bois, car je crois que vous venez d'Aval. Quand la maison fut bâtie jusqu'aux combles, mon pauvre Joseph monta lui-même sur le faîte, comme chef d'ouvriers, pour y planter, selon l'usage, le bouquet et les banderoles d'honneur. Il étoit près d'y atteindre lorsqu'une pièce de la toiture qu'on avoit, à notre grand mal-

heur, oublié de fixer, lui manqua sous le pied. C'est ainsi qu'il mourut. M. Dubourg, qui étoit et qui est encore le propriétaire du bâtiment, se montra vivement sensible à une si cruelle infortune. Il fit construire pour mon fils et moi ce petit logement sur un terrain assez productif, qui lui appartenoit, et dont il nous accorda la jouissance, en y joignant même une pension, afin de subvenir à l'insuffisance du revenu, et de nous mettre à l'abri de tout besoin ; enfin, non content de cela, il voulut encore se charger de l'éducation de Baptiste, qui avoit alors cinq ou six ans, et qui prévenoit à la vérité tout le monde en sa faveur par son esprit précoce et sa jolie figure. Baptiste fut donc élevé chez M. Dubourg avec les mêmes soins et les mêmes maîtres qu'une aimable fille de son bienfaiteur, qui a trois ans de moins. Cela dura pendant dix ans, et Baptiste avoit si bien profité, qu'il ne lui manquoit presque rien, au dire des gens les plus savants, pour se faire un chemin honorable dans le monde. M. Dubourg prit la peine de me le venir assurer ici, en ajoutant d'un ton sérieux, mais doux : « Vous compre-

» nez, mère Montauban, qu'il se fait temps
» d'ailleurs que je sépare Baptiste de ma Ro-
» salie. Il a seize ans, elle en a treize et da-
» vantage. Ces jeunes gens touchent à l'âge
» où vient l'amour; quoique élevés comme
» frères et sœurs, ils savent bien qu'il en est
» autrement, et je n'ai peut-être que trop
» long-temps tardé à détourner ce piége de
» leur innocence. Il faut donc reprendre chez
» vous votre fils, ma bonne amie, en atten-
» dant que je lui aie procuré la position fa-
» vorable dont il s'est rendu digne par ses
» études et par ses succès, dans quelque fa-
» mille encore plus opulente que la mienne,
» ou dans quelque pensionnat en crédit. Il
» faut davantage, si vous m'en croyez : il
» faut que nos enfants s'accoutument à ne pas
» se voir, pour sentir moins péniblement
» cette privation quand ils seront séparés tout-
» à-fait. J'ai mes raisons pour cela, quoique
» rien ne m'ait indiqué entre eux d'autres
» rapports que ceux d'une pure et naturelle
» amitié. — Baptiste est un ange de tendresse
» et de soumission. Dites-lui que je ne cesse-
» rai jamais de l'aimer, et faites-lui entendre,

» avec votre cœur et votre esprit de mère, que
» j'ai quelques motifs de le tenir éloigné de
» moi. Vous ne manquerez pas de prétextes ;
» et si vous parvenez à le convaincre que mon
» bonheur y est intéressé, je ne suis pas en
» peine de sa résolution. Cependant, s'il n'y
» avoit pas d'autre moyen, rapportez-lui mes
» propres paroles. Dites-lui alors que la ré-
» putation des filles est le trésor le plus pré-
» cieux des pères, et que la voix publique
» m'imposeroit bientôt un sacrifice plus rigou-
» reux pour nous tous, si je ne prenois pru-
» demment un peu d'avance sur le temps.
» Exigez de lui qu'il ne revienne pas à Châ-
» teau-Dubourg ; je l'en tiendrai pour recon-
» noissant, et non pour ingrat. — Un mot en-
» core, continua-t-il. — Comme la vue de ma
» maison pourroit lui inspirer des regrets qui
» troubleroient son doux repos auprès de
» vous, obtenez de lui qu'il ne s'éloigne de
» la forêt de ce côté que jusqu'à cet endroit
» qu'on appelle la Bée, parce que le bois y
» prolonge à droite et à gauche deux longues
» ailes de futaies qui cernent la route des voi-
« tures, à l'endroit où elle est fermée en

» demi-cercle par le cours de l'Ain. Vous sa-
» vez que les premières clôtures de mon parc
» ne se montrent qu'après qu'on a quelque
» temps suivi ce détour. — Quant à son obéis-
» sance, je vous le répète, ne vous en inquié-
» tez pas! il mourroit plutôt que de manquer
» à sa parole !... »

J'avois écouté M. Dubourg tout interdite, parce que mon esprit ne s'étoit jamais occupé du danger qui l'effrayoit, et cependant ce qu'il disoit me paroissoit si raisonnable, que je me bornai, pour lui répondre, à des expressions de remerciement et de déférence.

« Je comprends, continua-t-il en se levant,
» que vos charges vont augmenter à mesure
» que les miennes diminueront, mais cela ne
» durera pas long-temps, car Baptiste est
» connu de mes amis sous les rapports les plus
» avantageux, et j'attends tous les jours la
» nouvelle qu'il est convenablement placé. En
» attendant, recevez de mon amitié ces cent
» louis d'or pour vous procurer à tous deux,
» dans votre petite solitude, quelques dou-
» ceurs auxquelles il est accoutumé, et comp-
» tez toujours sur moi. »

En parlant ainsi, M. Dubourg laissa la bourse et partit, sans vouloir, malgré mes instances, se déterminer à la reprendre.

C'étoit l'époque où Baptiste venoit chaque année passer quelques semaines avec moi ; il apportoit alors ses livres, ses herbiers, ses ustensiles de science. J'étois bien heureuse ! Il ne trouva donc pas étonnant son déplacement d'habitude; j'aime à croire qu'il l'avoit même désiré cette fois-là comme à l'ordinaire. Jamais il n'avoit été plus beau, plus animé, plus satisfait de vivre, quoique naturellement porté à la tristesse depuis son enfance; et cela fut bien pendant quelques jours. Seulement je m'affligeois qu'il travaillât tant, de crainte, comme il n'étoit que trop vrai, que sa santé ne pût pas tenir à une si continuelle occupation. « Tu as bien le temps, lui dis-je un soir, » de feuilleter et de refeuilleter tes auteurs! » Nous ne nous quitterons plus que lorsque » tu auras une place, et on n'en trouve pas à » volonté dans un pays où il y a tant de savants, surtout depuis la révolution. » Là-dessus, je lui racontai ce que m'avoit dit M. Dubourg.

Quand j'eus fini, Baptiste sourit, ne répliqua pas, fit la prière, m'embrassa, et alla se coucher fort tranquille.

Le lendemain et les jours suivants, il me parut abattu. Il ne parla pas. Je ne m'en étonnai point; je l'avois vu souvent de cette manière.

Au bout d'une semaine cependant (il y a quatre ans de cela), je crus m'apercevoir que son esprit se troubloit. Mère infortunée! c'étoit ce que j'avois prévu quand il s'opiniâtroit malgré moi dans ses études. Il renonça dès ce moment à ses livres, mais il étoit trop tard. Il disoit des paroles qui n'avoient point de sens, ou qui signifioient des choses que je ne comprenois plus. Il rioit, il pleuroit sans motif; il n'étoit bien que seul; il s'adressoit aux arbres, aux oiseaux, comme s'il en avoit été entendu, et ce qu'il y a d'extraordinaire, mais que je n'oserois vous raconter, si vous ne veniez d'en voir la preuve, c'est qu'on croiroit que les oiseaux le comprennent, à la facilité avec laquelle ils s'en laissent prendre. Ne seroit-il pas possible, monsieur, que le bon Dieu, qui a donné un instinct à ces petits animaux pour éviter leurs ennemis, leur eût permis aussi de recon-

noître l'innocent qui est incapable de leur vouloir du mal, et qui ne les aime que pour les aimer ?...

Ce récit m'avoit grandement ému, et je crois qu'il auroit produit le même effet sur vous, si je m'étois trouvé assez de puissance pour vous le rendre, ainsi que je l'ai entendu, dans son éloquente simplicité. Je passai ma main sur mon front comme pour en écarter les soucis qu'il y avoit fait descendre, et puis j'en couvris mes yeux pour me dispenser d'une explication douloureuse et d'un entretien inutile.

— J'ai abusé trop long-temps de votre patience, reprit la mère de Baptiste. Revenons, je vous en prie, à ce que vous pourriez désirer de nous. Il n'y a rien ici qui ne soit à votre service.

— Rien, rien, lui répondis-je avec attendrissement. Je n'avois à vous demander que le chemin de la forêt qui conduit chez M. Dubourg, et qui en ramène, car il faut absolument que je rentre ce soir.

— Vous êtes aussi bien tombé que possible pour vous en instruire, monsieur; nous y touchons, mais il n'est pas fort aisé. Baptiste va

vous conduire. Il ne vit pas un jour sans aller à la Bée d'Ain, jusqu'à un certain endroit que je lui ai défendu de passer, et voici justement l'heure où il se met en chasse. Je vous prie seulement de vouloir bien ne pas lui parler de cette maison, parce qu'il me semble que le souvenir de son ancien séjour chez son bienfaiteur n'est pas bon à la raison de mon enfant.

— Quel témoignage de ma reconnoissance pourrois-je vous offrir pour ce service ?

— Oh ! pour ce qui est de cela, répliqua-t-elle en souriant, vous ne sauriez en parler sans me mortifier ! Nous n'avons besoin de rien, et nous sommes au contraire en état de faire quelque chose pour des voyageurs peu favorisés de la fortune, qui se présentent rarement dans ces chemins écartés. Bien plus — mais c'est une condition nécessaire — l'unique grâce que j'attends de vous, c'est de n'avoir aucun égard aux sollicitations de ce genre que Baptiste oseroit vous adresser, parce que leur objet accoutumé m'inquiète. Me le promettez-vous ?

Je n'hésitai pas. — Au même instant, elle frappa deux fois des mains, et tous les petits

oiseaux que j'avois vus un moment auparavant s'empressèrent à la porte avec des gazouillements confus.

— Eh! ce n'est pas encore vous, continua-t-elle, impatients que vous êtes! vos grains ne sont pas triés, et vos mangeoires ne sont pas nettes.

Ensuite elle frappa un troisième coup.

A ce dernier signal, Baptiste entra, salua, s'approcha de sa mère, s'assit sur ses genoux, et lia un bras caressant autour de ses épaules.

— Vous voilà donc bien sage et bien beau! dit la mère de Baptiste en le baisant sur le front. Voyez, monsieur, si je n'ai pas un aimable enfant! un doux et docile enfant qui sera mon enfant toute la vie, comme si je l'avois gardé au berceau! Pensez-vous que je sois à plaindre?

Elle pleuroit pourtant.

— Ce n'est pas tout, Baptiste; il faut vous récréer un peu, car vous n'avez pas encore pris d'exercice aujourd'hui, bien que l'air fût si tiède et le soleil si riant! Jamais on n'a vu tant de papillons! vous savez d'ailleurs que nous avons deux serins verts des dernières

couvées qui n'ont point de femelles, et il y a long-temps que vous pensez à remplacer votre vieux chardonneret, qui est mort d'âge!

Baptiste fit entendre par des gestes et des cris de joie que sa mère alloit au-devant de ses desirs.

— Allez donc mettre vos guêtres de ratine rouge et votre toque polonoise à gland d'or, pour faire honneur à monsieur, et conduisez-le jusqu'auprès de la Bée de l'Ain, où vous l'attendrez en chassant à votre ordinaire. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous me feriez de la peine en l'accompagnant plus loin.

Je regardois Baptiste avec un intérêt curieux pour savoir quel effet produisoit sur lui cette défense, car je croyois avoir pénétré une partie de son secret dans le récit de sa mère. Je ne m'aperçus pas que le nom de la Bée d'Ain lui rappelât rien autre chose. Il alla mettre sa toque polonoise et ses guêtres de ratine rouge, revint, embrassa la bonne femme, et courut devant moi en sifflant, tandis que tous les oiseaux du bois se hâtoient à chanter et voleter autour de lui. J'imaginai sans peine qu'ils se seroient posés à l'envie sur la toque et sur les

épaules de Baptiste, si son compagnon ne les eût effrayés.

Après une demi-heure de marche, nous traversâmes les barraques des bûcherons. Les enfants s'amassèrent sur son passage.

— Oh! voilà, crioient-ils, l'innocent aux rouges guêtres, le fils à la mère Montauban, qui va chasser sans filets. — Bonne chasse, brave Bâti! rapportez-nous quelque oiseau, un gros geai bleu à moustaches, un beau compère-loriot noir et jaune, ou un de ces méchants piverts qui font des trous dans nos arbres; — et ne fût-ce qu'un verdier.

— Non, non, leur répondit Baptiste, vous n'aurez plus mes oiseaux comme par le passé, et je me repens bien de vous en avoir donné quelquefois. Vous les emprisonnez dans des cages, au lieu de les retenir par des caresses. Vous leur coupez les ailes et vous les faites souffrir! Vous n'aurez plus de mes oiseaux. L'esprit de Dieu est dans l'oisillon qui vole. Il n'est pas dans le cruel enfant qui le garrotte, qui le mutile, qui le tue et qui le mange. Vous êtes une race méchante, et les petits oiseaux du ciel sont mes frères.

Et Baptiste reprit sa course au milieu des éclats de rire de ces misérables enfants, qui s'étonnoient sans doute de le trouver tous les jours plus stupide et plus insensé !

Je les aurois volontiers frappés, car je ne pouvois me défendre d'aimer Bâti de plus en plus.

Quand nous fûmes arrivés à la Bée d'Ain, Baptiste s'arrêta comme si une barrière de fer s'étoit opposée à son passage ; il recula même de quelques pas, et se retourna du côté de la forêt en appelant ses oiseaux.

— Oh ! oh ! dit-il, où êtes-vous, les jolis, les mignons, les bien-aimés !... Où êtes-vous, les jeunes serines du taillis ? où êtes-vous, Rosette ? où êtes-vous, Finette ? Faut-il croire que vous ne m'aimiez plus, ingrates que vous êtes, et plus mauvaises que des femmes, si le hibou ne vous a mangées ! Venez, petites, venez, mes belles ! j'ai des maris à vous donner, deux serins verts d'une couvée !... — Tenez, continua-t-il en jetant sur le gazon sa toque polonoise, qui laissa ses grands cheveux blonds se répandre sur ses épaules; dormez là-dedans, mes filles, sans rien craindre des hommes,

des oiseleurs et des serpents, car je veille sur vous comme une mère sur ses petits.

Pendant qu'il parloit ainsi, je m'étois un peu plus avancé. Je plongeois mes yeux dans cette belle eau si claire et si limpide qui baigne, mon cher Jura, le pied des nobles montagnes qui font ta gloire, et où il n'y a de trop que des villes et des habitants! L'Ain est un autre ciel dont l'azur n'a rien à envier à celui où nagent les soleils, et le Timave peut-être est seul digne de lui être comparé sur la terre.

Le langage de Baptiste me tira de ma contemplation. Je m'approchai de sa toque à pas timides et suspendus, mais en souriant intérieurement à ma crédulité. — Les petites sérines y étoient cependant. Elles s'accroupirent en se pressant l'une contre l'autre, hérissèrent et dressèrent leurs plumes pour s'en mieux couvrir, comme la phalange en tortue qui se cache sous ses boucliers, et laissèrent à peine briller au dehors un œil inquiet qu'elles auroient bien voulu rendre menaçant. Je n'ai pas besoin de vous dire que je me retirai soudainement pour ne pas les effrayer davantage.

— Quoique votre chasse, dis-je à Baptiste,

me paroisse heureuse et complète, il est probable que vous ne retournerez pas ce matin à la Maison-Blanche des Bois. Votre mère vous a recommandé de l'exercice et j'espère encore vous trouver en revenant. En tout cas, j'ai assez bien remarqué mon chemin pour ne pas m'y tromper, et je serois fâché de vous retenir ici contre votre gré. — Mais, si je ne dois pas vous revoir, Baptiste, j'aurois du regret de vous avoir quitté sans vous laisser quelque souvenir de mon amitié. Gardez en mémoire de moi cette montre d'argent, si vous n'aimez mieux une double pièce d'or pour acheter quelque chose qui vous convienne davantage. — Et ne me refusez pas !

—Une montre ! dit l'innocent en me prenant la main... Croyez-vous donc que le soleil s'éteigne aujourd'hui ? — De l'or ? ma mère en a encore pour nos pauvres. Que saurois-je en faire au milieu de mes oiseaux.

—Vous n'avez donc rien à desirer, Baptiste?..

— Rien, car ma mère ne m'a rien refusé... si ce n'est un méchant couteau !...

Cette idée me glaça le sang. Je me rappelai ce que m'avoit dit sa mère.

— Dieu me garde, Baptiste, de vous donner un couteau. Ma bonne nourrice, qui vit encore, m'a répété cent fois que ce triste cadeau coupoit les attachements. — Et d'ailleurs, les gens tels que vous et moi, mon ami, ne portent pas de couteau... Je ne me suis jamais muni de cette arme de l'homme carnassier, du boucher et de l'assassin.

Baptiste sa rassit à côté de sa toque polonoise, et se remit à parler à ses serines.

Je l'observois un moment avant de poursuivre ma route, quand je m'entendis nommer par un groupe de cavaliers qui la suivoient dans la direction même que j'allois prendre.

— Maxime ici, dirent-ils, Maxime au bord des eaux bleues de l'Ain! Que le ciel en soit loué! Mais arrive donc! les amis de Dubourg ne doivent pas manquer à la bénédiction nuptiale de sa belle Rosalie, et il est déjà plus de midi!...

— Malheureux! pensai-je, et d'abord je ne répondis pas. Baptiste m'occupoit trop. Il avoit en effet tourné sur eux des yeux fixes, mais sans expression déterminée. J'attendis : je crus le voir sourire, et puis revenir à ses oiseaux. Je

me flattai qu'il n'avoit pas entendu ou qu'il n'avoit pas compris, et je me joignis à mes nouveaux compagnons de voyage, sans le perdre tout-à-fait de vue. Il paroissoit tranquille.

La noce fut gaie comme une noce. Les hommes n'ont jamais l'air si heureux que le jour où ils abdiquent leur liberté. Rosalie étoit charmante, plus charmante que je ne me l'étois faite, mais plus soucieuse encore que ne l'est ordinairement une jeune fille qui se marie. Son ame entretenoit sans doute un souvenir vague de ces beaux jours de l'enfance où elle avoit dû rêver d'autres amours et un autre époux. J'en ressentis un secret plaisir!...

Quant au marié, c'étoit le type complet du gendre de convenance dont les familles se glorifient; c'est-à-dire un grand garçon d'une constitution forte qu'aucune émotion n'avoit jamais altérée; doué de cette assurance imperturbable que beaucoup de fortune et un peu d'usage donnent aux sots; parlant haut, parlant long-temps, parlant de tout, riant de ce qu'il disoit; forçant les autres à prendre part en dépit d'eux à la satisfaction qu'il avoit de lui-même; gros industriel, teint superficielle-

ment de physique, de chimie, de jurisprudence, de politique, de statistique et de phrénologie; éligible par droit de patente et de capacité foncière; du reste, libéral, classique, philantrope, matérialiste, et le meilleur fils du monde; — un homme insupportable!

Je partis aussitôt que j'en fus le maître, dissimulant adroitement mon évasion à travers la confusion des plaisirs et des fêtes. J'étois pressé de revoir Baptiste.

Lorsque j'arrivai à la pointe du bois, près de l'endroit où la Bée de l'Ain s'enfonce profondément dans les terres, je fus un moment surpris de voir la rivière parcourue par quelques petites barques fort agiles que je n'avois pas remarquées le matin. Je supposai qu'elles appartenoient à des gens du canton qui s'efforçoient d'approvisionner Château-Dubourg pour les festins du soir et du lendemain. Tout-à-coup les barques se rapprochèrent, les paysans descendirent, et un groupe assez épais se forma autour de quelque chose. Je ne suis pas curieux. Je ne sais pourquoi je courus.

— C'est bien lui, murmuroit un vieux pêcheur, c'est le pauvre innocent aux rouges

guêtres, c'est le garçon à la mère Montauban, qui se sera noyé en poursuivant une hirondelle au vol, sans se rappeler que la rivière fût là; — s'il ne l'a fait d'intention, ce que Dieu veuille épargner à son ame! Bâti, le bon, l'honnête Bâti! regardez ce qu'il est devenu! Le malheureux enfant ne me demandera plus de couteau!

— Attendez, attendez, dis-je en reprenant le sentiment et la pensée, et en me précipitant vers le cadavre... Il n'est peut-être pas encore mort!...

— Mais comment voulez-vous, mon brave jeune homme, répartit un autre pêcheur, qu'il ne soit pas encore mort, puisque c'est un de nos petits qui étoit où nous sommes, et qui a vu de loin quelqu'un se jeter dans l'Ain, à l'instant où la cavalcade des amis de M. Dubourg a commencé à déborder la pointe du bois. Nous sommes venus au cri du petit, nous avons mis sept heures à chercher l'homme, et voilà que nous le trouvons. Alors il est mort! et il n'est que trop mort à toujours!...

— Quel bonheur! s'écria un joli petit gar-

çon d'une dizaine d'années en s'élançant dans le bois. — Je sais, moi, où il a laissé sa toque polonoise, qui est toute pleine, comme un nid, de jeunes sérines vertes !...

J'ai repassé depuis dans le pays. Je n'ai pu obtenir aucun renseignement sur la mère de Baptiste; il faut qu'elle soit morte ou retournée dans son village.

La maison des bois a changé de forme. Elle est devenue fort grande, fort peuplée et fort bruyante. Aussi les petits oiseaux n'y viennent plus; ils s'en gardent bien. Le gendre de M. Dubourg y a établi une école d'enseignement mutuel, où les enfants apprennent à s'envier, à se haïr réciproquement, et puis à lire et à écrire, c'est-à-dire tout ce qui leur manquoit pour être de détestables créatures. C'est un enfer.

JEAN-FRANÇOIS-LES-BAS-BLEUS.

Le fantastique est un peu passé de mode, et il n'y a pas de mal. L'imagination abuse trop facilement des ressources faciles; et puis ne fait pas du bon fantastique qui veut. La première condition essentielle pour écrire une bonne histoire fantastique, ce seroit d'y croire fermement, et personne ne croit à ce qu'il in-

vente. Il arrive aussi bientôt qu'une combinaison d'effets trop arrangés, un jeu trop recherché de la pensée, un trait maladroitement spirituel, viennent trahir le sceptique dans le récit du conteur, et l'illusion s'évanouit. C'est le joueur de gobelets qui a laissé rouler ses muscades, ou le machiniste qui a laissé voir ses ficelles. Tout disparoît à la fois, comme derrière le rideau prosaïque et désenchanteur des ombres chinoises. Vous avez vu ce que vous avez vu. Le nécromancien, dépouillé de sa barbe et de son bonnet pointu, se recommande à vos visites, si vous êtes content, et il ne vous y reprendra guère pour peu que vous soyez de mon goût, car il n'y a rien de plus sot qu'une illusion finie. Envoyez-lui vos connoissances. Voilà tout ce que vous lui devez.

Je n'écrirai de ma vie une histoire fantastique, on peut m'en croire, si je n'ai en elle une foi aussi sincère que dans les notions les plus communes de ma mémoire, que dans les faits les plus journaliers de mon existence ; et je ne crois pas pour ceci rien devoir en intelligence et en raison aux esprits forts qui nient absolument le fantastique. Je diffère d'eux, à la vé-

rité, par une certaine manière de voir, de sentir et de juger, mais ils diffèrent ainsi de moi, et je ne me crois obligé par aucun défaut public et reconnu d'organisation à soumettre les perceptions intimes de mes sens et de ma conscience au capriee d'une autorité frondeuse, qui n'a peut-être de motif pour contester qu'une présomptueuse ignorance. L'Amérique étoit un monde fantastique avant Christophe Colomb.

Amenez-moi un homme sans instruction, mais sûr de lui comme le sont tous les sots, qui a d'accident une paillette de fer dans l'œil : « Mon ami, lui dirois-je, on trouve au mont Sipyle, dans l'Asie-Mineure (c'est bien loin d'ici), une pierre extraordinaire qui guériroit sur-le-champ votre œil malade et enflammé, si vous pouviez la regarder de près. C'est quelque chose de fort mystérieux, et qui ne sauroit s'expliquer, si ce n'est parce que Dieu l'a permis de la sorte; mais il n'y a que cette pierre qui puisse vous soulager.

— Vous me la donnez belle, me répondroit-il en colère, avec votre pierre du mont Sipyle! Contes de bonne femme que cela! misérable amusette de charlatan!... »

J'ai supposé que cet homme étoit sot. C'est déjà plus de la moitié d'une philosophe.

« Le hasard, répondrois-je alors, permet qu'au temps de mes voyages lointains, j'aie fait enchâsser un fragment de cette pierre dans le chaton de la bague que voici, et nous sommes en mesure d'éprouver sa vertu. » — J'approcherois alors de l'endroit douloureux la pierre du mont Sipyle, et le corps étranger voleroit vers elle, car la pierre du mont Sipyle, c'est l'aimant. L'aimant a des propriétés fantastiques pour ceux qui ne les ont pas essayées. Il en est ainsi de mille autres puissances naturelles, qu'un petit nombre d'hommes connoissent, et d'une multitude infinie de merveilles plus occultes encore, que personne ne connoît.

Après cela, madame, je suis prêt, si cela vous convient le moins du monde, à vous raconter une histoire fantastique où je vous promets de ne rien mettre du mien. Vous en jugerez comme il vous plaira.

En 1793, il y avoit à Besançon un idiot, un monomane, un fou, dont tous ceux de mes compatriotes qui ont le bonheur ou le malheur

de vivre autant que moi se souviennent comme moi. Il s'appeloit Jean-François Touvet, mais beaucoup plus communément, dans le langage insolent de la canaille et des écoliers, Jean-François *les Bas-Bleus,* parce qu'il n'en portoit jamais d'une autre couleur. C'étoit un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, si je ne me trompe, d'une taille haute et bien prise, et de la plus noble physionomie qu'il soit possible d'imaginer. Ses cheveux noirs et touffus sans poudre, qu'il relevoit sur son front, ses sourcils épais, épanouis et fort mobiles, ses grands yeux, pleins d'une douceur et d'une tendresse d'expression que tempéroit seule une certaine habitude de gravité, la régularité de ses beaux traits, la bienveillance presque céleste de son sourire, composoient un ensemble propre à pénétrer d'affection et de respect jusqu'à cette populace grossière qui poursuit de stupides risées la plus touchante des infirmités de l'homme : « C'est Jean-François *les Bas-Bleus,* disoit-on en se poussant du coude, qui appartient à une honnête famille de vieux Comtois, qui n'a jamais dit ni fait de mal à personne, et qui est, dit-on, devenu fou à

force d'être savant. Il faut le laisser passer tranquille pour ne pas le rendre plus malade.

Et Jean-François *les Bas-Bleus* passoit en effet sans avoir pris garde à rien ; car cet œil que je ne saurois peindre n'étoit jamais arrêté à l'horizon, mais incessamment tourné vers le ciel, avec lequel l'homme dont je vous parle (c'étoit un visionnaire) paroissoit entretenir une communication cachée, qui ne se faisoit connoître qu'au mouvement perpétuel de ses lèvres.

Le costume de ce pauvre diable étoit cependant de nature à égayer les passants et surtout les étrangers. Jean-François étoit le fils d'un digne tailleur de la rue d'Anvers, qui n'avoit rien épargné pour son éducation, à cause des grandes espérances qu'il donnoit, et parce qu'on s'étoit flatté d'en faire un prêtre, que l'éclat de ses prédications devoit mener un jour à l'épiscopat. Il avoit été en effet le lauréat de toutes ses classes, et le savant abbé Barbélenet, le sage Quintilien de nos pères, s'informoit souvent dans son émigration de ce qu'étoit devenu son élève favori ; mais on ne pouvoit le contenter, parce qu'il n'apparoissoit plus rien de l'homme

de génie dans l'état de déchéance et de mépris où Jean-François *les Bas-Bleus* étoit tombé. Le vieux tailleur, qui avoit beaucoup d'autres enfants, s'étoit donc nécessairement retranché sur les dépenses de Jean-François, et bien qu'il l'entretînt toujours dans une exacte propreté, il ne l'habilloit plus que de quelques vêtements de rencontre que son état lui donnoit occasion d'acquérir à bon marché, ou des *mise-bas* de ses frères cadets, réparées pour cet usage. Ce genre d'accoutrement, si mal approprié à sa grande taille, qui l'étriquoit dans une sorte de fourreau prêt à éclater, et qui laissoit sortir des manches étroites de son frac vert plus de la moitié de l'avant-bras, avoit quelque chose de tristement burlesque. Son haut-de-chausses, collé strictement à la cuisse, et soigneusement, mais inutilement tendu, rejoignoit à grand'peine aux genoux les bas-bleus dont Jean-François tiroit son surnom populaire. Quant à son chapeau à trois cornes, coiffure fort ridicule pour tout le monde, la forme qu'il avoit reçue de l'artisan, et l'air dont Jean-François le portoit, en faisoient sur cette tête si poétique et si majes-

tueuse un absurde contre-sens. Je vivrois mille ans que je n'oublierois ni la tournure grotesque ni la pose singulière du petit chapeau à trois cornes de Jean-François *les Bas-Bleus*.

Une des particularités les plus remarquables de la folie de ce bon jeune homme, c'est qu'elle n'étoit sensible que dans les conversations sans importance, où l'esprit s'exerce sur des choses familières. Si on l'abordoit pour lui parler de la pluie, du beau temps, du spectacle, du journal, des causeries de la ville, des affaires du pays, il écoutoit avec attention et répondoit avec politesse; mais les paroles qui affluoient sur ses lèvres se pressoient si tumultueusement qu'elles se cônfondoient avant la fin de la première période, en je ne sais quel galimatias inextricable, dont il ne pouvoit débrouiller sa pensée. Il continuoit cependant, de plus en plus inintelligible, et substituant de plus en plus à la phrase naturelle et logique de l'homme simple le babillage de l'enfant qui ne sait pas la valeur des mots, ou le radotage du vieillard qui l'a oubliée.

Et alors on rioit; et Jean-François se taisoit sans colère, et peut-être sans attention, en re-

levant au ciel ses beaux et grands yeux noirs, comme pour chercher des inspirations plus dignes de lui dans la région où il avoit fixé toutes ses idées et tous ses sentiments.

Il n'en étoit pas de même quand l'entretien se résumoit avec précision en une question morale ou scientifique de quelque intérêt. Alors les rayons si divergents, si éparpillés de cette intelligence malade se resserroient tout à coup en faisceau, comme ceux du soleil dans la lentille d'Archimède, et prêtoient tant d'éclat à ses discours, qu'il est permis de douter que Jean-François eût jamais été plus savant, plus clair et plus persuasif dans l'entière jouissance de sa raison. Les problèmes les plus difficiles des sciences exactes, dont il avoit fait une étude particulière, n'étoient pour lui qu'un jeu, et la solution s'en élançoit si vite de son esprit à sa bouche, qu'on l'auroit prise bien moins pour le résultat de la réflexion et du calcul, que pour celui d'une opération mécanique, assujétie à l'impulsion d'une touche ou à l'action d'un ressort. Il sembloit à ceux qui l'écoutoient alors, et qui étoient dignes de l'entendre, qu'une si haute faculté n'étoit pas

payée trop chère au prix de l'avantage commun d'énoncer facilement des idées vulgaires en vulgaire langage ; mais c'est le vulgaire qui juge, et l'homme en question n'étoit pour lui qu'un idiot en bas bleus, incapable de soutenir la conversation même du peuple. Cela étoit vrai.

Comme la rue d'Anvers aboutit presque au collége, il n'y avoit pas de jour où je n'y passasse quatre fois pour aller et pour revenir ; mais ce n'étoit qu'aux heures intermédiaires et par les jours tièdes de l'année qu'éclairoit un peu de soleil, que j'étois sûr d'y trouver Jean-François, assis sur un petit escabeau, devant la porte de son père, et déjà le plus souvent enfermé dans un cercle de sots écoliers, qui s'amusoient du dévergondage de ses phrases hétéroclites. J'étois d'assez loin averti de cette scène par les éclats de rire de ses auditeurs, et quand j'arrivois, mes dictionnaires liés sous le bras, j'avois quelquefois peine à me faire jour jusqu'à lui ; mais j'y éprouvois toujours un plaisir nouveau, parce que je croyois avoir surpris, tout enfant que j'étois, le secret de sa double vie, et que je me promettois de me

confirmer encore dans cette idée à chaque nouvelle expérience.

Un soir du commencement de l'automne qu'il faisoit sombre, et que le temps se disposoit à l'orage, la rue d'Anvers, qui est d'ailleurs peu fréquentée, paroissoit tout à fait déserte, à un seul homme près. C'étoit Jean-François assis, sans mouvement, et les yeux au ciel, comme d'habitude. On n'avoit pas encore retiré son escabeau. Je m'approchai doucement pour ne pas le distraire; et, me penchant vers son oreille, quand il me sembla qu'il m'avoit entendu : — Comme te voilà seul, lui dis-je sans y penser; car je ne l'abordois ordinairement qu'au nom de l'aoriste ou du logarithme, de l'hypoténuse ou du trope, et de quelques autres difficultés pareilles de ma double étude. Et puis je me mordis les lèvres en pensant que cette réflexion niaise, qui le faisoit retomber de l'empyrée sur la terre, le rendoit à son fatras accoutumé, que je n'entendois jamais sans un violent serrement de cœur.

— Seul! me répondit Jean-François en me saisissant par le bras. Il n'y a que l'insensé qui soit seul, et il n'y a que l'aveugle qui ne voie

pas, et il n'y a que le paralytique dont les jambes défaillantes ne puissent pas s'appuyer et s'affermir sur le sol....

Nous y voilà, dis-je en moi-même, pendant qu'il continuoit à parler en phrases obscures, que je voudrois bien me rappeler, parce qu'elles avoient peut-être plus de sens que je ne l'imaginois alors. Le pauvre Jean-François est parti, mais je l'arrêterai bien. Je connois la baguette qui le tire de ses enchantements.

—Il est possible, en effet, m'écriai-je, que les planètes soient habitées, comme l'a pensé M. de Fontenelle, et que tu entretiennes un secret commerce avec leurs habitants, comme M. le comte de Gabalis ? Je m'interrompis avec fierté après avoir déployé une si magnifique érudition.

Jean-François sourit, me regarda de son doux regard, et me dit : — Sais-tu ce que c'est qu'une planète ?

— Je suppose que c'est un monde qui ressemble plus ou moins au nôtre.

— Et ce que c'est qu'un monde, le sais-tu ?

— Un grand corps qui accomplit régulièrement de certaines révolutions dans l'espace.

— Et l'espace, t'es-tu douté de ce que ce peut être ?

— Attends, attends! repris-je, il faut que je me rappelle nos définitions.... L'espace ? un milieu subtil et infini, où se meuvent les astres et les mondes.

— Je le veux bien. Et que sont les astres et les mondes relativement à l'espace ?

— Probablement de misérables atomes, qui s'y perdent comme la poussière dans les airs.

— Et la matière des astres et des mondes, que penses-tu qu'elle soit auprès de la matière subtile qui remplit l'espace ?

— Que veux-tu que je te réponde ?.. Il n'y a point d'expression possible pour comparer des corps si grossiers à un élément si pur.

— A la bonne heure! Et tu comprendrois, enfant, que le Dieu créateur de toutes choses, qui a donné à ces corps grossiers des habitants imparfaits sans doute, mais cependant animés, comme nous le sommes tous deux, du besoin d'une vie meilleure, eût laissé l'espace inhabité ?....

— Je ne le comprendrois pas! répliquai-je avec élan. Et je pense même, qu'ainsi que nous

l'emportons de beaucoup en subtilité d'organisation sur la matière à laquelle nous sommes liés, ses habitants doivent l'emporter également sur la subtile matière qui les enveloppe ! Mais, comment pourrois-je les connoître ?

— En apprenant à les voir, répondit Jean-François qui me repoussoit de la main avec une extrême douceur.

Au même instant, sa tête retomba sur le dos de son escabelle à trois marches, ses regards reprirent leur fixité, et ses lèvres leur mouvement.

Je m'éloignai par discrétion. J'étois à peine à quelques pas quand j'entendis derrière moi son père et sa mère qui le pressoient de rentrer, parce que le ciel devenoit mauvais. Il se soumettoit comme d'habitude à leurs moindres instances ; mais son retour au monde réel étoit toujours accompagné de ce débordement de paroles sans suite qui fournissoit aux manants du quartier l'objet de leur divertissement accoutumé.

Je passai outre en me demandant s'il ne seroit pas possible que Jean-François eût deux ames, l'une qui appartenoit au monde grossier

où nous vivons, et l'autre qui s'épuroit dans le subtil espace où il croyoit pénétrer par la pensée. Je m'embarrassai un peu dans cette théorie, et je m'y embarrasserois encore.

J'arrivai ainsi auprès de mon père, plus préoccupé, et surtout autrement préoccupé que si la corde de mon cerf-volant s'étoit rompue dans mes mains, ou que ma paume lancée à outrance fût tombée de la rue des Cordeliers dans les jardin de M. de Grobois. Mon père m'interrogea sur mon émotion, et je ne lui ai jamais menti.

— Je croyois, dit-il, que toutes ces rêveries (car je lui avois raconté sans en oublier un mot ma conversation avec Jean-François *les Bas-Bleus*) étoient ensevelies pour jamais avec les livres de Swedenborg et de Saint-Martin, dans la fosse de mon vieil ami Cazotte; mais il paroît que ce jeune homme, qui a passé quelques mois à Paris, s'y est imbu des mêmes folies. Au reste, il y a une certaine finesse d'observation dans les idées que son double langage t'a suggérées, et l'explication que tu t'en es faite ne demande qu'à être réduite à sa véritable expression. — Les facultés de l'intelligence ne sont pas tellement indivisibles qu'une in-

firmité du corps et de l'esprit ne puisse les atteindre séparément. Ainsi l'altération d'esprit que le pauvre Jean-François manifeste dans les opérations les plus communes de son jugement peut bien ne s'être pas étendue aux propriétés de sa mémoire, et c'est pourquoi il répond avec justesse quand on l'interroge sur les choses qu'il a lentement apprises et difficilement retenues, tandis qu'il déraisonne sur toutes celles qui tombent inopinément sous ses sens, et à l'égard desquelles il n'a jamais eu besoin de se prémunir d'une formule exacte. Je serois bien étonné si cela ne s'observoit pas dans la plupart des fous, mais je ne sais si tu m'as compris.

— Je crois vous avoir compris, mon père, et je rapporterois dans quarante ans vos propres paroles.

— C'est plus que je ne veux de toi, reprit-il en m'embrassant! Dans quelques années d'ici, tu seras assez prévenu par des études plus graves contre des illusions qui ne prennent d'empire que sur de foibles ames ou des intelligences malades. Rappelle-toi seulement, puisque tu es si sûr de tes souvenirs, qu'il n'y a rien

de plus simple que les notions qui se rapprochent du vrai, et rien de plus spécieux que celles qui s'en éloignent.

— Il est vrai, pensai-je en me retirant de bonne heure, que les *Mille et Une Nuits* sont incomparablement plus aimables que le premier volume de Bezout ; et qui a jamais pu croire aux *Mille et Une Nuits ?*

L'orage grondoit toujours. Cela étoit si beau que je ne pus m'empêcher d'ouvrir ma jolie croisée sur la rue Neuve, en face de cette gracieuse fontaine dont mon grand-père l'architecte avoit orné la ville, et qu'enrichit une sirène de bronze qui a souvent, au gré de mon imagination charmée, confondu des chants poétiques avec le murmure de ses eaux. Je m'obstinai à suivre de l'œil dans les nues tous ces météores de feu qui se heurtoient les uns contre les autres, de manière à ébranler tous les mondes. — Et quelquefois le rideau enflammé se déchirant sous un coup de tonnerre, ma vue plus rapide que les éclairs plongeoit dans le ciel infini qui s'ouvroit au-dessus, et qui me paroissoit plus pur et plus tranquille qu'un beau ciel de printemps.

Oh! me disois-je alors, si les vastes plaines de cet espace avoient pourtant des habitants, qu'il seroit agréable de s'y reposer avec eux de toutes les tempêtes de la terre! Quelle paix sans mélange à goûter dans cette région limpide qui n'est jamais agitée, qui n'est jamais privée du jour du soleil, et qui rit, lumineuse et paisible, au-dessus de nos ouragans comme au-dessus de nos misères! Non, délicieuses vallées du ciel, m'écriai-je en pleurant abondamment, Dieu ne vous a pas créées pour rester désertes, et je vous parcourrai un jour, les bras enlacés à ceux de mon père!

La conversation de Jean-François m'avoit laissé une impression dont je m'épouvantois de temps en temps; la nature s'animoit pourtant sur mon passage, comme si ma sympathie pour elle avoit fait jaillir des êtres les plus insensibles quelque étincelle de divinité. Si j'avois été plus savant, j'aurois compris le panthéisme. Je l'inventois.

Mais j'obéissois aux conseils de mon père; j'évitois même la conversation de Jean-François *les Bas-Bleus*, ou je ne m'approchois de lui que lorsqu'il s'alambiquoit dans une de ces

phrases éternelles qui sembloient n'avoir pour objet que d'épouvanter la logique et d'épuiser le dictionnaire. Quant à Jean-François *les Bas-Bleus*, il ne me reconnoissoit pas, ou ne me témoignait en aucune manière qu'il me distinguât des autres écoliers de mon âge, quoique j'eusse été le seul à le ramener, quand cela me convenoit, aux conversations suivies et aux définitions sensées.

Il s'étoit à peine passé un mois depuis que j'avois eu cet entretien avec le visionnaire, et, pour cette fois, je suis parfaitement sûr de la date. C'étoit le jour même où recommençoit l'année scolaire, après six semaines de vacances qui couroient depuis le 1er septembre, et par conséquent le 16 octobre 1793. Il étoit près de midi, et je revenois du collége plus gaîment que je n'y étois rentré, avec deux de mes camarades qui suivoient la même route pour retourner chez leurs parents, qui pratiquoient à peu près les mêmes études que moi, mais qui m'ont laissé fort en arrière. Ils sont vivants tous deux, et je les nommerois sans craindre d'en être désavoué, si leurs noms, que décore une juste illustration, pouvaient être hasar-

dés sans inconvenance dans un récit duquel on n'exige sans doute que la vraisemblance requise aux contes bleus, et qu'en dernière analyse je ne donne pas moi-même pour autre chose.

En arrivant à un certain carrefour où nous nous séparions pour prendre des directions différentes, nous fûmes frappés à la fois de l'attitude contemplative de Jean-François *les Bas-Bleus*, qui étoit arrêté comme un terme au plus juste milieu de cette place immobile, les bras croisés, l'air tristement pensif, et les yeux imperturbablement fixés sur un point élevé de l'horizon occidental. Quelques passants s'étoient peu à peu groupés autour de lui, et cherchoient vainement l'objet extraordinaire qui sembloit absorber son attention.

— Que regarde-t-il donc là haut ? se demandoient-ils entre eux. Le passage d'une volée d'oiseaux rares, ou l'ascension d'un ballon ?

— Je vais vous le dire, répondis-je pendant que je me faisons un chemin dans la foule, en l'écartant du coude à droite et à gauche. — Apprends-nous cela, Jean-François, continuai-je ; qu'as-tu remarqué de nouveau ce matin

dans la matière subtile de l'espace où se meuvent tous les mondes?...

— Ne le sais-tu pas comme moi? répondit-il en déployant les bras, et en décrivant du bout du doigt une longue section de cercle depuis l'horizon jusqu'au zénith. Suis des yeux ces traces de sang, et tu verras Marie-Antoinette, reine de France, qui va au ciel.

Alors les curieux se dissipèrent en haussant les épaules, parce qu'ils avoient conclu de sa réponse qu'il étoit fou, et je m'éloignai de mon côté, en m'étonnant seulement que Jean-François *les Bas-Bleus* fût tombé si juste sur le nom de la dernière de nos reines, cette particularité positive rentrant dans la catégorie des faits vrais dont il avoit perdu la connoissance.

Mon père réunissoit deux ou trois de ses amis à dîner, le premier jour de chaque quinzaine. Un de ses convives, qui étoit étranger à la ville, se fit attendre assez long-temps.

— Excusez-moi, dit-il en prenant place; le bruit s'étoit répandu, d'après quelques lettres particulières, que l'infortunée Marie-Antoinette alloit être envoyée en jugement, et je me suis mis un peu en retard pour voir ar-

river le courrier du 18 octoble. Les gazettes n'en disent rien.

— Marie-Antoinette, reine de France, dis-je avec assurance, est morte ce matin sur l'échafaud peu de minutes avant midi, comme je revenois du collége.

— Ah! mon Dieu! s'écria mon père, qui a pu te dire cela?

Je me troublai, je rougis, j'avois trop parlé pour me taire.

Je répondis en tremblant : C'est Jean-François *les Bas-Bleus.*

Je ne m'avisai pas de relever mes regards vers mon père. Son extrême indulgence pour moi ne me rassuroit pas sur le mécontentement que devoit lui inspirer mon étourderie.

— Jean-François *les Bas-Bleus*? dit-il en riant. Nous pouvons heureusement nous tranquilliser sur les nouvelles qui nous viennent de ce côté. Cette cruelle et inutile lâcheté ne sera pas commise.

— Quel est donc, reprit l'ami de mon père, ce Jean-François *les Bas-Bleus* qui annonce les événements à cent lieues de distance, au moment où il suppose qu'ils doivent s'accom-

plir ? un somnambule, un convulsionnaire, un élève de Mesmer ou de Cagliostro ?

— Quelque chose de pareil, répliqua mon père, mais de plus digne d'intérêt; un visionnaire de bonne foi, un maniaque inoffensif, un pauvre fou qui est plaint autant qu'il méritoit d'être aimé. Sorti d'un famille honorable mais peu aisée de braves artisans, il en étoit l'espérance et il promettoit beaucoup. La première année d'une petite magistrature que j'ai exercée ici étoit la dernière de ses études; il fatigua mon bras à le couronner, et la variété de ses succès ajoutoit à leur valeur, car on auroit dit qu'il lui en coûtoit peu de s'ouvrir toutes les portes de l'intelligence humaine. La salle faillit crouler sous le bruit des applaudissements quand il vint recevoir enfin un prix sans lequel tous les autres ne sont rien, celui de la bonne conduite et des vertus d'une jeunesse exemplaire. Il n'y avoit pas un père qui n'eût été fier de le compter parmi ses enfants, pas un riche, à ce qu'il sembloit, qui ne se fût réjoui de le nommer son gendre. Je ne parle pas des jeunes filles, que devoient occuper tout naturellement sa beauté d'ange et son

heureux âge de dix-huit à vingt ans. Ce fut là ce qui le perdit; non que sa modestie se laissât tromper aux séductions d'un triomphe, mais par les justes résultats de l'impression qu'il avoit produite. Vous avez entendu parler de la belle madame de Sainte-A.... Elle étoit alors en Franche-Comté, où sa famille a laissé tant de souvenirs et où ses sœurs se sont fixées. Elle y cherchoit un précepteur pour son fils, tout au plus âgé de douze ans, et la gloire qui venoit de s'attacher à l'humble nom de Jean-François détermina son choix en sa faveur. C'étoit, il y a quatre ou cinq ans, le commencement d'une carrière honorable pour un jeune homme qui avoit profité de ses études, et que n'égaroient pas de folles ambitions. Par malheur (mais à partir de là, je ne vous dirai plus rien que sur la foi de quelques renseignements imparfaits), la belle dame qui avoit ainsi récompensé le jeune talent de Jean-François étoit mère aussi d'une fille, et cette fille étoit charmante. Jean-François ne put la voir sans l'aimer; cependant pénétré de l'impossibilité de s'élever jusqu'à elle, il paroît avoir cherché à se distraire d'une passion invincible qui

ne s'est trahie que dans les premiers moments de sa maladie, en se livrant à des études périlleuses pour la raison, aux rêves des sciences occultes et aux visions d'un spiritualisme exalté; il devint complétement fou, et renvoyé de Corbeil, séjour de ses protecteurs, avec tous les soins que demandoit son état; aucune lueur n'a éclairci les ténèbres de son esprit depuis son retour dans sa famille. Vous voyez qu'il y a peu de fond à faire sur ses rapports, et que nous n'avons aucun motif de nous en alarmer. —

Cependant on apprit le lendemain que la reine était en jugement, et deux jours après, qu'elle ne vivoit plus.

Mon père craignit l'impression que devoit me causer le rapprochement extraordinaire de cette catastrophe et de cette prédiction. Il n'épargna rien pour me convaincre que le hasard étoit fertile en pareilles rencontres, et il m'en cita vingt exemples qui ne servent d'arguments qu'à la crédulité ignorante, la philosophie et la religion s'abstenant également d'en faire usage.

Je partis peu de semaines après pour

Strasbourg, où j'allois commencer de nouvelles études. L'époque étoit peu favorable aux doctrines des spiritualistes, et j'oubliai aisément Jean-François au milieu des émotions de tous les jours qui tourmentoient la société.

Les circonstances m'avoient ramené au printemps. Un matin (c'étoit, je crois, le 3 messidor), j'étois entré dans la chambre de mon père pour l'embrasser, selon mon usage, avant de commencer mon excursion journalière à la recherche des plantes et des papillons. — Ne plaignons plus le pauvre Jean-François d'avoir perdu la raison, dit-il en me montrant le journal. Il vaut mieux pour lui être fou que d'apprendre la mort tragique de sa bienfaitrice, de son élève, et de la jeune demoiselle qui passe pour avoir été la première cause du dérangement de son esprit. Ces innocentes créatures sont aussi tombées sous la main du bourreau.

— Seroit-il possible! m'écriai-je.... — Hélas! je ne vous avois rien dit de Jean-François, parce que je sais que vous craignez pour moi l'influence de certaines idées mystérieuses dont il m'a entretenu.... — Mais il est mort!

— Il est mort! reprit vivement mon père; et depuis quand ?

— Depuis trois jours, le 29 prairial. Il avoit été immobile, dès le matin, au milieu de la place, à l'endroit même où je le rencontrai, au moment de la mort de la reine. Beaucoup de monde l'entouroit à l'ordinaire, quoiqu'il gardât le plus profond silence, car sa préoccupation étoit trop grande pour qu'il pût en être distrait par aucune question. A quatre heures enfin, son attention parut redoubler. Quelques minutes après, il éleva les bras vers le ciel avec une étrange expression d'enthousiasme ou de douleur, fit quelques pas en prononçant les noms des persones dont vous venez de parler, poussa un cri et tomba. On s'empressa autour de lui, on se hâta de le relever, mais ce fut inutilement. Il étoit mort.

— Le 29 prairial, à quatre heures et quelques minutes ? dit mon père en consultant son journal. C'est bien l'heure et le jour!......... — Écoute, continua-t-il après un moment de réflexion, et les yeux fixement arrêtés sur les miens, ne me refuse pas ce que je vais te demander! — Si jamais tu racontes cette histoire,

quand tu seras homme, ne la donne pas pour vraie, parce qu'elle t'exposeroit au ridicule.

— Y a-t-il des raisons qui puissent dispenser un homme de publier hautement ce qu'il reconnoît pour la vérité ? répartis-je avec respect.

— Il y en a une qui les vaut toutes, dit mon père en secouant la tête. La vérité est inutile.

PIRANÈSE,

CONTES PSYCHOLOGIQUES,

A PROPOS DE LA MONOMANIE RÉFLECTIVE.

Je vous demande pardon d'abord pour *l'intitulation* revêche et pédantesque de ce fatras, mais en vous priant de vous rassurer sur la suite. Je ne suis ni néologue, ni néographe, ni médecin, ni académicien, ni faiseur de nomenclatures, ni champion de paradoxes, et je n'en sais pas plus sur la psychologie que la

section des sciences morales et politiques. L'étiquette du sac que voici (il n'y a rien dedans) est tout simplement un tribut de politesse que je paie à l'Académie des Sciences en passant sur un coin de son territoire; un mot d'ordre ou de franchise, une espèce de *schibolett,* propre à nous faire ouvrir l'imperceptible barrière qui sépare le domaine des systèmes de celui du caprice et de l'imagination. Cela sera bientôt fait.

Ne craignez donc pas que j'abuse de la facilité d'une terminologie à demi barbare qui n'appartient à la langue françoise qu'en vertu d'un emprunt forcé, méchamment imposé aux Latins et aux Grecs. Nous n'aurons pas plus tôt escaladé les deux ou trois paragraphes suivants, et vous êtes parfaitement libres de les franchir à pieds joints, que nous nous trouverons en plein air, en pays de fantaisie, dans une région austère mais poétique, où je vous raconterai, pour tromper l'ennui des longues soirées d'hiver, quelques lugubres histoires dont le triste défaut est d'être vraies. Ce n'est pas ma faute si, en psychologie et ailleurs, le vrai n'est pas toujours le beau. Il faut prendre

la psychologie comme on la trouve, et le reste aussi.

Je vous dirai donc, pour que vous le sachiez, si vous ne le savez, que nous entendons par monomanie, nous autres gens d'étude, ce que nos aïeux appeloient innocemment l'*idée fixe*, parce que nos aïeux parloient françois et non pas grec. Ils étoient extrêmement ignorants. A cela près, l'*idée fixe* et la monomanie sont absolument la même chose.

La monomanie s'est divisée naturellement en monomanie explicite, mais inoffensive, c'est l'affaire du médecin; et en monomanie militante, et quelquefois homicide, c'est l'affaire du jury. Le premier monomane est pour l'infirmier de Charenton ou de Bicêtre, le second est pour le bourreau. Voilà qui est bien.

Je me suis avisé, moi, de vous entretenir un moment d'une espèce de monomanie qui échappe à tous les deux, parce qu'elle n'agit que d'une manière intime, individuelle, grièvé et poignante pour l'infortuné seul auquel elle s'est attachée, et j'ai pris la liberté grande de l'appeler *monomanie réflective*, aucun philosophe à ma connoissance n'ayant songé à lui

donner un nom. Elle est cependant fort commune, surtout chez les peuples dont la civilisation s'use à force de prétendus perfectionnements. C'est celle qui se dénoue ordinairement par le suicide.

Le suicide n'est pas un acte *sessile*, comme diroient les botanistes, sans pédoncule, sans tige, sans racines, sans origine sensible. Demandez à la Société royale de médecine comment on y vient, et quels sont les intermédiaires qui séparent cette grande crise de l'ame de son état rationnel. L'espace est large à coup sûr : comment se fait-il qu'il soit vide ? C'est cette lacune de la pathologie morale que je me suis proposé de remplir ; après quoi je redescendrai modestement, ainsi qu'il me convient, dans la plèbe des observateurs sans aveu qui ne sont pas gradués.

J'aurois aimé à compter, pour abréger ces préliminaires, sur l'heureuse disposition d'esprit de quelque lecteur à forte et courageuse mémoire qui daigneroit se rappeler, par hasard, comment j'ai tenté d'établir, je ne sais où : *Que toutes les maladies de l'intelligence procèdent des hallucinations du sommeil.* Je

pourvoirai à son oubli infaillible par une ellipse immense, dont cette simple proposition comblera aujourd'hui le vaste *hiatus*, si on veut bien me le permettre. J'ai remarqué qu'il valoit mieux, dans l'intérêt d'une causerie instructive, être obscur quelques minutes que d'être long-temps ennuyeux.

. . . .

Il existe dans les hommes bien organisés un doux état de la pensée où elle s'isole à plaisir de toutes les réalités de la vie; où elle peut se déposséder, sans rien perdre, du passé, du présent, de l'avenir, et même de l'espérance, pour se former un monde à son choix, sur lequel elle exerce avec un souverain empire tous les attributs de la puissance de Dieu. Elle crée, elle agit sur ce qu'elle a créé, elle réagit sur elle-même au moyen des impressions qu'elle prête à ses créatures; elle fait l'obstacle pour le détruire, la difficulté pour le succès, le combat pour la victoire. Et quand sa joie, fatiguée de triomphes, s'ennuie sur un bonheur trop facile, un souffle suffit pour détruire ce fragile univers, un souffle suffit pour en composer un autre, comme l'orbe aux brillantes couleurs

qui se détache du chalumeau d'un enfant, et s'égare un moment dans l'air en réfléchissant à la surface de ses flancs limpides et radieux toutes les lumières du ciel.

Qui s'étonnera que la *monomanie réflective* n'ait pas encore été nommée, puisque la délicieuse extase de l'esprit que je viens de décrire, et dont tous les hommes ont goûté les douceurs, ne peut se désigner que par une locution incomplète et triviale dans notre langue si riche en vaines nomenclatures, si pauvre en vocables intellectuels et psychiques? Cette faculté merveilleuse qui vaut tous les biens de la terre, qui en compense toutes les privations, qui dédommage d'avoir été, qui console d'être, qui contient plus clairement qu'aucun mythe la révélation assidue de notre essence spirituelle et de notre immortalité; c'est la divinité anonyme qui préside aux *châteaux en Espagne*.

Voici donc le *château en Espagne*, libre enfant du rêve et de l'imagination, qui charme la solitude pensive du poète, les ennuis du prisonnier, la lassitude du voyageur. Il se lasse enfin à son tour. L'habitude des fascinations en pâlit le prestige; le retour obstiné des dés-

abusements l'éteint tout-à-fait; il s'évanouit et disparoît à jamais comme la bulle de savon de nos écoliers. Oh! trop heureux qui pourroit toute sa vie le soutenir de l'haleine dans la région où il est monté! trop heureux qui pourroit l'y suivre toujours du regard! A peine il est rendu au néant dont il est sorti, l'ame retombe sur elle-même, étonnée et puis détrompée du chemin qu'elle a fait. Elle hésiste, elle regarde encore, elle rappelle son illusion qui ne lui répond plus, elle cherche à se prendre ailleurs. Comme elle a vérifié par expérience que son bonheur idéal n'étoit que mensonge, elle se saisit avec un dépit cruel des rigueurs de la vie positive; elle les embrasse, elle les étreint, elle en fait son jouet ou sa pâture, elle s'abîme dans le triste plaisir de les contempler, sûre qu'elle est du moins que la réalité ne manquera plus à ses espérances. Le *château en Espagne* devient alors pour elle un tourment de choix, un supplice de prédilection, le *cachot*, l'*échafaud*, le *tombeau en Espagne* de Champfort, qui n'a pas toujours si bien dit. Elle contracte peu à peu trois *appétences* progressives étrangères à son instinct

naturel, et que j'appellerois de noms plus spéciaux et plus philosophiques, si je les trouvois, celle du danger, celle de la souffrance, et celle de la mort.

Cette frénésie se développera plus ou moins, suivant quelques circonstances données, un tour particulier de l'esprit, un accident inopiné de la vie, l'habitude spontanée de la rêverie, la nécessité forcée de l'isolement, l'excès des stimulants ou des voluptés... Que sais-je? l'amour trompé, ou l'ambition en défaut, ou quelque chose de plus vague et de plus terrible encore, l'inexplicable besoin d'un cœur tombé qui se ressaisit au malheur pour échapper à l'anéantissement. —

Cela, c'est la *monomanie réflective* comme je l'ai comprise, et votre mémoire vous la fera comprendre comme moi, s'il vous reste aussi quelques-unes des réminiscences d'une ame malade.

Seulement, avant d'aller plus loin, je dois marquer le point de départ de deux actions de notre intelligence, jumelles à leur point d'insertion sur la pensée qui les produit, et bien différentes dans leurs résultats. Une disposi-

tion passionnée à souffrir, animée par de profonds sentiments religieux et sociaux, est la source de tous les dévouements héroïques dont l'humanité se glorifie; mais renfermée dans l'organisation étroite d'une individualité égrotante qui est entrée en dédain de tout le monde extérieur, et se consume dans la méditation dévorante de ses incurables misères, elle n'enfante que le désespoir et la folie. C'est une médaille frappée d'un seul coup de balancier, qui offre d'un côté le type immortel d'un grand homme, et au revers la tête infirme d'un maniaque.

Le naturaliste intrépide, l'explorateur du désert, le découvreur de terres nouvelles, le physicien qui s'égare dans les airs sur la foi d'un aérostat en cherchant à le diriger, le guerrier qui se dévoue sur la tranchée, le marin qui se fait sauter avec son vaisseau pour tromper en mourant la victoire de l'ennemi, mériteront d'être rangés par la postérité à côté de ce personnage symbolique des Romains, qui se précipita dans le gouffre où sa patrie étoit menacée de descendre. — Je n'oserois même repousser de cette catégorie sublime le céno-

bite qui se macère d'abstinence, de mortifications et de supplices volontaires dans sa Thébaïde, en implorant de tous ses sacrifices et de toutes ses prières la haute grâce du martyre. — Je vais plus loin. Ma pitié respectueuse ne s'attaquera ni au flagellant, ni au convulsionnaire, ni au faquir sincère dans ses pratiques, ni à ce croyant de l'Indoustan qui se fait broyer avec orgueil sous les roues du char de son dieu. Cette monomanie sacrée, c'est le fanatisme, et le fanatisme, qui touche de si près à nos plus aveugles foiblesses, se dérobe d'ailleurs par sa portée à la mesure vulgaire de nos jugements. Il n'est permis à personne, sur la terre des vivants, de juger le fanatisme.

L'homme à la *monomanie réflective* dont il me reste à parler n'est ni le fanatique ni le héros : c'est le malheureux qui s'est endormi dans les bras des fées familières de son chevet, et qui se réveille au matin dans ceux des furies ; c'est le fou intime qui occupe dans le cercle de notre société artificielle l'extrémité d'un diamètre dont l'autre bout appartient à l'égoïsme, et qu'une longue suite de déceptions a forcé à se haïr, parce qu'il s'est péniblement

accoutumé à croire que son ame et son corps ne pouvoient plus exister ensemble sans lutte et sans déchirements ; c'est ce mauvais logicien du monde vrai qui s'est fait une volupté amère d'immoler le mortel à l'immortel, et un présent périssable et odieux à un éternel avenir ; c'est, si l'on veut, une espèce de spiritualiste, ambitieux de la vie future, et précautionné contre le néant par d'inébranlables convictions, qui dépèce froidement son étui de momie pour le jeter à la matière. — Il n'a été jusqu'ici ni sujet préventif de vos sciences, ni accusé justiciable de vos cours d'assises, mais il passe au milieu de vous, il y souffre et il y meurt. Il faut bien, en dépit de vos répugnances, qu'il ait sa place dans votre histoire.

Le premier degré de la *monomanie réflective*, c'est une propension presque invincible à tenter le danger, ou sans motif connu, ou sous quelque prétexte frivole, et de si peu de valeur, que la raison ne peut comprendre aucune compensation possible entre les périls et les résultats de l'entreprise. Ce commencement d'aberration, qui n'est pas rare, se remarque ordinairement dans des natures nobles et for-

tes, et les biographes anciens, qui faisoient entrer plus de psychologie que nous dans la peinture des caractères, l'ont noté comme un des symptômes les plus significatifs d'une généreuse adolescence en Alcibiade et en Caton. Notre esprit est si disposé à se prévenir en faveur d'une témérité précoce et d'un courage aventureux, qu'on avoit volontiers consenti à retrouver dans Napoléon ce jeune élève de l'École militaire qui tira l'épée au Champ-de-Mars pour obtenir de suivre dans l'atmosphère le sort d'un ballon perdu. Cette anecdote a été démentie. Je le regrette.

L'enfance est surtout sujette à ces écarts, parce qu'elle est curieuse et inexpérimentée. Pour mon propre compte (et je me garderois bien de me citer, s'il ne s'agissoit d'aberrations, ce qui met ma modestie fort à l'aise), il me souvient d'un jour où, comme tout le monde l'a fait une fois, je roulai le dé de ma vie, alors si douce et si pure, sur la table de la destinée, contre mille chances contraires. On jugera si l'enjeu en valoit la peine. J'avois quatorze ans et une passion qui n'étoit pas encore l'amour : l'amour, hélas! vient trop tard

et s'en va trop tôt. Ce jour-là, moi que le vertige étourdit à une hauteur où les Saussure et les Humboldt se croient de plain-pied, moi qui ai grelotté cent fois de terreur en voyant pirouetter les pics, les lacs et les profondes vallées sur les facettes tournoyantes du bouclier de cet Adamastor des montagnes, je me suspendis par les mains au sommet croulant d'un rocher perpendiculaire, sur un abîme de quatre cents pieds, sans autre point d'appui qu'un frêle buisson d'églantier qui se courboit et se relevoit sous le poids de mon corps, pendant que ses racines crioient entre les fentes de la pierre, qu'elles pénétroient à peine de quelques filaments presque desséchés. C'est que j'avois marqué du regard, sur un petit bolet qui pendoit au penchant de la branche la plus éloignée, un joli insecte de la grosseur d'une semence de sénevé, rond comme une perle, noir et luisant comme le jais poli, oculé sur les étuis de deux larges points d'un rouge de laque admirables à voir, et que je venois de reconnoître en lui ce fameux *tritoma bipustulatum* dont le premier exemplaire décrit avoit été recueilli le 17 avril de l'année précédente,

à Hampstead en Angleterre, par mon illustre maître Jean-Chrétien Fabricius. O hasardeuse et magnanime conquête! L'églantier se rompit sous le dernier effort que je faisois pour le quitter, et il emporta en tribut expiatoire au précipice le sous-pied d'une de mes guêtres que j'avois malencontreusement engagée dans un de ses rejets les plus vigoureux. — J'étois sauvé, les jambes pendantes sur ce quartier de roc qui vibroit encore, et je contemplois avec une joie que mon cœur n'a jamais retrouvée la dépouille opime de cette expédition au prix de laquelle on n'achèteroit ni la fortune ni la gloire : le *tritoma bipustulatum!* j'en ai depuis ramassé soixante en me promenant dans la forêt de Saint-Gèrmain.

Il ne faut pas se faire illusion. Il y a dans cette préoccupation de l'esprit je ne sais quelle coupable abnégation de soi-même qui risque fort d'arriver à la folie, quand d'impérieuses nécessités et de défavorables malheurs ne viennent pas se jeter à la traverse. L'époque est décisive alors : c'est le temps de rompre ou de plier, et qui ne s'est bronzé se brise. Les ressorts les plus élastiques de la volonté se rouil-

lent comme un vieil outil, ou se cassent avec fracas. Beaucoup de foibles échappent à cette épreuve, beaucoup de forts y succombent. Que j'en ai vu mourir ainsi !

C'est d'en bas que les oiseaux du ciel regardoient Campbell sur les Alpes, Campbell que les salons des grandes villes envioient inutilement, car il n'aimoit à reposer sa tête ardente que sur la mousse rare de ces sommets où la végétation expire; Campbell beau comme l'aigle, amoureux comme l'aigle de l'atmosphère des lieux élevés, et dédaignant, pour l'incompréhensible bonheur d'escalader une aiguille géante, ou de franchir un abîme, tout ce qu'il laissoit de bonheur derrière lui ! — Nourri de toutes les bonnes études de l'homme, et savant dans toutes ses langues, il n'évitoit rien plus soigneusement que l'homme. Son habitation favorite, à lui, étoit sur la corniche étroite où glisse comme un trait la noire silhouette du chamois. Ses avenues, ses jardins, ses portiques, c'étoient l'arête au tranchant de sabre fendillé qui domine des gouffres sans fond, comme le pont fantastique de Mahomet; la froide et pauvre oasis de verdure qui se déta-

che quelquefois d'une mer de glace ; la voûte de cristal bleuâtre où le temps a creusé pour le torrent un aquéduc ruineux qui tremble et gémit au bruit de la rame et de la voix. — Quand vous le suiviez du regard sur le profil des rochers, mettant à profit la moindre de leurs anfractuosités accidentelles pour s'en faire un degré plus périlleux que celui qu'il abandonnoit, vous pouviez être assuré de le voir bientôt à la pointe, petit comme une fourmi et grand comme un demi-dieu. Il y étoit, cherchant de là quelque hauteur plus inaccessible pour la gravir le lendemain. Dans son détrompement d'une vie dont ses lèvres n'avoient fait qu'effleurer le calice, il paroissoit borner son ambition à se rapprocher de plus en plus des solitudes éternelles où il avoit porté sa pensée.

Il y a deux ans qu'il est mort, en cherchant à se frayer un passage dans les neiges du Buet.

Ces dévouements sans but que ne sauroit expliquer la vanité elle-même, car ils sont presque toujours solitaires, se reproduisent dans une multitude d'exemples, partout où l'âpreté de la nature a tendu les mêmes embûches à

l'imagination. La formidable mer de glace dont je parlois tout à l'heure aboutit au glacier de Cormayeur, qui communique par de pénibles voies avec la vallée d'Aoste ; mais depuis bien des années, aucun des guides intrépides du Mont-Blanc n'a essayé cette route, et la seule idée de la parcourir consterneroit les courages les plus résolus. Qu'on s'imagine une ligne de quatorze lieues, coupée d'espace en espace par des trous qu'il faut louvoyer en longs détours, sur la face d'un océan dont les vagues solides, mais incessamment voyageuses, changent tous les jours de place et d'aspect. Ici la carte des écueils seroit inutile et la sonde impuissante. Les écueils marchent, et le précipice errant ouvre tout-à-coup sa bouche démesurée aux passages les plus sûrs la veille. Des rochers qu'aucune puissance humaine, aidée par les miracles de la mécanique, ne feroit mouvoir de l'épaisseur d'un atome sur leur base immense, obéissent à la sourde impulsion des masses émues qui les transportent sans efforts ; ils viennent, ils se rapprochent comme des êtres animés, comme des montagnes vivantes, jusqu'à ce que le glacier, ennuyé de leur poids,

s'en débarrasse sur ses moraines. J'en ai vu apparoître, presque imperceptibles à l'horizon, cingler en quelques semaines vers le rivage, et finir par échouer à la base du Montanvert, comme de lourds vaisseaux de haut bord vaincus de Neptune et du temps. — Il n'y a d'ailleurs rien à chercher pour la science dans l'horrible désert de la mer de glace. Elle n'offre qu'à ses limbes quelques plantes rares au botaniste, quelques chamois au chasseur, quelques groupes d'un silex éblouissant à la cupidité téméraire du cristallier. Sa médiocre élévation au-dessus des niveaux les plus praticables ne la rend propre à aucune des curieuses observations du physicien qui pèse l'air, ou gradue sur une échelle colorée le cyanisme du ciel. — Une dame angloise et sa fille, âgée de seize ans, avoient entrepris cependant de la parcourir de son embouchure à sa source peu de temps avant l'époque où je rencontrai M. Campbell dans les Alpes. Les guides les accompagnèrent tant qu'ils purent les diriger sans être retenus par leur devoir et l'apparente impossibilité du succès. Ils s'arrêtèrent où ils ne pensoient pas que l'audace pût tenter un

pas de plus ; mais elles n'aspiroient sans doute qu'à cette séparation qui leur laissoit toute l'indépendance et toute la gloire du projet le plus vain et le plus grand qu'une femme ait jamais conçu. On avisoit à peine au moyen de les retenir, que, munies d'un léger bagage et le bâton ferré à la main, elles doubloient au loin des crevasses que le tact expérimental des braves chamouniers n'avoit pas encore devinées. Elles disparurent, et ce ne fut qu'après trois nuits de bivouac, au milieu des horreurs d'une création bouleversée, toute saisie par le néant, qu'elles eurent le droit chèrement acquis de crier, comme ce héros des temps passés : *Italiam! Italiam!* A la folie près, peut-être, l'aventurière l'emporte sur le guerrier.

Remarquez en effet qu'il ne s'agit ici ni d'effrayer les peuples en roulant sur eux une armée du haut des montagnes, à travers des routes ardues sans doute, mais dont nos gazettes épiques ont exagéré les difficultés ; ni d'agrandir le domaine de la pensée d'une notion importante ; ni de révéler à de pauvres tribus, voisines de position sur le globe, et que l'infini sépare, le secret d'une communication

facile pour la commodité des voyages et les échanges du commerce : il n'y avoit rien à vaincre là que l'impossible; rien à gagner qu'un péril probablement insurmontable, d'affreuses souffrances et la mort. Quant on est parvenu à cet état de l'ame, on ne desire plus autre chose.

Ces dames ont été reconnues depuis au Mont-Rose et à la Young-Fraü, mais je n'ai pas pu apprendre ce qu'elles étoient devenues.

. . . .

Nous sommes loin du but où je voulois vous conduire, et j'entamois à peine quelqu'une de ces digressions causeuses qui ont pour moi le vague et l'attrait du roman, quand le rayon que je parcours s'est brisé brusquement contre l'enceinte popilienne dans laquelle je suis enfermé. Est-ce ma faute, à moi, si je ne puis soulever une pensée à la pointe de la plume, sans déterrer dessous, à ma honte et pour mon malheur, je ne sais quoi qui ressemble à un livre ? Vous le finirez mieux, si j'ai eu l'art de faire comprendre cet instinct d'une douleur incorporée à toute la vie, qui s'acharne de maux en maux, jusqu'à l'acte furieux, mais

conséquent, qui l'affranchit d'elle-même; et je perdrai plus que vous à ma réticence; car une idée incomplétement exprimée vaut bien moins qu'une idée qui n'a pas été, si elle ne tombe toutefois à des mains habiles et patientes qui la délient.

C'est donc de vous seuls qu'il dépend de poursuivre avec moi cette déplorable histoire des maladies de l'ame, ou de l'abandonner au néant où vont presque toutes les choses écrites; suspendez alors ce fragment, de toute la hauteur du Mont-Blanc, au-dessous du conte des *Quatre Facardins*, qui ne finit pas non plus que je sache, quoique un duc et pair y ait mis la main en sous-œuvre, et qui contient plus de vérités que tous les livres des philosophes.

. . . .

Ou bien, continuons si vous ne dormez pas.

. . . .

C'étoit un grand homme que Jean-Baptiste Piranèse, un des esprits les plus originaux du dix-huitième siècle, qui n'étoit pas original. Vous les connoissez sans doute, et qui ne les connoît pas, les dessins de Piranèse?

Depuis que je les connois, moi, je vous

avouerai que j'ai sacrifié la curiosité de voir les monuments qu'ils représentent, à la crainte de perdre des illusions trop précieuses à ma mémoire.

Voilà pourquoi j'ai solennellement juré, sur Laffreri, sur Boissart et sur Sandrart, de ne jamais aller à Rome.

Piranèse l'ancien, le grand Piranèse, étoit cependant sujet aux infirmités de notre pauvre nature. Il avoit souvent le cauchemar ; un cauchemar spécial, uniforme, assidu, sur lequel pouvoit bien avoir influé l'habitude contractée dès l'enfance des explorations architecturales. Cette idée se prolongeoit dans l'état éveillé de l'homme, dans l'état occupé de l'artiste, avec une obstination cruelle, à laquelle Piranèse ne pouvoit dérober un seul de ses moments ; et c'est peut-être ce qui a donné aux belles productions de son burin je ne sais quelle physionomie fantastique et merveilleuse qui les idéalise, qui d'humaines les fait divines.

Les ruines de Piranêse vont crouler. Elles gémissent, elles crient. Il faut se hâter de les regarder encore une fois, parce qu'elles tombent. Vous avez peur en retournant la page

avec précaution d'être étourdi de bruit de leur chute sur le sol mouvant qui les emporte. Vous prêtez l'oreille et vous suspendez votre haleine, avant de passer plus loin.

L'effet de ses grands édifices n'est pas moins extraordinaire. Ils produisent le vertige comme si on les mesuroit d'en haut, et quand vous cherchez la cause de l'émotion qu'ils vous inspirent, vous êtes tout surpris de trembler d'effroi sur une de leurs corniches, ou de voir tourner tous les objets sous vos yeux du chapiteau d'une de leurs colonnes. Ce n'étoit cependant pàr là le cauchemar de Piranèse. Je suis sûr que Martyn a le cauchemar de l'espace et de la multitude. Piranèse avoit certainement le cauchemar de la solitude et de la contrainte, de la prison et du cercueil, celui qui manque d'air pour respirer, de voix pour pousser des cris, et de place pour se débattre; et il l'a exprimé avec une puissance miraculeuse dans le plus admirable de ses caprices.

Voici un palais bâti par Piranèse ou par les fées. Rien ne lui manque en imposante grandeur, en accablante magnificence. Il est complet au dehors, mais l'intérieur n'est pas en-

core dégagé des embarras multipliés de la charpente et de la maçonnerie. Le grand escalier qui va en se resserrant, et le profond vestibule, et la longue galerie qui aboutit bien loin à un escalier plus étroit, sont tellement obstrués de ces constructions provisoires qu'il est presque impossible de concevoir que les ouvriers aient pu sortir, et que l'imagination croit les entendre se lamenter, pleurer, hurler, de fatigue, de faim, de désespoir, derrière leurs travaux imprudemment achevés.

Piranèse a déjà un pied appuyé sur le premier degré de l'escalier qui mène du parvis au portail, et pénètre d'un regard consterné dans l'enceinte formidable, car il est facile de deviner qu'une fatalité invincible force le malheureux peintre à monter jusqu'au comble : obsession étrange que le sommeil attache à son ame, comme un frappant emblème de la destinée du génie! Il faut qu'il monte, au milieu des obstacles et des dangers, et qu'il en triomphe ou qu'il meure. Il monte en effet, on ne peut s'y méprendre ; il monte! — Oh ! comment se fera-t-il un passage, le pauvre Piranèse, entre ces madriers si pressés et ces écha-

faudages fragiles qui fléchissent en gémissant? Comment s'avancera-t-il sur ces poutres mal affermies qui communiquent de l'une à l'autre par des solives étroites et chancelantes?... à travers ces amas de pierres mal tassées qui penchent, et sous les voûtes basses et périlleuses qu'elles ont formées en mille endroits en se joignant çà et là dans leur croulement? On y suivroit avec inquiétude la marche subtile du lézard le plus délié!

Piranèse monte cependant, et, ce que l'esprit a de la peine à concevoir, Piranèse arrive. — Il arrive, hélas! au pied d'un édifice semblable au premier, dont l'accès présente les mêmes difficultés, qui le menace des mêmes périls, qui exige de lui les mêmes efforts, dans une proportion accrue, multipliée par sa lassitude, par son épuisement, par sa vieillesse aussi, car il a vieilli en marchant. De la base au faîte du premier édifice, il y avoit dix siècles des forces d'un homme! Toutefois Piranèse monte encore; il faut qu'il monte, il faut qu'il marche, il faut qu'il arrive. — Et il est arrivé.

Il est arrivé, accablé, décrépit, défaillant,

foible comme l'ombre de lui-même; il est arrivé au premier degré d'un édifice pareil aux premier édifices, qui se renouvelle et se rebâtit tout entier devant ses yeux épouvantés. — Il ne recule pas; il ne peut! — Piranèse monte encore, il monte toujours; il faut qu'il monte toujours, il faut qu'il marche toujours, il faut qu'il arrive toujours.

Peu à peu (et ceci comprend la durée d'un monde) les plans se reculent à l'infini, les édifices s'entassent les uns sur les autres, en diminuant de couleur et de dimension apparentes, selon les lois de la perspective, jusqu'au moment où ils vont se perdre à une distance à peine mesurable à l'imagination.

Mais, dans cette immense profondeur, vous devinez encore Piranèse qui regarde le nouvel édifice avec terreur, Piranèse qui monte, Piranèse qui marche, Piranèse qui arrive, Piranèse près de céder à la douleur inexprimable de n'arriver jamais au terme de ses souffrances, et de recommencer incessamment le supplice de son sommeil; tant que vous parvenez enfin à un Piranèse imperceptible qui gravit comme un point noir sur un pâle degré presque perdu

dans le fond du ciel, sous le filet classique et régulier du graveur. Au-delà, il n'y a plus que l'espace.

Le dessin dont je parle a peut-être été décrit quelquefois, mais c'est Piranèse qui l'a fait.

Que cette cruelle impression d'un sommeil morbide où toutes les impressions se prolongent sans fin, où toutes les minutes sont des siècles, toutes les heures des éternités, laisse de profondes traces dans l'imagination ébranlée; qu'elle poursuive l'homme réveillé des angoisses de sa vie nocturne; qu'elle force l'artiste à retrouver son rêve dans les inspirations les plus familières de son génie, comme pour lutter avec lui, ainsi que Jacob contre l'ange; pour le vaincre par la fatigue; pour le réduire à l'inertie de la matière morte; pour le percer du burin et le briser sous le cylindre..... cela se conçoit aisément. — Mais que cette obsession des nuits devienne l'affreux besoin des jours! qu'il existe un être assez infortuné pour prescrire à sa vie agissante, à ses organes libres, à son imagination dégagée des ténèbres du sommeil, l'intolérable torture que le sommeil lui impose, voilà qui est extraordinaire!

Je ne sais si elle est venue jusqu'à vous, mais je l'ai entendu souvent raconter au nord de l'Italie, l'étrange histoire d'un riche célibataire, jusqu'alors connu par la douceur de ses mœurs, l'élévation de son esprit et la rectitude de son jugement, qui s'avisa soudainement un jour de faire maçonner l'intérieur de son vieux château sur le plan fantastique du palais de Piranèse. Quand les ouvriers eurent achevé leur travail sans le comprendre, comme des législateurs modernes qui font une constitution, le propriétaire de ce labyrinthe de pierres alla établir dans le donjon son habitation solitaire et presque inaccessible, à travers des galeries qui n'étoient praticables qu'à la patience et au courage; par des escaliers étroits, alternativement montants et descendants, coupés de corridors obscurs et confus qui n'aboutissoient à rien, ou qui ramenoient le voyageur déçu au point d'où il étoit parti; sous des pans de murailles chancelantes, et sur un sol semé de piéges et de décombres, ou rompu par des degrés infidèles qui n'offroient au pied qu'un point d'appui mobile et dangereux. Toutes les portes à demi-masquées sembloient préparées

pour clore définitivement avant peu les moindres issues, comme celle de la tour de la Faim. Seulement, le manœuvre étonné de son ouvrage avoit laissé au-dessus, au-dessous, ou sur les côtés de la clôture imparfaite, un espace embarrassé de débris et d'obstacles, qui pouvoit tout au plus prêter un étroit passage, dans une circonstance extrême, à un homme poursuivi par la terreur ou excité par les passions. Toutes ces difficultés, si étrangement compliquées, n'étoient rien au prix de celles qui épouvantoient la vue, à l'abord des ponts hasardeux qu'on avoit jetés d'un appartement, d'une chambre à une autre, dans les constructions volontairement inachevées. Mal appuyés par leurs extrémités fléchissantes sur des planchers vermoulus ou dans des mortaises délabrées; penchants, scabreux, mal-aisées, quelquefois formés d'un seul tronc de sapin brut, pareil à celui que le chasseur au chamois suspend sur le torrent des montagnes ou sur les crevasses du rocher, ils dominaient des souterrains profonds mais visibles, hérissés, comme dans une halte de guerre, de toutes les armes qui s'étoient trouvées dans l'arsenal de l'an-

cien castel, de sabres plantés obliquement par la garde, de baïonnettes dressées en terre sur leur manche creux, et de faisceaux de hallebardes. Le solitaire vivoit d'ailleurs dans son impénétrable asile, au sommet de ses ruines, comme le stylite sur sa colonne, amenant à lui de semaine en semaine, au moyen d'une poulie, quelques grossiers aliments qu'il partageoit avec les hiboux de ses créneaux.

Cet épouvantable suicide dura trois ans. On s'aperçut un jour enfin que la poulie avoit cessé de tourner, et que son fardeau ne remontoit plus. Il fallut bien des précautions et bien des journées aux ouvriers pour arriver à la demeure du triste et insensé châtelain, en se ménageant des moyens assurés de retour. Ils aboutirent cependant à sa chambre et le trouvèrent mort dans son lit. Cette particularité me paroît la plus extraordinaire de son histoire, qui est d'ailleurs loin d'être commune, car je ne l'ai jamais vue écrite nulle part.

Il étoit mort doucement, à ce qu'on rapporte, et, selon toute apparence, dans une méditation qui ne manquoit pas de charme, car sa main reposoit encore déployée sur un

livre ouvert. Le comte G... avoit annoté plusieurs volumes pendant sa retraite; il avoit même composé quelques écrits. Ses notes étoient saines et instructives. Ses compositions sont gracieuses et simples. Il y a de singuliers priviléges d'état pour une imagination parvenue au plus haut degré possible d'excentricité.

Je me souviens d'avoir lu un fait du même genre, et qui n'est pas moins bizarre, dans les *Anecdotes de médecine*, livre fort piquant et fort instructif qui est devenu peu commun, parce qu'on ne réimprime guère les bons écrits d'autrefois, pour ne pas nuire à l'innocente industrie de ceux qui en font de nouveaux. Je n'ai pas l'ouvrage sous la main; il y a trente ans que je ne l'ai vu, et deux minutes que je n'y pensois pas. Je n'ai pu prendre le temps de le chercher pour m'assurer de l'exactitude littérale de ma citation, mais cela est de peu de conséquence quand on cause, et qu'on n'a aucune prétention d'enseigner. Je me borne donc à traduire simplement l'impression qu'il m'a laissée.

Il y avoit au siècle dernier, en je ne sais

quelle cité d'Allemagne, un de ces jeunes gens brillants d'études et parfaits de bon naturel, qu'on s'honoreroit d'avoir pour fils quand on est devenu trop vieux pour être leur condisciple et leur camarade. Il savoit presque tout ce que les hommes savent (ce n'est pas beaucoup), et il n'en étoit pas plus vain, car il croyoit tout ignorer, tant qu'il lui restoit encore à apprendre. On lui reprochoit seulement d'être triste et songe-creux, de se plaire dans la solitude, et de ne pas user des avantages de la nature et de la fortune pour se procurer un établissement honorable. Il avoit sans doute ses raisons, et il aspiroit secrètement à autre chose, à un avenir différent de l'avenir que tout le monde souhaitoit pour lui. C'est ce que mon auteur ne dit pas.

Au bout de quelque temps, de plus en plus soucieux, sans motif connu de chagrin, il disparut tout-à-fait, se retira dans une pièce écartée de son appartement, et ne communiqua plus avec le domestique qui lui fournissoit le nécessaire. Comme il étoit sans créanciers, et que son genre de vie n'annonçoit pas assez de richesses pour stimuler l'obséquieuse amitié

des emprunteurs, il fut affranchi tout d'abord de l'embarras des visites. Ce qu'on pouvoit savoir de lui (la curiosité s'exerce un moment encore sur le compte des gens qu'on est déshabitué de voir), c'est qu'il paroissoit s'occuper de quelques rares artifices de mécanique. Il avoit fait tendre un salon fort élevé de câbles robustes et bien scellés, artistement croisés dans tous les sens à des distances égales, mais de manière à laisser passer facilement entre eux le corps d'un homme, et de sorte que la trame inférieure ne pût être atteinte du plancher avec la main. Son valet de chambre croyoit l'y avoir vu quelquefois grimper comme un pongo, se pendre comme un écureuil, ou jucher comme un perroquet. On opina très-convenablement qu'il étoit fou. La chose fit bruit pendant huit jours, et ensuite personne n'en parla plus.

Un jour, ce jeune homme ne se présenta pas au guichet qu'il avoit fait pratiquer à la porte de sa chambre, et fermoit en dedans. C'étoit par là qu'il introduisoit ses aliments au moyen d'une espèce de tour.

Le lendemain, le domestique s'effraya. Il s'empressa d'aller donner avis de cette circon-

stance au principal magistrat de la ville, qui fit forcer le passage. L'infortuné dont je raconte la déplorable manie étoit parvenu à grand'-peine à lier ses pieds et ses mains aux câbles supérieurs par le moyen de nœuds coulants assez lâches, mais qui devoient se resserrer étroitement à sa chute quand il perdroit son frêle appui dans le sommeil ou qu'il l'abandonneroit par maladresse, et lui faire subir à deux pieds de terre, sous le poids de son corps, l'horrible torture de la dislocation, fort connue des bourreaux classiques sous le nom de l'estrapade. Il étoit mort.

Je sais que ces exemples, et une multitude d'autres qui ont été recueillis par les médecins philosophes, seront mis sur le compte de l'aliénation; je me garderai bien de contredire cette opinion, qui est la mienne. L'explication que je cherche, c'est celle de cette aliénation étrange qui laisse libres toutes les autres facultés d'une haute intelligence, et qui n'a pour objet en soi que d'imposer à l'enveloppe matérielle de l'ame d'épouvantables supplices. Comment se retrouve-t-elle dans les organisations les plus saines d'ailleurs et les plus ac-

complies, en Empédocle, en Démocrite, en Aristote, en Caton, dans l'anachorète qui macère son corps pour le vaincre, dans le martyr spontané qui le mutile pour s'affranchir d'un besoin honteux ? Ce mystère est grand et sublime, car il comprend tout le secret de la destination de l'homme.

Rien n'est plus naturel à l'homme que de chercher le plaisir et de fuir la douleur. C'est là son instinct prédominant, son but vital, le mobile de ses actions, le mode essentiel d'existence par lequel son individualité matérielle se conserve et se prolonge. Au sens absolu, au sens physique et pauvre de la vie, tout ce qui s'éloigne de ce principe est aberration.

Cependant, plus l'homme s'enrichit d'acquisitions intellectuelles et morales, plus il dévie de cette grande loi organique. La simple raison lui enseigne que le plaisr est souvent à éviter ; l'honneur et la vertu lui crient que nul n'est digne du titre d'homme, s'il ne sait braver la douleur et la mort. Ce n'est pas tout. Voici la conscience universelle des peuples qui imprime un sceau flétrissant à la volupté, qui la déclare impure et honteuse, et qui la con-

damne au mystère et aux ténèbres, même quand elle est licite, légale et sanctifiée. Voici la philosophie qui proclame que la douleur n'est rien, avec les sceptiques; ou bien qu'elle est bonne, utile et profitable, avec les stoïciens; ou bien, qu'elle est seule à désirer, avec les chrétiens, qui ont résumé toutes les philosophies antiques! Que dis-je? toutes les religions, sans en excepter la religion sensuelle de Mahomet (sensuelle en effet pour la vie à venir, mais fort sévèrement restrictive pour la vie temporelle), se fondent en effet sur ce double axiome si antiphatique à notre nature, qu'il est bon de se priver, et qu'il est meilleur de souffrir. Ce seroit là, il faut en convenir, une chose bien étrange et bien inexplicable, si l'organisme des hommes ne différoit de celui des animaux par la profonde intuition d'une destinée future à laquelle le corps ne participera point: prévision innée qui inspire le dédain de la vie aux sages, et qui, dans certains esprits exaltés, en fait naître l'horreur. Quelle pensée de quelque puissance ne s'est pas révoltée plus d'une fois contre la désolante idée que Dieu l'avoit garrottée dans les liens d'un ca-

davre ? Quelle ame énergique et sensible ne s'est pas élevée souvent vers le principe de toute création, en lui criant du fond de sa douleur : Seigneur, rappelez-moi vers vous, car ma prison de chair m'importune ! J'aimerois mieux flotter avec les atomes dans un rayon de votre lumière, que de vivre toute la vie d'un monde et de l'animer de ma volonté ?

J'ai quelque honte pour les matérialistes qu'ils ne se soient jamais fait cette objection, car il y avoit parmi eux des moralistes et des philosophes. Non, non, la pudeur de l'ame, qui s'abstient de ce qu'elle aime par-dessus toutes choses, le dévouement de l'ame, qui se livre sans hésiter à ce qu'elle redoute le plus, n'appartient pas à ce qu'ils appellent de la matière faite homme. Je jure que ces gens-là s'abusent.

Qui pourroit le nier ? Autant l'homme déchu de la noblesse originelle de son espèce est enclin à se rapprocher de la brute par le goût grossier des voluptés, autant l'homme presque spiritualisé qu'une impatience sublime dégage des ignobles réalités de la vie physique, pour le plonger dans les rêves extatiques de la fan-

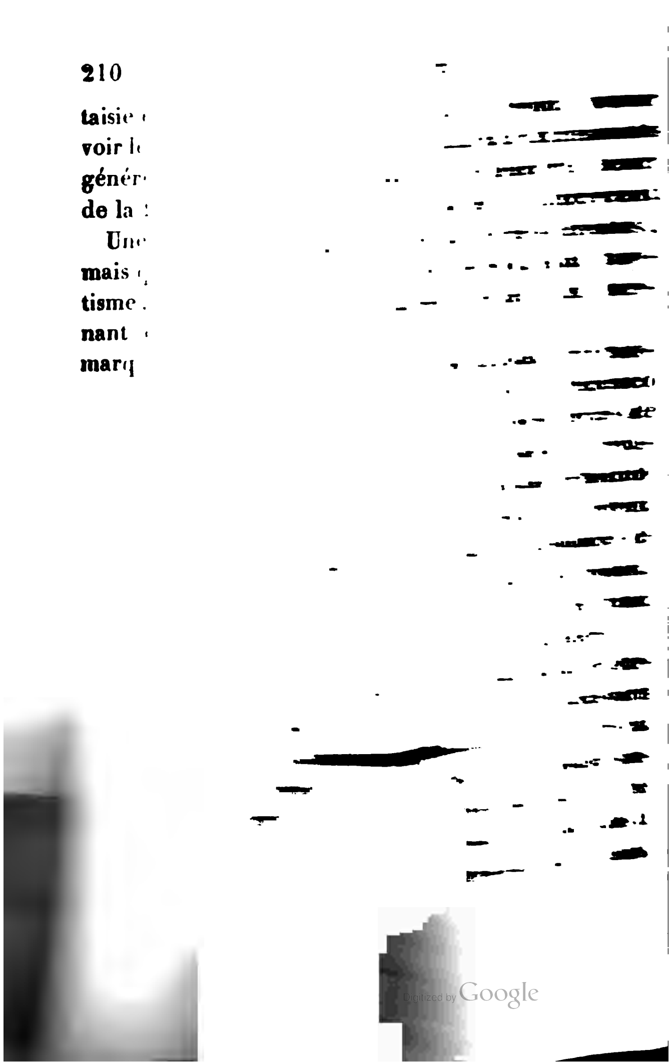
taisie et de la superstition, est porté à concevoir le besoin de la douleur. Voyez les martyrs généreux de l'amour, de la gloire, de la liberté, de la foi; les héros et les fanatiques!

Une chose qu'on n'a peut-être jamais dite, mais qui sera dite une fois, c'est que le fanatisme, entendu en ce sens, est le point culminant de l'intelligence humaine, et la seule marque apparente de sa perfectibilité.

LES FIANCÉS,

NOUVELLE VÉNITIENNE.

Il s'en falloit d'une heure au plus que le soleil se couchât, le 1er janvier 1685, et tous les offices étoient finis, quand les portes de Saint-Marc se rouvrirent pour une double solennité, qui appela dans l'église un très-grand concours de peuple. Deux cortéges peu nombreux, mais égaux en magnificence, étoient sortis à la fois



taisie
voir l
génér
de la
Une
mais
tisme
nant
marq

jusqu'à ce moment, une ame intelligente n'avoit paru animer son regard, et il n'étoit pas possible de douter que ces enfants jouissent de la faculté de voir et de sentir, car ils sourirent en se regardant. On remarqua surtout qu'ils se ressembloient, et ce peuple, à l'imagination ingénieuse et poétique, imagina facilement qu'ils avoient été formés l'un pour l'autre, quand il apprit que la divine providence avoit donné un fils à Morosini et une fille à Trevisano.

Le fils de Morosini fut nommé Giovanni, et la fille de Trevisano, Elisabetta-Maria, du nom de sa vénérable aïeule, Elisabetta-Maria Tagliapietra, mère de Bernardo.

Une circonstance que personne n'ignoroit à Venise donnoit un intérêt bizarre à ce rapprochement inopiné. Depuis plusieurs générations, les deux familles de Morosini et de Trevisano étoient divisées par une haine qui avoit souvent dégénéré en disputes sanglantes. Ces altercations s'étoient calmées, à la vérité, sous Onofrio et sous Bernardo, nobles et généreux seigneurs, dont l'étude des sciences avoit adouci les mœurs; mais on ne les croyoit qu'as-

soupies, et on craignoit toujours de les voir renaître à la première occasion avec plus de violence que jamais. Ce jour-là, les témoins ne purent s'empêcher de penser que la Providence elle-même étoit dans l'intention d'y mettre un terme, et qu'elle avoit ménagé cette étrange rencontre à dessein, pour rapprocher, par un lien touchant et sacré, deux de ces grandes races patriciennes dont les dissensions n'éclatent jamais sans danger dans les républiques. Ce sentiment étoit si naturel que Morosini et Trevisano le partagèrent sans se l'être communiqué par des paroles, et tombèrent dans les bras l'un de l'autre comme deux frères qui se retrouvent à la suite d'une longue séparation. Après avoir échangé les plus tendres embrassements, ils se promirent, aux acclamations de la multitude, de marier leurs enfants dans seize ans, si la sympathie qui sembloit s'être manifestée en eux dès le jour de leur naissance continuoit à se fortifier avec l'âge, et cet engagement réciproque fut si soudain, qu'il a été impossible de savoir lequel des deux l'avoit proposé le premier.

Chaque mois, chaque année de la vie de

Giovanni et d'Elisabetta confirma depuis les espérances des deux nobles sénateurs. Leur amour croissoit en même temps que leur beauté, et l'on ne comprenoit pas qu'il pût en être différemment, car nulle autre personne au monde n'étoit digne de les distraire de l'invincible attrait qui les appeloit à se confondre dans une seule ame. C'étoient en effet deux créatures idéales, deux êtres d'exception, que des perfections trop achevées de corps et d'esprit auroient condamnés à une solitude éternelle, si la nature n'avoit pris le soin de les faire naître au même instant sur le même point de la terre, comme deux fleurs rares sur la même tige, comme deux oiseaux de paradis, au plumage d'or et d'azur, sous le même ombrage et presque dans le même nid. Aussi leur tendresse mutuelle n'inspiroit pas même cette jalousie, dont le principal mobile est dans la vanité humaine. Il auroit fallu, pour aspirer à détourner sur soi l'amour de l'un ou de l'autre, se faire illusion sur sa propre valeur, et il suffisoit de les voir pour sentir qu'Elisabetta étoit seule faite pour Giovanni, que Giovanni seul étoit fait pour Elisabetta. Toute préten-

tion rivale du bonheur de ces deux célestes enfants auroit trahi la démence de l'orgueil; mais le cœur des jeunes gens et des vierges n'osoit battre pour eux; on se contentoit de les admirer, et les poètes les chantoient.

J'ai déjà dit (et à qui peut-il être besoin de le dire?) que Bernard Trevisano avoit imprimé dans son temps un grand mouvement aux sciences philosophiques; on fait encore cas aujourd'hui de son *Cours*, de ses *Méditations*, de ses *Prælections fondamentales*, et surtout de son traité de l'*Immortalité de l'ame*. C'est qu'après avoir approfondi la doctrine de Démocrite et celle d'Aristote, il s'étoit plus particulièrement livré, sous les auspices de Jean Caramuel, évêque de Vigevano, l'esprit le plus imaginatif de tout le siècle, aux divines théories de Platon. Il est malheureusement rare, comme on sait, qu'une pensée active et passionnée qui se plonge dans les mystères du spiritualisme, s'arrête aux notions utiles et consolantes de cette précieuse étude, et Bernardo étoit trop altéré de savoir pour ne pas sonder toutes les sources où l'intelligence avoit puisé avant lui. Ses admirateurs avouent

qu'il s'égara quelquefois dans les combinaisons numérales de Pythagore, et que les rêveries de Caramuel, son maître, sur la cabale des lettres, qu'il avoit méprisées dans sa jeunesse, influèrent d'une manière funeste pour sa gloire sur les compositions de son âge mûr. Il n'est pas inutile de raconter ce qui détermina cette nouvelle direction de ses travaux.

Bernard Trevisano, si favorisé du ciel dans les heureux développements de son Elisabetta, fut tout à coup accablé de ses coups les plus rigoureux dans le reste de sa famille. Une épouse jeune encore, et qui faisoit ses délices, lui fut enlevée en peu de jours par une maladie inconnue à la médecine. Un fils de grande espérance, le seul héritier de son nom et d'une illustration dont l'origine remontoit aux temps les plus anciens de la république, s'éteignit dans ses bras en souriant, comme un ange rappelé à Dieu. Elisabetta elle-même ne participoit presque en rien de la vie matérielle. Il la compare quelque part à ces feux brillants et purs qu'on voit souvent errer sur la terre, et qui n'y tiennent point; dont la vue jouit avec ivresse, mais qu'aucune puissance ne

peut fixer, et qui s'évanouissent au moindre souffle de l'air, sans rien laisser de leur passage.

« Hélas ! s'écria-t-il un jour, à quoi servent » les profondes spéculations de la science ? à » quoi aboutissent les découvertes de la philo- » sophie, s'il n'est donné à l'homme ni de pré- » voir les maux qui le menacent, ni de pouvoir » les conjurer ? La vie ne seroit-elle, en effet, » qu'un gouffre ténébreux dont nul ne sauroit » connoître le fond sans l'avoir touché, comme » fut pour Aristote l'Euripe, et le volcan pour » Empédocle ? Non, non, reprit-il avec exal- » tation, l'être infiniment puissant qui m'a » donné l'instinct de la vérité, et qui m'a per- » mis d'en rallumer le flambeau sacré au foyer » des lumières antiques, ne me refusera pas » le prix de tant d'efforts et de veilles. S'il est » trop tard pour sauver deux parts de mon » ame que j'ai déjà perdues, je protégerai » long-temps mon Elisabetta contre la mort, » ou bien je livrerai aux flammes tous mes » livres inutiles, en maudissant l'emploi que » j'ai fait de mes folles années, car l'ignorance » de la brute est mille fois préférable à un » savoir qui ne produit point de fruits. »

Là-dessus, il fit défendre à tout le monde l'accès de son palais, et s'enferma dans la solitude, au milieu de ses cabalistes et de ses pythagoriciens, avec ses chiffres fatidiques et ses alphabets mystérieux.

Morosini respecta pendant quelques années la tristesse de Bernardo, car il ne pouvoit attribuer la résolution de ce grand homme qu'au besoin de se nourrir secrètement des souvenirs de son deuil. Cependant, quand le 1er janvier 1701 vint à s'approcher, Morosini, qui avoit tout disposé pour le mariage de son fils avec Elisabetta, n'hésita pas à pénétrer dans la retraite de son ami, et les serviteurs, qui connoissoient les conventions des deux familles, n'osèrent lui en interdire l'accès; il entra dans la chambre de Bernardo et s'assit.

— C'est vous, Onofrio, dit le philosophe en se retournant vers lui, que me voulez-vous?

— Peux-tu me le demander? Je viens te sommer de la parole que tu m'as donnée il y a seize ans à Saint-Marc, et dont l'accomplissement intéresse aujourd'hui le bonheur de nos enfants. Serois-tu capable de l'avoir mise en oubli, et ne m'a-t-on pas trompé en m'assu-

rant que, loin de t'occuper des préparatifs de leur union, tu avois eu la déloyauté d'éloigner depuis quelques jours Elisabetta ? Dis-moi que cela est faux, je t'en conjure. — Cela est vrai, répondit Bernardo. Elisabetta n'est pas à Venise, et je ne suis point déloyal. — Quoi ! s'écria Morosini, de misérables haines de famille, sans excuses comme sans motifs, ont prévalu sur les serments les plus saints ! — Tu ne me juges pas assez mal pour me faire l'injure de le penser, répartit Bernardo en lui tendant la main. — Quel est donc le mot fatal de cette énigme où ma raison se perd ? Le dérangement que ton assiduité au travail et ton éloignement systématique des affaires ont peut-être apporté dans ta fortune te fait-il craindre de ne pouvoir assez dignement doter ton Elisabetta ? Détrompe-toi, mon frère, Elisabetta est déjà trop richement dotée de sa beauté et de sa vertu. Giovanni n'a pas besoin de tes biens pour lui faire tenir le rang d'une reine ; il est mon unique enfant, et depuis sept ans que mon père est allé rejoindre nos aïeux, les jours et les nuits écoulés ne m'auroient pas suffi à compter les trésors que le vieux doge a conquis

sur le Péloponèse et sur les flottes turques de l'Archipel. Mais tu ne me dis plus rien. — Je m'étonne de ta facilité à me supposer de lâches foiblesses. Elisabetta est encore une des héritières les plus opulentes de tous les états vénitiens ; et j'estime assez Giovanni pour lui donner ma fille, quand elle seroit aussi pauvre qu'elle est riche. Fais donc trève à tes conjectures, car tu ne me devinerois pas. Écoute, as-tu réfléchi quelquefois sur le mobile inconnu des fatalités humaines ? sais-tu de quoi dépendent nos destinées ? — Je le sais; nos destinées dépendent, en premier lieu, de la Providence divine; en second lieu, elles dépendent de l'emploi bon ou mauvais que nous faisons de nos facultés, et surtout de notre raison. — Cela est vrai en principe, mais la Providence a des lois générales dont elle ne s'écarte jamais, parce qu'elle se les est imposées à elle-même ; et la sagesse consiste à ne pas contrarier l'action inévitable de ces lois universelles par une ardeur imprudente de jouir. La plus infaillible de toutes a été reconnue par Pythagore, qui étoit peut-être plus qu'un homme. Les cabalistes se sont traînés à

tâtons sur sa route, et mon maître, Caramuel, y a fait quelques pas après eux. Ce qu'ils cherchoient, je l'ai trouvé. Le sort de toute la vie est caché aux yeux du vulgaire dans les syllabes de notre nom. C'est leur arrangement qui détermine l'heureux ou méchant succès de nos entreprises, et c'est de leurs harmonies combinées que résulte, selon certains cycles d'années ou de jours qui se coordonnent avec elles, l'événement fortuit en apparence de nos affections. — Hélas! reprit Morosini consterné, t'ai-je bien entendu? n'as-tu combattu avec tant d'éclat, dès ta jeunesse, la superstition du sortilége et les rêveries de l'astrologie judiciaire, que pour revenir, à cinquante ans, aux hypothèses délirantes de Caramuel? Tu souris, Bernardo, et je comprends ce dédain. Pardonne à ma sincérité. L'étendue et la certitude des connoissances qui t'ont placé si haut au-dessus des plus savants et des plus sages me défendent de contester; mais quelle conséquence prétends-tu tirer de ton système? — La voici : le siècle qui va commencer dans huit jours sera mauvais pour le genre humain. C'est de lui que doit dater une ère de désolation qui

ne se terminera sans doute qu'à l'anéantissement de l'espèce. Je le trouve cependant bienveillant et pacifique pour nos enfants, s'ils ont le courage de vouloir être heureux au prix d'un foible sacrifice. La seule année de ce siècle désastreux qui les menace jusqu'à la fin d'une longue et brillante carrière, c'est celle qui est prête à s'ouvrir; ils n'ont que seize ans, Onofrio, et le temps rapide que mettra le soleil à visiter ses douze maisons ne les rendra pas trop mûrs pour le mariage. Il me seroit facile de désarmer ton incrédulité, mais je ne l'entreprendrai point. Ce que j'obtiendrois aisément de tes convictions, j'ai droit de l'attendre de ta tendresse, et, si tu veux, de ta pitié. Science ou instinct, erreur ou vision, ma croyance est irrévocablement formée; et si ton intelligence, mieux éclairée que la mienne, répugne à une doctrine bizarre qui m'a longtemps inspiré le même éloignement, tu ménageras du moins, en faisant grâce à mon illusion, ce qu'il y a de plus irritable dans le cœur d'un père. Ce n'est pas toi qui accuseras d'exagération les précautions que l'amour paternel inspire. Tu n'ignores pas plus que moi

que si les dangers qu'on redoute pour ses enfants sont imaginaires, la douleur qu'ils causent ne l'est pas. Tu feras mieux, tu exigeras de Giovanni d'éviter comme la mort l'occasion de voir Elisabetta, ne fût-ce qu'un moment, si notre malheur permet qu'il découvre sa retraite. Obéissant, je lui mènerai sa femme aux autels le 1er janvier 1702 : rebelle à nos prières, tu peux le lui annoncer de ma part, il ne la retrouvera qu'au tombeau.

Morosini ne répliqua plus ; il embrassa étroitement Trevisano, et reporta ses paroles à Giovanni.

Giovanni étoit ce que nous l'avons vu tout-à-l'heure, une ame parfaite dans un corps parfait. La doctrine de Bernardo lui parut l'erreur du génie, mais il se soumit en pleurant aux volontés d'un père qui devoit partager bientôt les droits du sien. Il se résigna même sans efforts au projet de Morosini, qui avoit d'abord résolu de lui faire passer cette année en voyages, soit pour ajouter un complément nécessaire à son éducation, soit pour distraire son cœur d'une préoccupation dangereuse par l'attrait et la variété des sensations nou-

velles. Il partit, visita en courant l'Italie, la France, l'Allemagne, et porta en tous lieux ses regrets et son impatience. L'année avoit à peine fourni les trois quarts de son cours, qu'empressé de goûter l'air qu'il avoit respiré avec Elisabetta il arrivoit à Padoue, de retour vers Venise.

C'étoit le 26 septembre, un jour solennel dans les fastes de la ville chrétienne qui fleurit sur les ruines de la ville antique d'Anténor, l'anniversaire de la fête de sainte Justine, jeune prédestinée dont le culte des fidèles a consacré le souvenir dans ces murs pieux par un monument que n'égalèrent jamais sans doute en magnificence ni le temple de Vénus à Gnide, ni celui des Grâces à Orchomène, ni la merveille de Delphes. Giovanni, rempli d'une religieuse admiration, parvint, à travers de riches tentures et des berceaux de fleurs, jusqu'à l'enceinte sacrée; il y pénétra au milieu d'un nuage de parfums et d'encens qui flottoit coloré de toutes les nuances de l'arc-en-ciel par le reflet des vitraux, et s'agenouilla sur les pavés de mosaïques, dans une chapelle revêtue de marbres somptueux et rares de différentes

couleurs, où une châsse d'or resplendissante de pierres précieuses reposoit sur l'autel, entourée d'un chœur de vierges en robes blanches qui la saluoient de leurs cantiques. O prestige plus enchanteur que tous ceux qui avoient frappé jusqu'alors les sens de Giovanni! une de ces voix qui résonna jusqu'au fond de son cœur lui rappela celle d'Elisabetta. Il se leva éperdu, et s'attacha sans réflexion aux pas du groupe dont les chants avoient cessé, et qui gagnoit le parvis.

— A bientôt, cher Giovanni, lui dit à basse voix une des jeunes filles en soulevant son voile à demi pour se laisser apercevoir, et en le laissant retomber; n'oubliez pas plus Elisabetta qu'Elisabetta ne vous oublie! —

Après quoi elle disparut, et se perdit en un moment dans la foule de ses compagnes.

Il l'avoit vue. C'étoit Elisabetta.

Les trois derniers mois de l'année furent longs à son amour. Ils sembloient ne devoir pas finir. Ils finirent cependant.

Onofrio Morosini n'attendit pas le dernier jour pour aller rappeler à Bernardo que le délai qu'il avoit fixé étoit près d'expirer, et il

se trouva heureux d'avoir été prévenu, car le philosophe, distrait de ses études austères par les soins les plus doux de sa vie, étoit déjà entouré de tous les préparatifs d'une noce brillante.

— Que le ciel te comble de bénédictions, cher Bernardo! lui dit-il; nous n'avions point de temps à perdre pour couronner les vœux de nos enfants! Mon Giovanni, près de céder à l'ardeur qui le consume, penche à vue d'œil vers la tombe... Pâle, flétri, languissant comme une fleur dont le soc a touché la racine, il se fane depuis trois mois sur mon cœur et sous mes larmes; et j'ai tremblé cent fois que son ame, à peine suspendue à ses lèvres, ne s'exhalât dans un soupir!

— Cela est étrange, dit Trevisano; je reçois également de tristes nouvelles de la santé de mon Elisabetta. Cependant mes calculs ne peuvent me tromper; et si mes intentions ont été suivies, comme j'ai lieu de le croire, aucun danger ne les menace. Ne nous alarmons pas de ces molles langueurs de deux cœurs passionnés qui se manquent l'un à l'autre. C'est un nuage qui se dissipera au premier rayon de l'amour.

Retourne donc auprès de Giovanni, et dis-lui que tout est disposé dans mon palais pour y recevoir deux époux. Cent heures encore, Onofrio, pas plus de cent heures, et la fiancée de ton Giovanni lui sera réunie pour toujours!

Le sage Bernardo partit en effet dès le lendemain pour Padoue, pendant qu'on achevoit les apprêts de la fête nuptiale.

. . . .

Il s'en falloit d'une heure au plus que le soleil se couchât, le 1er janvier 1702, et tous les offices étoient finis, quand les portes de Saint-Marc se rouvrirent pour une double solennité qui appela dans l'église un très-grand concours de peuple. Deux cortéges peu nombreux, et semblables dans leur lugubre appareil, étoient sortis à la fois du palais Morosini et du palais Trevisano, et venoient recommander aux prières de l'église deux jeunes gens morts la nuit précédente. Ils entrèrent en même temps par les deux portes latérales, et ils parvinrent en même temps sous la clef de la voûte, au rendez-vous funèbre des morts, où les porteurs déposèrent deux cercueils.

Ces infortunés étoient Giovanni Morosini,

fils d'Onoffrio, et Elisabetta Trevisano, fille de Bernardo.

Voilà ce que j'ai lu dans un recueil fort rare de poésies italiennes à leur louange, dont la date ne m'est pas bien distinctement présente, ce qui me fait craindre de m'être trompé d'un an sur celle de l'événement, chose de peu d'importance d'ailleurs dans une historiette, même quand le fond en est véritable.

LA

COMBE DE L'HOMME MORT *.

Il s'en falloit de beaucoup, en 1561, que la route de Bergerac à Périgueux fût aussi belle

* *Combe* est un mot très-françois qui signifie une vallée étroite et courte, creusée entre deux montagnes, et où l'industrie des hommes est parvenue à introduire quelque culture. Il n'y a pas un village dans tout le royaume où cette expression ne soit parfaitement intelligible; mais on l'a omise dans le Dictionnaire, parce qu'il n'y a point de *combe* aux Tuileries, aux Champs-Élysées et au Luxembourg.

qu'aujourd'hui. La grande forêt de châtaigniers qui en occupe encore une partie étoit bien plus étendue, et les chemins bien plus étroits; et dans l'endroit où elle est comme suspendue sur une gorge profonde qu'on appeloit alors *la Combe du reclus*, la pente de la montagne qui aboutissoit à cette vallée étoit si âpre et si périlleuse que les plus hardis osoient à peine s'y hasarder en plein jour. Le 1er novembre de cette année-là, propre jour de la Toussaint, elle auroit pu passer, à huit heures du soir, pour tout-à-fait impraticable, tant la rigueur prématurée de la saison ajoutoit de dangers à ses difficultés naturelles. Le ciel, obscurci dès le matin par une bruïne rude et sifflante, mêlée de neige et de grêlons, ne se distinguoit en rien depuis le coucher du soleil des horizons les plus sombres; et comme il se confondoit par ses ténèbres avec les ténèbres de la terre, les bruits de la terre se mêloient aussi avec les siens d'une manière horrible, qui faisoit dresser les cheveux sur le front des voyageurs. L'ouragan, qui grossissoit de minute en minute, se traînoit en gémissements comme la voix d'un enfant qui pleure ou d'un vieillard

blessé à mort qui appelle du secours; et l'on ne savoit d'où provenoient le plus ces affreuses lamentations, des hauteurs de la nue ou des échos du précipice, car elles rouloient avec elles des plaintes parties des forêts, des mugissements venus des étables, l'aigre criaillement des feuilles sèches fouettées en tourbillons par le vent, et l'éclat des arbres morts que fracassoit la tempête; cela étoit épouvantable à entendre.

La combe noire et creuse dont je parlois tout-à-l'heure opposoit à ceci, sur un de ses points, un contraste frappant, une clarté fixe, mais large et flamboyante, qui s'épanouissoit d'en bas comme le panache d'un volcan; et, de la porte ouverte à deux battants qui lui donnoit passage, montoient des bouffées de rires capables d'égayer le désespoir. C'est que c'étoit la forge de Toussaint Oudard, le maréchal-ferrant, qui étoit parvenu à l'âge de quarante ans sans se connoître un seul ennemi, et qui solennisoit joyeusement l'anniversaire de sa fête à la lueur de ses fourneaux et au milieu de ses ouvriers, étourdis par le plaisir et par le vin.

Ce n'est pas que Toussaint eût jamais violé la

solennité des saints jours pour armer la sole d'un cheval ou pour ferrer une roue, à moins qu'il n'y fût contraint par quelques accidents inopinés survenus à des étrangers en voyage, et alors il ne tiroit aucun salaire de son labeur; mais sa forge ne cessoit d'ardre en aucun temps dans les fêtes les plus scrupuleusement fériées, parce qu'elle servoit de fanal, surtout pendant la mauvaise saison, aux pauvres passants égarés, qui y étoient toujours les bienvenus; et quand on vouloit indiquer parmi les paysans de la combe la maison de Toussaint Oudard, fils de Tiphaine, on l'appeloit communément l'auberge de la Charité.

Toussaint entra tout-à-coup dans une grande cuisine contiguë à la forge, où quelques pièces de gibier et de boucherie achevoient de rôtir devant un feu clair et bien nourri qui auroit fait envie à la forge même, sous l'ample manteau d'une de ces cheminées du vieux temps que l'aisance sembloit avoir inventées pour l'hospitalité.

— Voilà qui va bien, dit-il en s'adressant gaîment à une vieille femme qui étoit assise sur un pliant à l'angle de la cheminée, et dont le

visage grave et doux brilloit, vivement éclairé par une lampe de cuivre à trois becs, posée sur une console de plâtre historié, mais fort noircie par la fumée et par le temps; il m'est avis que tous les petits sont couchés, et que le joli troupeau des jeunes filles de la combe vous fait aussi bonne compagnie qu'à l'ordinaire pour la veillée qui commence. Dieu me garde de la laisser troubler par les éclats de mes garçons que le bruit de l'enclume a depuis long-temps assourdis, et qui ne sauroient s'entendre entre eux s'ils ne hurlent comme des loups. Je viens de les dépêcher dans ma chambre à coucher d'où les cris n'arriveront plus jusqu'à vous, et où vous aurez la bonté, ma mère, de nous envoyer le reste de ces béatilles par une de vos servantes, la plus mûre et la plus rechignée qu'il y ait, si faire se peut, et pour cause. Conservez cependant quelque bon lopin pour les pauvres diables que le mauvais temps pourroit vous amener; et quant à vos gentes amies, tâchez de les bien régaler à leur gré de châtaignes dorées sous la braise, en les arrosant largement de vin blanc doux, frais sorti de la cuvée, et qui mousse comme un charme. Quand

il n'y en aura plus, il y en a encore..... Je ne vous laisserois pas toutes ces peines, mère bien-aimée, continua Toussaint en essuyant une larme et en embrassant la vieille, si ma chère Scholastique vivoit encore; mais Dieu a permis qu'il ne restât que vous de mère à mes enfants, et de providence visible à leur père!

— Tout sera fait comme vous le desirez, mon digne Toussaint, dit la bonne Huberte, aussi émue que son fils du souvenir qu'avoient réveillé ses dernières paroles. Donnez-vous un peu de bon temps pour ce qui reste de votre fête, car les heures passent vite. Quand la cloche du moutier aura sonné les prières des morts, nous serons de loisir pour y penser. Égayez-vous donc bellement, et ne soyez pas en souci sur vos hôtes. En voici déjà deux, le ciel en soit loué, que nous nous efforçons de bien recevoir, et qui seront assez indulgents pour faire grâce à la petitesse de nos moyens, si notre accueil ne répond pas à notre bonne volonté.

— Que le Seigneur soit avec eux, reprit Toussain en saluant les étrangers qu'il n'avoit pas remarqués jusque-là, et qu'ils se regardent chez

nous comme dans leur propre famille! faites-leur d'agréables histoires qui leur adoucissent l'ennui des heures, et ne ménagez pas les provisions, car dans la maison de l'ouvrier chaque jour amène son pain.

Ensuite il embrassa encore une fois sa mère, et il se retira.

Les deux hommes dont venoit de parler la vieille Huberte s'étoient levés un moment comme pour répondre à la politesse de Toussaint, et puis ils s'étoient rassis immobiles et en silence à l'autre bout du foyer.

Le premier avoit l'apparence d'un personnage de quelque distinction; il portoit un juste-au-corps noir à aiguillettes, sur lequel se rabattoit une large fraise blanche à gros plis bien empesés et bien godronnés; ses jambes étoient enveloppées jusqu'au-dessus du genou, vers l'endroit où descendoit sa cape de drap, d'une bonne paire de guêtres de cuir bouclées en dehors, et son chapeau rabattu étoit ombragé d'une plume flottante qui retomboit devant ses yeux. Sa barbe pointue et grisonnante n'annonçoit qu'une robuste vieillesse, et son attitude grave et discrète lui donnoit l'air d'un docteur.

L'autre, à en juger par sa petite taille, devoit être un enfant du commun; mais son accoutrement extraordinaire avoit attiré d'abord l'attention d'Huberte et des jeunes filles de la combe, qui regrettoient de ne pas discerner ses traits à travers les touffes énormes de cheveux roux dont sa figure étoit couverte presque tout entière; il étoit vêtu d'un haut-de-chausses et d'un pourpoint rouge cramoisi, extrêmement serrés, et le sommet de sa tête se cachoit seul sous une calotte de laine de même couleur, d'où s'échappoit en boucles crépues cette chevelure d'un blond ardent qui lui prêtoit une physionomie si étrange. Cette espèce de bonnet étoit fixée sous le menton par une forte courroie, comme la muselière d'un chien hargneux.

— Vous nous excuserez d'autant mieux, messire, de mal nous acquitter de notre devoir, continua Huberte en reprenant son propos et en s'adressant au plus vieux des étrangers, que notre pays pauvre et peu fréquenté n'a pas souvent l'honneur d'être visité par des voyageurs tels que vous. Il faut que ce soit le hasard qui vous y ait conduits.

— Le hasard ou l'enfer, répondit l'homme noir d'une voix rauque, dont l'aigre son fit tressaillir les jeunes filles.

— Cela s'est vu quelquefois, interrompit le nain en se renversant en arrière avec un éclat de rire étourdissant, mais de manière à ne laisser voir de son visage qu'une bouche immense, garnie de dents innombrables, pointues comme des aiguilles et blanches comme de l'ivoire.

Après quoi il rapprocha brusquement sa sellette des landiers brûlants, et déploya devant le brasier deux mains très-longues et très-décharnées, à travers lesquelles la flamme transparoit comme si elles avoient été de corne.

L'homme noir fit peu d'attention pour lors à cette gausserie brutale.

— Mon damné de cheval, poursuivit-il, emporté par la crainte de l'orage, ou poussé d'un mauvais esprit, m'a égaré pendant trois heures de forêts en forêts et de ravins en ravins, jusqu'à ce qu'il ait pris le parti de me culbuter dans un précipice où je l'ai laissé pour mort. Je compte bien avoir fait trente lieues, et je ne

me suis dirigé en ce pays inconnu qu'à la lueur de votre forge et par la grâce de Dieu.

— Sa sainte volonté soit accomplie en toutes choses, dit mère Huberte en se signant.

— La grâce de Dieu ne pouvoit rien de moins, reprit le méchant petit homme, en faveur de très-illustre et très-révérend seigneur maître Pancrace Chouquet, ancien promoteur du monastère des filles de Sainte-Colombe, ministre du Saint-Évangile, recteur de l'université d'Heidelberg, et docteur en quatre facultés.

Et cette phrase fut suivie d'un éclat de rire plus bruyant que le premier.

— De quel droit, s'écria le docteur en grinçant les dents, un malotru de votre espèce ose-t-il se mêler à ma conversation pour m'attribuer des noms et des titres que je n'ai peut-être point ? Où m'avez-vous rencontré ?

— Pardon, pardon, mon doux maître, ne vous emportez pas, répondit le petit garçon en flattant de sa main démesurée la cape et les manches du vieux docteur. Je vous vis à Cologne en faisant mon tour d'Europe afin de m'instruire ès-bonnes lettres, suivant les premières

intentions de mon père, et j'assistois à une des leçons où vous nous traduisiez Plutarchus en latin très-excellent, lorsque vous vous arrêtâtes subitement, aussi empêché que si Satan vous avoit tenu à la gorge, sur le traité : *De serâ Numinis vindictâ.* C'est belle et savante matière. Il est vrai que vous aviez ce jour-là quelque chose à voir à vos affaires, car on commençoit à vous chauffer, derrière le tombeau des trois rois, une couchette plus ardente que n'est l'âtre de dame Huberte. L'histoire en est assez bouffonne, et je la conterai volontiers, si cela duit à l'aimable et joyeuse compagnie.

— Et moi, dit le docteur à basse voix, si tu reviens sur ce propos, je te le ferai rentrer dans l'ame avec ma dague! Il est surprenant ajouta-t-il en grondant, qu'on reçoive de pareils garnements en si honnête maison !

— Je le prenois pour votre serviteur, répartit madame Huberte, et ne le connois pas autrement.

— Ni moi, ni moi, dirent les jeunes filles en se pressant les unes contre les autres, ainsi que des petites fauvettes prises au nid.

— Moi non plus, dit Cyprienne en cachant sa tête entre les genoux tremblants de Maguelonne.

— Oh! les mièvres d'enfants! cria le voyageur à la calotte rouge, du coin du feu où il s'étoit accroupi pour retirer à belles griffes les châtaignes toutes brûlantes. Vous verrez qu'elles auront la malice de ne pas me reconnoître en habit de dimanche? Regardez cependant s'il est changé, mère Huberte, le petit maquignon de céans, Colas Papelin, jadis clerc, aujourd'hui valet d'écurie pour vous servir. L'honnête maître Toussaint n'a pas posé un fer à une de nos cavales que je n'eusse auparavant lavée, frottée, étrillée, lissée, cirée, brunie, rendue plus polie qu'un miroir, et dont je n'aie à toute heure, au moins de nuit, peigné les crins de mes doigts. Voilà pourquoi je suis toujours bien reçu à la forge, car entre le palfrenier et le maréchal, il n'y a, comme on dit, que la main.

En tenant ce discours, il écarta de droite et de gauche les boucles épaisses de ses cheveux flamboyants, pour mettre sa face à découvert, et il montra en riant à ébranler les

murs une figure assez hideuse, blême et jaunie comme la cire d'une vieille torche, sillonnée de rides bizarres, et au front de laquelle brilloient deux petits yeux rouges, plus éclatants que des charbons sur lesquels joue incessamment le vent du soufflet. Tout le monde fit un mouvement de terreur.

Dame Huberte connut bien qu'elle ne l'avoit jamais vu; mais un sentiment secret l'avertit qu'il n'étoit pas bon de le dire.

— Si j'ai jamais aperçu ce fantôme, grommela Pancrace, il faut que ce soit au grand diable d'enfer!

— Ce pourroit bien être là, reprit Colas Papelin en riant toujours, et j'aurois lieu de m'étonner comme vous du hasard qui nous fait trouver ici. Qui se seroit avisé de chercher maître Pancrace Chouquet à la combe du Reclus?

— A la combe du Reclus! dit Pancrace d'une voix tonnante... Ah! ah! reprit-il en se mordant le poing.

— Ah! ah! répéta Colas Papelin, du ton d'un ricanement infernal; mais ne pensez-vous pas comme moi, docteur, qu'il seroit assez cu-

rieux pour nous autres gens d'étude, chez qui l'amour de l'instruction s'unit à eelui de l'or et du plaisir, de pénétrer pourquoi on appela ainsi cette misérable vallée ? L'histoire doit en être singulière, et il m'est avis que dame Huberte, qui sait toutes les belles histoires du monde, nous apprendra volontiers celle-ci entre deux brocs de vin doux.

— Je me soucie fort peu d'histoires, bonhomme, répartit Pancraee en faisant un mouvement pour se lever.

— Si ce n'est celle-là, ce sera la mienne, s'écria Colas Papelin en le retenant assis dans l'étreinte de son bras nerveux qui le serroit comme un étau. Oh ! que nous prendrons grand plaisir, dame Huberte, à vous ouïr conter cela!

— Je l'avois promis à mes filles, répondit la vieille, et le récit n'en est pas long : Il faut donc vous dire que ce pays étoit bien plus sauvage et plus triste que vous ne le voyez, quand un saint homme vint, il y a plus de cent ans, s'y fonder un petit ermitage sur une des saillies du rocher qui borde le précipice. On dit que c'étoit un jeune et riche seigneur, et qu'il

s'étoit rebuté de la cour par la crainte de n'y pouvoir faire son salut; mais il ne se fit jamais connoître que par le nom d'Odilon, sous lequel notre très-saint Père l'a béatifié, en attendant qu'on le canonise.

— Diable! dit Colas Papelin.

— Tant y a, continua Huberte, qu'on ne sauroit douter qu'il eût apporté beaucoup d'argent avec lui, car en moins de rien toute la combe changea de face. Il fit cultiver les terres propres au labour, construire des usines sur les courants d'eau, bâtir un petit hospice, un presbytère, un moûtier, et ses libéralités attirèrent dans la combe des gens de tous les métiers utiles aux voyageurs, dont les familles existent encore dans une commode médiocrité, et ne cessent de glorifier le nom du bienheureux saint Odilon, qui les laissa pour héritières. C'est pourquoi cette vallée s'appelle la combe du Reclus, parce qu'il ne sortoit jamais de son ermitage, et qu'à l'imitation de Dieu il faisoit du bien aux hommes sans en être vu. Le seigneur ait son ame devant sa face, ainsi qu'il est dit dans le bref.

— Cette histoire est fort édifiante, dit le doc-

teur Pancrace, et j'y veux bien croire cette fois, quoique j'aie entendu sa pareille dans tous les pays de moinerie; mais il me semble que le beau temps se rétablit : le vent a cessé de bruire, et la pluie de battre les croisées.

— Ce sera vraiment plaisir de voyager tout à l'heure, remarqua gaîment Papelin, en maintenant le docteur sur son siége; mais il seroit trop mal séant d'abandonner dame Huberte au commencement d'une si belle et si instructive narration.

— Cette narration est fort complète, répliqua le docteur avec impatience, et dit clairement tout ce que nous pouvions en attendre, c'est-à-dire l'origine et l'étymologie du nom de cette vallée : il n'y manque pas un mot.

— Il y manque, reprit Colas, une péripétie, un dénouement et une moralité dont vous ne nous auriez pas fait grâce sur les bancs quand vous preniez la peine de nous expliquer péripatétiquement les rhétoriques de maître Guillaume Fichet; et voilà, pour preuve, la vénérable madame Huberte qui se dispose à continuer après avoir repris haleine.

— Le bienheureux Odilon, continua-t-elle

en effet, avoit ainsi vécu près des trois quarts d'un siècle dans la retraite et la prière, quand se présenta pour l'assister en ses saints offices un jeune homme qui se faisoit remarquer depuis quelques mois par la dévotion de ses pratiques et son assiduité aux sacrements. Comme il avoit autant de science qu'un prêtre, autant d'éloquence qu'un prédicateur, et autant de piété apparente qu'un saint, car on n'avoit jamais vu de pénitent plus recherché dans ses mortifications, l'ermitage lui fut facilement ouvert. Son nom est pour le présent sorti de ma mémoire, quoiqu'il me semble l'avoir entendu il n'y a pas long-temps.

— Le nom de ce personnage est fort inutile à votre récit, murmura le docteur en se rongeant encore les doigts.

— Maître Pancrace Chouquet, répéta Colas Papelin, d'une voix stridente, pense que le nom de ce personnage est inutile à votre récit, ô ma respectable hôtesse ! Entendez-vous bien, ajouta-t-il en criant encore plus fort, que votre histoire peut se passer du nom de ce bon apôtre, qui m'a l'air d'être quelque infernal hypocrite, et que telle est l'opinion de messire

Pancrace, de messire Chouquet, de messire Pancrace Chouquet! Vous ne vous rappelez donc pas, dame Huberte ?

— Le misérable veut me faire mourir! pensa le docteur à part lui, en tournant les yeux vers la porte.

— Pas encore, répondit à sa pensée le petit Colas Papelin, qui s'étouffoit de rire à son oreille.

— Nous avions craint long-temps que l'appât des trésors du bienheureux n'alléchât quelques voleurs, poursuivit la bonne veuve de Tiphaine, qui avoit à peine pris garde à ces interruptions; nous savions cette fois qu'après en avoir distribué une grande part en œuvres pies, comme je vous l'ai rapporté ci-devant, il avoit réparti le reste entre la cure et le monastère pour l'éducation des enfants, le soulagement des voyageurs et la réparation des fléaux du ciel. On ne vit donc dans toute la combe, à l'arrivée du jeune clerc, qu'un doux et favorable reconfort que la Providence envoyoit par sa grâce à la vieillesse du solitaire. Au moins, disions-nous à nos veillées, le saint homme aura quelqu'un près de lui qui lui ferme les yeux

et qui appelle sur sa tête, avec la dernière onction, les bénédictions du ciel.

— Oh ! que cela est dignement pensé, brave femme ! s'écria Colas Papelin en sanglottant ; la tête de ce bienfaisant vieillard, je l'aurois moi-même bénie, je le jure, si Dieu me l'avoit permis !... Qu'en dit mon maître, messire Pancrace Chouquet ?

Pancrace tordit sa barbe, s'agita sur sa sellette, regarda de nouveau à la porte, et ne répondit pas.

— Voilà qui est bon, continua la vieille femme. Une nuit, Tiphaine se leva tout effaré d'auprès de moi : c'étoit, messieurs, il y a trente ans, la propre nuit de la Toussaint, comme aujourd'hui, un peu avant les matines des morts.

— Comment ? dit Colas Papelin ; pensez-vous, ma bonne mère, qu'il y aura effectivement trente ans accomplis depuis ce jour ; trente ans à heure fixe, ni plus ni moins, quand sonneront les matines ?

— Il le faut bien, honnête monsieur Papelin, répliqua Huberte, puisque c'était en 1531. Je demandai à Tiphaine ce qui le décidoit à se lever de si bonne heure, pensant qu'il pouvoit

être malade. — Remettez-vous, me répondit-il, et soyez sans crainte, bonne amie : c'est un mauvais songe qui m'a travaillé tout-à-l'heure, et dont il faut que j'aie mon cœur clair avant de me rendormir ; car les rêves sont quelquefois des avertissements du Seigneur. Il m'a semblé qu'on assassinoit le saint vieillard Odilon, et depuis que je suis réveillé, je ne sais quel bruit de plaintes et de gémissements me poursuit ; je compte vous rassurer dans un moment. — Sur cette parole, il courut à l'ermitage avec quelques-uns des ouvriers que tenoit le même souci, et ils reconnurent que le sommeil ne les avoit que trop bien instruits !...

— Le pauvre reclus étoit mort ! reprit Colas. Maître, entendez-vous ?...

— Il se mouroit quand Tiphaine arriva ; mais quoiqu'il fût tombé sans conserver aucune apparence de vie aux yeux de son meurtrier, il s'étoit trouvé assez de forces un moment après pour se traîner au dehors de sa cellule, pendant que le misérable cherchoit inutilement les prétendus trésors qu'il venoit de payer de son ame !

— Et son meurtier, c'étoit le monstre arti-

ficieux et détestable qui lui avoit dérobé son amitié et ses prières sous le masque de la dévotion ! Maître , entendez-vous ?...

Pancrace ne répondit que par une espèce de râle sourd qui ressembloit à un rugissement.

— C'étoit lui ! dit dame Huberte. Cependant la grille de la cellule s'étoit refermée sur les pas du bienheureux, par le moyen d'un ressort de l'invention de Tiphaine, dont le secret n'étoit pas connu de l'assassin.

— Le voilà pris enfin ! s'écria Colas Papelin avec son horrible rire ; quelques moments encore, et le juste sera vengé ! Maître, entendez-vous ?...

— Il n'en fut pas ainsi, poursuivit Huberte en hochant la tête : Tiphaine et ses gens ne découvrirent personne dans la grotte ; et comme il s'y étoit répandu tout-à-coup une odeur de bitume et de soufre, on pensa que l'étranger avoit contracté un pacte avec le démon pour échapper au danger où il s'étoit mis, ce qui se trouva véritable; car on apprit depuis qu'il avoit étudié à Metz ou à Strasbourg sous le méchant sorcier Cornélius, dont vous pouvez avoir entendu parler !...

— Oh! son marché n'en est pas meilleur, interrompit Colas Papelin en se livrant à de nouveaux éclats de joie. Maître, entendez-vous?...

— J'entends, j'entends, riposta Pancrace Chouquet du ton d'un calme affecté, le langage des folles superstitions dont le papisme a nourri ce peuple ignorant. Puisse descendre sur lui la lumière de vérité!

Et il fit un mouvement subit pour s'éloigner de son voisin. Colas Papelin ne le suivit point; il tourna sur lui un regard de dérision et de mépris.

— Ce qu'il y a de sûr, ajouta la vieille un peu piquée, c'est qu'il restoit dans la grotte un brimborion de cédule taché de sang et marqué de cinq grands ongles noirs comme d'un scel royal, qui assuroit trente ans de répit à l'homicide, comme il appert par la translation qu'en fit monseigneur le grand-pénitencier; car il étoit écrit en lettres diaboliques.

— Ou les oreilles me tintent, murmura Colas Papelin, ou voilà le branle des matines. Maître, entendez-vous?...

— L'assassin ne fut d'ailleurs jamais reconnu, acheva Huberte, quoiqu'il eût laissé

pour signalement dans la main du bienheureux une épaisse poignée de cheveux chargés d'une peau sanglante, qui n'ont pas dû repousser.

— Respect à saint Odilon! dit Colas Papelin en se levant et en faisant voler d'un revers de son bras le chapeau empanaché du docteur.

Maître Pancrace Chouquet avoit un des côtés de la tête chauve et lisse comme si le feu y avoit passé.

Il mesura Colas d'un air menaçant, ramassa son chapeau et gagna la porte en regardant derrière lui pour savoir si le valet d'écurie le suivoit; mais le petit homme s'amusoit à frapper les landiers tout rouges avec un fourgon de fer, pour en tirer des étincelles qui jaillissoient jusqu'au comble obtus de la cheminée.

La porte se referma. Tout le groupe des femmes se tenoit silencieux et sans mouvement sous le poids d'une terreur inconnue, comme si elles avoient été pétrifiées. Colas Papelin s'en aperçut en éclatant de plus belle, et tira sa révérence en rebroussant ses cheveux confus avec la grâce coquette d'un homme du monde élevé dans les belles études et les manières élégantes

— Adieu, respectable Huberte, et vous ba-

chelettes gentilles, dit-il en les quittant. Grâces vous soient rendues de l'hospitalité que nous avons reçue de vous; mais elle impose encore d'autres devoirs : je vais suivre ce galant homme dans sa route, de crainte qu'il ne s'égare.

Un instant après, on entendit rouler les gonds, et les fortes fermetures retentirent sur l'huis.

— Le diable est-il aussi parti ? s'écria la blonde Julienne en élevant ses petits doigts palpitants vers le ciel.

— Le diable! dit Anastasie en croisant les mains dans l'attitude de l'oraison; pensez-vous qu'il soit ainsi fait?...

— Il y a grande apparence, observa gravement madame Huberte, qui n'avoit cessé depuis long-temps de défiler les grains du rosaire.

— Ne s'est-il pas nommé? reprit Julienne un peu rassurée; Colas Papelin et le diable, c'est la même chose ?

— Ces deux noms sont exactement synonymes, ajouta d'un air posé demoiselle Ursule, qui étoit nièce et filleule du curé.

— Je l'avois soudainement reconnu, dit Cyprienne; je l'ai vu tant de fois attiser

ainsi le feu, quand je m'endormois sur mon fuseau !

— Et moi, dit Maguelone, embrouiller malignement les poils de nos chèvres, quand je veillois dans l'étable !

— Ce doit être lui, observa tout-à-coup la petite Annette, la fille du meunier Robert, qui égare nos ânesses en sifflant dans le bois !

— Il a bien voulu nous égarer aussi, répondit à basse voix sa sœur Catherine, et le malin au juste-au-corps rouge a fait plus d'un de ses tours au bord du ruisseau de la combe.

— *Libera nos, Domine!* s'écria la vieille Huberte en tombant à deux genoux.

On pense bien que les jeunes filles suivirent aussitôt son exemple, et qu'elles ne se séparèrent pas à la cloche des matines sans avoir purifié la cuisine de dame Huberte par des prières, des fumigations de buis consacré, et des aspersions d'eau bénite.

Le lendemain matin, comme les gens du hameau se rendoient à l'office au moûtier qui en est séparé par quelques broussailles, Toussaint Oudard quitta tout-à-coup le bras de sa mère et s'arrêta au-devant de sa petite troupe, en

l'avertissant d'un geste et d'un cri de ne pas aller plus avant, car il vouloit lui épargner le hideux spectacle dont ses yeux venoient d'être frappés.

C'étoit un cadavre si horriblement lacéré, si déformé par les convulsions de l'agonie, si rapetissé, si racorni par l'action d'un feu céleste ou infernal, qu'il étoit difficile d'y reconnoître quelque chose d'humain ; seulement on voyoit traîner à côté les lambeaux d'une cape noire et d'un chapeau à plume flottante.

Et c'est depuis ce temps que la Combe du Reclus a pris le nom de la *Combe de l'homme mort.*

PAUL

OU

LA RESSEMBLANCE,

HISTOIRE VÉRITABLE ET FANTASTIQUE.

Je commence par déclarer hautement que s'il falloit renoncer de toute nécessité à l'un de ces immortels chefs-d'œuvre d'Homère, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et qu'il y eût pour cela une ordonnance expresse du roi, ou une loi formelle des chambres, je tâcherois d'apprendre l'*Iliade* par cœur avant de la perdre, mais

22.

c'est l'*Odyssée* que je garderois. Je n'hésiterois pas un moment.

Et je conviens que ce début peut sembler trop magnifique pour une historiette. Il me met en état de rebellion manifeste contre la règle éternelle de l'exorde classique :

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem.

Il faut cependant le prendre comme il est, car je n'y changerai pas un mot. Les critiques en parlent bien à leur aise.

Ce qui me charme dans l'*Odyssée*, ce qui me pénètre à sa lecture d'un sentiment mêlé d'admiration et d'attendrissement, c'est la bonne foi sublime de ce poète qui récite ingénument des contes d'enfants comme il les a entendu réciter, et qui les orne à plaisir des plus riches couleurs de l'imagination et du génie, parce qu'il n'a rien appris de mieux dans la conversation des vieillards, des héros et des sages. Ses histoires sont merveilleuses à la vérité ; mais il est plus merveilleux qu'elles encore, lui qui a confiance dans ses histoires. Quand Alcinoüs, roi des Phéaciens, laisse échapper quelques doutes sur la vraisemblance de

tant d'événements étranges observés en quelques années de navigation, Ulysse se garde bien de lui répondre par des raisonnements; il se borne à continuer, et Alcinoüs n'insiste plus. C'est qu'il faut deux choses essentielles à la poésie, le poète qui croit ce qu'il dit, et l'auditeur qui croit le poète. Cette rencontre est devenue fort rare et la poésie aussi.

Notre âge participe beaucoup du double état de ces corps affoiblis que la mort a déjà saisis presque tout entiers. A ceux-là, une mélodie suave et tendre comme des chants anticipés du ciel suffit pour bercer l'agonie, et le poète inspiré arrive à son temps. A ceux-ci, dont la sensibilité matérielle ne peut être réveillée que par des irritants caustiques et dévorants, il arrive un autre poète qui les déchire et qui les brûle pour leur arracher un cri de vie. Ce sont les deux dernières missions de l'art, et quand elles sont accomplies, tout est fini.

Il y a du génie dans ces derniers efforts de la poésie; il y en a autant peut-être que dans l'abondance naïve et crédule des compositions homériques : il faut lutter à la fois contre le *prosaïsme* d'une parole usée, contre la mono-

tonie d'une création trop décrite, où les savants ne voient plus que des agrégations capricieuses de molécules élémentaires, contre la sécheresse de ce cœur de cendre que porte la société actuelle, et qui ne palpite plus. Cela est difficile et admirable. Mais la poésie des choses, où est-elle maintenant sur la terre? où sont les anges d'Isaac et de Tobie, les tentes de Booz, et les lavoirs de Nausicaa? je ne vous en dirai pas de nouvelles.

Ce grand voyageur épique de l'antiquité, dont j'aime tant les récits, seroit bien surpris aujourd'hui s'il avoit à recommencer sa fable immortelle! On lui apprendroit que sa Circé n'est tout au plus que la Narina de Levaillant, ou l'Obérea de Bougainville. Ses syrènes, ce sont des phoques ou des veaux marins, Carybde et Scylla, des rochers, Polyphême, un Patagon borgne et anthropophage. Heureuse influence des découvertes et des progrès! ne redemandez pas ce sublime conteur aux siècles pour lesquels il étoit fait, et qui l'ont cependant méconnu. Vous seriez encore plus ingrats et plus injustes qu'eux; vous ne lui donneriez pas l'aumône.

Un de mes amis s'écrioit dernièrement à ce propos, dans une boutade assez gaie :

> Mais ces trésors de goût, d'amour, de poésie,
> Qui les remplacera ? — *l'idiosyncratie.*

Hélas oui ! sous la baroque influence qui a fait de la rose un *phanérogame,* et du papillon un *lépidoptère*, il ne faut rien attendre de mieux de notre civilisation *anthropomorphe.* J'en suis aussi fâché que vous.

C'est pour cela que j'ai juré de ne plus lire d'ouvrages marqués au sceau du savoir et de l'esprit, et on ne sauroit croire combien il est difficile d'en trouver qui n'aient pas ce cachet fatal, depuis que l'enseignement mutuel et la méthode Jacotot ont mis la littérature transcendante à la portée de toutes les intelligences. Oh ! si j'avois été M. de Monthyon, avec toutes les agréables conditions qui lui ont permis de doter si richement ses héritiers, que j'aurois fondé de beaux prix en faveur des ignorants et des simples, et que je prendrois de plaisir, du monde où il habite, à les voir distribuer, au jugement des mères de famille et des petits

enfants! quelles bonnes primes j'aurois attachées à la publication d'un livre ingénu où la foi tient lieu des science, où l'expérience tient lieu d'étude, où le sentiment tient lieu d'habileté; où le naturel feroit oublier au besoin l'absence du talent s'il étoit bien prouvé que le talent fût autre chose que le naturel! Avec quelle munificence, toutefois plus économique et plus facile que la sienne, j'aurois voulu reproduire en abondance tous les ans, pour l'instruction et le bonheur de la multitude, ces délicieuses compositions qui saisissent l'ame par des sympathies si vives, et qui la pénètrent d'enseignements si utiles et si doux : l'*Odyssée*, les *Voyages de Pinto*, les *Contes de Perrault*, les *Fables de Pilpay, d'Ésope, de La Fontaine, Télémaque, Robinson, D. Quichotte, les Hommes volants!* On sent bien qu'il n'est question ici que des livres de l'homme, mais quels hommes et quels livres, grand Dieu! que ceux dont je viens de parler! voilà de l'argent bien employé! voilà une bibliothèque de véritable *progrès humanitaire!* et le peuple qui l'adoptera, voilà un peuple digne d'envie, un peuple qui mérite que l'on vive de l'air qu'il respire,

et qu'on se réchauffe à son soleil! M. Herschell le trouvera peut-être dans la lune.

En attendant, je n'ai pas renoncé à raconter des histoires auxquelles je suis souvent le seul à croire, et je voudrois bien savoir pourquoi, mes histoires réunissant tous les motifs de créance qu'on peut chercher dans les histoires, la vraisemblance des faits et la loyauté du témoin désintéressé qui les rapporte. Je vous demande en effet quel intérêt j'aurois à imaginer que le loup a mangé le *Petit Chaperon*, s'il ne l'avoit pas mangé? et plût à Dieu que le loup n'eût pas mangé le *Petit Chaperon*, et qu'on pût me le prouver tout-à-l'heure, car cette peine compte encore parmi mes peines, bien que la foule y soit grande! Ces choses-là ne s'inventent pas, et ne se disent qu'à regret quand on ne peut se dispenser de les dire pour en tirer de saines inductions morales et d'excellentes règles de conduite, comme celles qui sortent de la catastrophe du pauvre *Chaperon*, savoir : premièrement, qu'il ne faut jamais confier son secret aux méchants, et secondement, qu'il ne faut pas laisser sortir les petites filles toutes seules. Je voudrois qu'on

me fît connoître un livre de haute philosophie ou de haute politique, solennellement couronné, qui ait porté dans les familles deux enseignements plus utiles, et qui les ait accrédités d'une manière plus universelle par un symbole plus naïf et plus populaire! Je sais bien qu'un livre que je n'entends pas est au-dessus du *Petit Chaperon* de toute la hauteur insurmontable de son inintelligibilité ; mais ce livre que je n'entends pas, ne fussions-nous qu'un cinquième ou un dixième de la nation à ne pas l'entendre (et cela n'est pas très-fier), est en dehors du but providentiel de l'instruction nécessaire qui appartient à tout le monde. Dans une bonne civilisation, les gens qui ne *progressent* pas, qui n'ont pas *progressé*, et qui ne *progresseront* probablement jamais, n'en méritent pas moins des égards.

Chacun est libre, d'ailleurs, d'occuper son imagination à sa manière, et « de s'approprier, comme le dit admirablement un philosophe, dans les mythes d'une intellectualité rationnelle, ce qui s'harmonie le plus identiquement avec les sympathies spontanées de son esthétisme individuel et intime. » Voilà

qui est assez clair! Avez-vous plus de foi, par hasard, au saint-simonisme qu'aux *contes de fées?* Allez au Père! — Est-ce au néo-christianisme? Allez à son pontife, qui est ressuscité le troisième jour. — Au Phalanstère? on va l'ouvrir. — A la loterie de M. Reinganum? on va la fermer. — A l'Église françoise de M. Châtel? on sonne la messe; il y en a pour tous les goûts. A moi seulement, à moi, esprits indolents et crédules, mais tendres et gracieux, qui prendriez plus de plaisir à une fable intéressante qu'à toutes les vaines théories de l'orgueil, quand même ces mensonges superbes seroient destinés à devenir, par malheur, des vérités et des lois. Permettez aux petits de venir, car il n'y a point de danger pour eux à écouter mes récits, et vous me connoissez assez pour me croire. Celui-ci sera revêtu d'ailleurs d'une autorité qui vaut mieux que la mienne. Il m'a été communiqué par un homme dont j'aurois peut-être essayé de décrire les rares et parfaites qualités, s'il ne m'avoit permis d'attacher son nom à ces pages fugitives. Maintenant qu'il est nommé, son éloge est fait.

Le 4 août 1834, M. le marquis de Louvois arrivoit en calèche dans les Pyrénées. Sur le siége de sa voiture étoit assis un jeune domestique dont l'histoire antérieure ne tiendra pas beaucoup de place. Paul est le fils d'un marchand de bestiaux très-peu favorisé de la fortune, et le frère de neuf autres enfants qui déciment, chacun pour leur part, les fruits chanceux du petit commerce paternel. Paul s'étoit par conséquent trouvé trop heureux d'entrer au service de M. de Louvois ; et cela se conçoit à merveille quand on connoît son maître.

La voiture suivoit depuis quelque temps cette route inégale qui domine sur la droite la riante vallée d'Argelez, et d'où l'œil s'égare à plaisir en remontant le cours des eaux, à travers des massifs d'arbres touffus, parmi lesquels se dressent quelquefois les ruines d'une vieille tour féodale, aussi fameuse par ses traditions que pittoresque par son aspect. Au loin, quelques espaces d'un blanc lisse et resplendissant se détachent çà et là sur le fond obscur et mobile de la plus magnifique végétation; une flèche pointue perce les cimes

arrondies, et vous devinez un village presque entièrement voilé de la richesse de ses ombrages, comme d'un rideau de verdure. Ainsi s'acheminoit, sous le fouet retentissant du postillon, la calèche de M. le marquis de Louvois, quand elle dépassa pour la dernière fois un bon vieillard à cheval, qui sembloit s'efforcer de l'accompagner, et dont l'émulation hors de propos inquiétoit sans doute la sensibilité de notre noble voyageur. Enfin, c'en étoit fait : ni l'homme ni sa monture n'avoient reparu dès lors jusqu'au relais de Pierrefitte ; et M. de Louvois, délivré du souci de cette lutte inégale, s'empressa de demander des chevaux. Les chevaux manquent rarement au relais de Pierrefitte ; mais la route y manque souvent, quand les eaux du gave de Cauterets, grossies par un violent orage, se débordent avec fureur dans la plaine ; et le 4 août 1834 étoit un de ces jours-là. Il falloit coucher à la poste de Pierrefitte, ce qui est une des extrémités les plus fâcheuses auxquelles puisse être réduit le *touriste* des Pyrénées, depuis les rives du Tet jusqu'à celles de la Nivette. M. de Louvois se résigna, et porta aussi loin que possible

le courage de sa position. Malgré la mauvaise apparence des mets, il se résolut à souper.

A l'extrémité de la longue table où il s'étoit placé, on vint apporter un second couvert, et un vieillard ne tarda pas à s'y asseoir après un salut modeste : c'étoit le cavalier présomptueux qui avoit entrepris, une heure auparavant, de mettre son coursier fatigué au train d'un attelage fringant, circonstance dont l'attention de M. de Louvois avoit été frappée, comme on s'en souvient. Il jeta sur lui les yeux, et c'étoit un simple mouvement de curiosité ; il les y reporta plusieurs fois, et c'étoit l'effet d'un mouvement d'intérêt et de sympathie. Cet homme avoit une figure noble et douce; des cheveux blancs, mais fournis, ombrageoient sa tête respectable; son regard, que M. de Louvois rencontroit souvent, paroissoit animé d'une expression peu commune ; et les larmes involontaires qu'il rouloit quelquefois trahissoient une peine intérieure qui demandoit à se répandre. La conversation ne tarda pas de s'établir et d'en amener l'occasion. Je ne changerai rien à ce récit, pas

même les noms propres, que je sais ajuster comme un autre aux convenances d'une fiction, quand j'ai besoin de les inventer. J'ai promis en commençant une histoire authentique, où l'imagination du conteur ne seroit pour rien, une histoire sans parure et sans déguisement, comme la nature et la société en donnent de temps en temps à ceux qui les cherchent, et c'est cette histoire que j'écris. Il y a peut-être quelque indiscrétion à désigner si ouvertement des personnes dont je n'ai ni reçu ni demandé l'aveu; mais à quoi bon s'envelopper des mystères du roman dans une narration qui n'a rien d'offensant pour qui que ce soit, et qui, sous certains rapports, est honorable pour tout le monde ? Quoi qu'il en puisse être, et dans le cas même où l'on me condamneroit sur la forme, on m'absoudra sur l'intention. Je n'en demande pas davantage, car ce n'est pas ici une œuvre d'écrivain, mais une causerie de la veillée, destinée à ne pas sortir d'un petit cercle de bonnes gens dans lequel j'ai renfermé mon auditoire, mes prétentions littéraires et ma réputation.

— Vous avez dû vous étonner, monsieur,

dit le vieillard, de me voir tout-à-l'heure si obstiné à vous suivre ; et cette ambition, si déplacée à mon âge, peut vous avoir donné une mauvais opinion de mon jugement ?

— Non en vérité, répondit M. de Louvois ; j'ai seulement supposé que ma rencontre, prévue ou non, ne vous étoit pas tout-à-fait indifférente, et que vous aviez quelque communication à me faire.

— Il le faut bien, si vous m'y autorisez, répliqua le vieux voyageur ; mais comment expliquer cela ? Mon seul dessein étoit d'attirer l'attention d'un jeune domestique assis devant votre voiture, et qui ne paroît pas me reconnoître. Il n'est que trop probable au reste, ajouta t-il en étouffant un sanglot, et portant sa main sur ses yeux pour y contenir une larme, que nous nous sommes vus tous deux aujourd'hui pour la première fois. Oserois-je vous demander s'il est depuis long-temps à votre service ?

— Depuis deux ans, dit M. de Louvois, et je le connois depuis son enfance ; je l'ai reçu de sa famille..

— De sa famille ! répéta le vieillard. A ce

mot, il éleva les yeux au ciel, et ses larmes s'échappèrent en abondance.

— Parlez, parlez ! s'écria M. de Louvois. Je ne comprends rien encore à ce mystère ; mais j'ai besoin de vous entendre et un desir profond de vous consoler : j'y parviendrai peut-être.

Un soupir qui exprimoit le doute, une inclination de tête qui exprimoit la reconnoissance, furent d'abord sa seule réponse.—Vous le permettez donc, reprit-il enfin, et il ne me reste qu'à vous demander grâce pour ce qui pourra dans mes paroles révolter votre esprit et votre raison. Le trouble où m'ont jeté mes impressions d'aujourd'hui ne me laisse pas la force de me décider moi-même entre ce qu'il faut croire et ce qu'il faut nier.

Je m'appelle Despin ; je suis maire de la petite ville de Gaujac où M. le comte de Marcellus a un château. J'étois, il y a quatre mois tout au plus, aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre. Nous avons trois cent mille francs de fortune, ma femme et moi, c'est-à-dire beaucoup plus qu'il n'en faut pour vivre dans une douce aisance, et pour faire un peu

de bien autour de soi, quand on a des goûts simples et qu'on vit sans ambition. Toute la nôtre étoit de laisser, avec un nom honnête, l'agréable indépendance dont nous avions joui à un fils unique âgé de vingt-deux ans, qui récompensoit nos soins par les meilleures qualités et la plus tendre affection. La mort nous l'a enlevé; là finit notre bonheur. Nous avions vécu trop long-temps!

Ici de nouvelles larmes interrompirent M. Despin. Après un moment de silence il continua :

— Une pierre surmontée d'une croix, voilà tout ce qui nous reste de lui! Par mon inconsolable douleur, monsieur, vous pouvez juger de celle d'une mère. Souvent, pendant les courts moments de sommeil que le ciel accordoit à mes yeux fatigués, ma vieille femme se déroboit de mon lit pour aller pleurer au cimetière sur la tombe de son fils. Dernièrement, par une nuit froide et humide, je m'aperçus de son absence, et je me relevai pour la chercher, ou plutôt pour la trouver, car je savois bien où elle étoit. Cependant elle ne répondit point à ma voix, et j'arrivai jus-

qu'à la place où avoit été creusée la fosse avant de l'apercevoir. Elle y étoit couchée, immobile, sans connoissance. Je crus un moment, hélas! qu'elle étoit morte aussi. Le mouvement de mon départ avoit réveillé quelques domestiques qui me suivoient de loin. Les uns la rapportèrent à la maison, un autre me soutint pour y revenir. Je n'avois pas encore tout perdu : elle étoit rendue à la vie. On nous laissa.

La physionomie de ma femme étoit extrêmement animée. Ses yeux brilloient d'une lumière étrange que je n'y avois pas remarquée jusque-là.

— Notre fils n'est peut-être pas mort, dit-elle en me pressant la main ; peut-être sa fosse est vide ?

Ce langage me remplit d'une nouvelle inquiétude, car je craignis que le désespoir n'eût altéré sa raison.

— Écoute, continua-t-elle du ton de voix assuré d'une personne qui veut qu'on la croie, tu connois ma dévotion à la Sainte Vierge, et combien j'ai toujours redouté de l'offenser. Eh bien ! j'ai osé compter sur sa protection dans le malheur qui nous accable, et tout

m'annonce que ses divines bontés ont répondu à mon espérance. Je l'ai déjà vue deux fois.

— Grand Dieu! m'écriai-je, qui penses-tu donc avoir vu ?

— Elle même, reprit-elle avec calme, et c'est l'éclat dont elle est entourée qui m'avoit privée de mes sens quand tu m'as retrouvée tout-à-l'heure au cimetière ; mais ses paroles sont aussi présentes à mon oreille que si je les entendois à l'instant. Tu m'as priée, m'a-t-elle dit ; je viens à ceux qui me prient dans la sincérité de leur cœur. Envoie ton mari vers la montagne ; il y reverra l'enfant que vous avez perdu.

Qu'auriez-vous fait à ma place, monsieur ?

J'hésitai cependant, car la fréquentation des gens éclairés et l'habitude de la lecture m'avoient guéri des préjugés du peuple. Est-ce là un grand bonheur ? Il le faut bien, puisque les philosophes sont si impatients de le faire goûter à tout le monde. Mais l'apparition se renouvela plusieurs fois au même lieu avec les mêmes circonstances. Je connoissois dans ma femme une simplicité de cœur et une austérité de conscience qui la rendoient incapable du moindre

mensonge ; aucune autre illusion n'obscurcissoit son intelligence, car, à ma grande satisfaction, son désespoir, calmé par une promesse venue du ciel, laissoit reprendre de jour en jour à ses esprits la sérénité qu'ils avoient perdue pendant trois mois. Son bon sens naturel s'étoit fortifié depuis qu'elle avoit foi à cette révélation étrange dans laquelle vous ne voyez sans doute qu'une marque de folie. Que vous dirai-je ? Prestige ou vérité, il y avoit du moins dans son rêve un sujet de consolation que ne pouvoit lui fournir la vaine sagesse des hommes, et je me hâtai de souscrire à ses espérances, avec plus de confiance dans le pouvoir du temps qui guérit toutes les douleurs, que dans l'accomplissement du miracle ; j'avois besoin du miracle aussi, et quel homme n'a pas eu besoin d'un miracle pour se réconcilier avec la vie ! mais je n'y comptois pas ; je partis toutefois quand le terme annoncé dans la sainte apparition fut venu, et je quittai ma pauvre femme en lui témoignant une sécurité qui n'avoit point gagné mon ame. Dès ce moment, je n'ai cessé d'errer inutilement dans la montagne, comme je m'y étois

attendu, et je devois partir demain pour porter la mort peut-être à la plus malheureuse des mères, quand ce matin....

— Eh bien! monsieur Despin, ce matin?...

— Quand ce matin j'ai vu mon fils assis sur le siége de votre voiture; mais il ne m'a pas reconnu.

— Paul, votre fils, dites-vous?

— C'est bien le nom de mon fils, c'est bien mon fils aussi, mais il ne m'a pas reconnu. C'est mon fils, quoiqu'il ne me reconnoisse pas, et j'en ignore la raison. Je l'ai vu pendant toute la route. Je viens de le revoir et de lui parler quelque temps dans la cour de l'auberge. C'est mon fils. Je me suis informé de son âge. Il a exactement l'âge de mon fils. Il a ses traits. Il a le son de sa voix. Il a son accent. Mon fils a un signe à la joue. Il a un signe à la joue. S'il arrivoit à Gaujac, tout le monde le reconnoîtroit. Je le reconnois si bien, moi, qui ne peux pas m'y tromper, moi qui suis son père! mais il ne me reconnoît point.

Les larmes de M. Despin recommencèrent à couler, et il resta plongé dans un morne

silence, les bras accoudés, et la tête appuyée sur ses mains.

M. de Louvois étoit profondément ému. — Croyez, dit-il au vieillard, croyez, monsieur, que je voudrois pouvoir prolonger l'erreur qui a suspendu un moment vos afflictions, s'il dépendoit de moi de l'entretenir sans manquer à la vérité. Un incroyable hasard l'a produite, et je ne sais s'il n'est pas plus propre à augmenter vos regrets qu'à les adoucir.

— Vous êtes plus capable que vous ne l'imaginez, monsieur, de donner à cette apparence une espèce de réalité, reprit M. Despin en relevant sur M. de Louvois un regard suppliant. Vous vous étonnez de mes paroles, et je le conçois, mais cette dernière espérance va s'expliquer. La famille de Paul n'est pas dans l'aisance, puisqu'il est obligé de vendre ses services à un maître. Il n'est pas mon fils, je le crois; mais sa ressemblance avec mon fils a trompé mon désespoir, et tromperoit celui de sa mère. N'est-il pas le fils qu'une céleste protection lui a rendu ? Je lui offre une mère, un père dévoués à son bonheur; je lui

offre tout mon bien dont je suis prêt à signer la donation, et M. le comte de Marcellus ne refusera pas d'attester ce que je vous en ai dit : il n'appartiendra plus qu'à lui-même, il n'aura plus de devoirs que ceux qu'impose une affection facile à contenter, et qui ne demande que de l'affection; il étoit pauvre, il sera riche; il servoit, il sera servi; votre bonté pourvoyoit sans doute à son bonheur, nous y suppléerons par notre tendresse; nous en serons aimés, j'en suis sûr, car nous l'avons aimé d'avance, nous l'avons aimé dans un autre, et on est toujours aimé quand on aime. C'étoit là, tout me l'annonce, le véritable sens d'une prédiction dont la vérité s'est manifestée hier à mes yeux. Le ciel ne fait pas inutilement de semblables miracles; il a voulu réparer envers votre Paul un tort du hasard, envers nous un tort de la nature qui nous a ravi le nôtre. L'indigent aura une fortune, et les parents en deuil auront un fils. Ne vous semble-t-il pas, monsieur, que cela soit ainsi ? Oh ! ne me refusez pas, je vous en conjure, votre intercession et votre appui ! Les grands de la terre peuvent compatir sans déroger à une douleur qui a

intéressé la reine du ciel! Je n'ai plus qu'à mourir si vous me rebutez.

En prononçant ces dernières paroles, M. Despin pressoit les mains de M. de Louvois et les mouilloit de ses pleurs.

La nuit s'étoit écoulée en partie dans cet entretien, et M. de Louvois ne pouvoit douter que la résolution du vieillard ne fût invariable. Il entra de bonne heure dans la chambre où Paul, tout habillé, dormoit paisiblement sur un des grabats de l'auberge, et il y retrouva M. Despin à genoux, les yeux avidement fixés sur la vivante image de son fils mort. M. Despin se leva, remit à M. de Louvois l'acte de donation dont il lui avoit parlé, accompagné d'un dédit de la somme de *dix mille francs*, payable au cas où cette épreuve étrange ne réussiroit pas à la satisfaction de toutes les parties, et se retira en lui recommandant pour la dernière fois la négociation dont paroissoit dépendre sa vie, par une inclination respectueuse et par un regard suppliant. Le mouvement qui se faisoit dans la chambre avoit réveillé Paul; il voulut s'élancer à l'aspect de son maître, et s'excuser de n'avoir pas été plus diligent.

— Reste, lui dit M. de Louvois, et assieds-toi pour m'écouter avec tout le recueillement dont tu es capable. Tu n'as pas peut-être pas entendu raconter, continua-t-il en souriant, l'histoire de l'homme que la fortune vint surprendre dans son lit, et tu n'imaginerois peut-être pas que ce fût la tienne. Il n'y a cependant rien de plus vrai. Un mot, Paul, et tu vas échanger ma livrée contre le frac d'un gros bourgeois. Un mot, et tu seras riche!

— En vérité, monsieur, répondit Paul, je n'en serois pas surpris. On me prédit cette destinée depuis l'enfance, et il y a quelques jours qu'on me l'annonçoit en Auvergne. Monsieur se rappelle sans doute qu'il s'arrêta pour déjeuner dans une misérable auberge des montagnes où des gendarmes arrivèrent presque en même temps, avec une espèce de bohémienne qu'ils conduisoient à la prison du chef-lieu, et dont la physionomie le frappa. C'est que ce n'étoit pas une sorcière du commun, et on voyoit bien à ses airs de dignité qu'elle croyoit à son art. Je fus un moment si tenté d'y croire aussi, que je n'osai retirer ma main quand elle la saisit de sa main sèche et nerveuse, et qu'elle

me força par un dur regard de ses yeux noirs à la déployer devant elle. Quant à moi, je détournai les miens, tant elle me faisoit peur à voir.

— Oh! oh! voici du nouveau, dit-elle avec une voix rauque, et en grommelant entre ses dents; vous conviendroit-il, mon fils, d'avoir de bons champs en plein rapport, de bons prés qui verdoyent au soleil, de bons troupeaux de moutons prêts à tondre, deux ou trois douzaines de bonnes vaches laitières, et autant de veaux qui bondissent à l'entour, une maison de campagne qui rit au midi, et d'où l'œil plonge avec peine dans l'épaisseur d'un beau verger, ployant sous le poids des fruits mûrs? Vous plairoit-il de vous délasser de temps en temps à la ville du soin de vos grasses métairies dans un bon fauteuil de velours d'Utrecht à larges raies, au premier étage d'une maison spacieuse et en bon état qui vous appartînt; aussi près qu'il vous plaira d'un balcon chargé de fleurs qui donne sur la grande place, et d'y attendre indolemment l'heure d'un excellent repas en lisant votre journal, si le journal vous amuse?

24.

Je ne pus me défendre de sourire, car le genre de vie qu'elle me proposoit étoit assez de mon goût. — Vous serez tout au plus entré dans les Pyrénées, ajouta-t-elle en repoussant ma main avec une méprisante colère, que cette fortune vous aura été offerte, et que vous l'aurez refusée. — Je ne compris pas trop comment cela pourroit se faire, mais j'attachois si peu d'importance à la prédiction de cette aventurière que je n'y ai pas songé depuis.

La coïncidence de ces deux mystérieux événements frappa M. de Louvois, car il n'est point d'esprit si aguerri contre la séduction des apparences, qu'il ne s'étonne d'être obligé d'accorder quelque chose à l'intelligence du hasard. Après un moment de réflexion, il fit part à Paul de ce qui s'étoit passé la veille entre lui et M. Despin, et ouvrit sous ses yeux l'acte formel qui n'attendoit plus que sa signature. Il le quitta ensuite pour laisser un libre cours à ses réflexions. L'affaire en valoit la peine.

Pendant que tout ceci se passoit au méchant cabaret de Pierrefitte, le ciel s'étoit éclairci; les eaux turbulentes du gave étoient rentrées dans leur lit, et les mazettes du relais, délas-

sées par un long loisir, piaffoient à la porte, sur les pavés de granit sonore, comme des chevaux de bataille; le maréchal du pays cherchoit à dégager adroitement quelque vis de son écrou, pour avoir un prétexte à la resserrer, et M. de Louvois se préparoit à partir. Un quart d'heure s'étoit à peine écoulé, quand Paul entra chez son maître, d'un air modeste et cependant résolu. M. de Louvois le regarda fixement.

— Eh bien! dit-il en riant, est-ce à M. Despin fils que j'ai l'avantage de parler ?

— Non, monsieur le marquis, répondit Paul : c'est à Paul qui étoit votre domestique hier, qui l'est aujourd'hui, et qui n'a d'autre ambition que de l'être toujours, si vous êtes content de ses services.

— As-tu bien réfléchi ? reprit M. de Louvois étonné.

— Je réfléchirois dix ans sans changer de détermination. — M. de Louvois paroissant disposé à lui accorder une attention sérieuse, il continua : Je suis extrêmement touché, dit-il, du malheur de cette famille, et je voudrois pouvoir lui procurer quelque soulagement.

C'est un devoir que j'aimerois à accomplir, s'il s'accordoit avec les miens, et je n'aurois pas besoin d'y être porté par mon intérêt; mais ce que demande ce bon vieillard, monsieur, je suis incapable de le lui donner : il cherche un fils, et j'ai un père. C'est à mon père que je dois la tendresse et les soins d'un fils, et le cœur d'un fils n'est pas à l'enchère. L'honnête homme qui a voulu m'enrichir a des droits à ma reconnoissance; je ne peux rien lui offrir de plus. Les sentiments qu'il réclame appartiennent à cet autre vieillard qui m'a nourri, qui m'a élevé du produit de son travail, qui m'a réchauffé sur son sein quand j'avois froid, qui a pleuré sur mon berceau quand j'étois malade, qui a fondé sur ma bonne conduite et sur ma reconnoissance le dernier espoir de ses vieux jours. Croyez-vous qu'il survivroit à l'idée que j'ai vendu son nom pour de l'argent; que j'ai renoncé au souvenir de ses embrassements et de ses conseils, que j'ai renié mes neufs frères comme un traître et comme un maudit, pour me livrer sans gêne aux douceurs de la paresse ? Vous me direz sans doute, monsieur, que mon nouvel état me permettroit de lui faire quelque

bien, que M. Despin lui-même ne blâmeroit pas cet emploi de mon superflu, et qu'il y auroit moyen de racheter à ce prix devant les hommes mon ingratitude et ma lâcheté ; mais qui me justifieroit devant ma propre conscience? Il faudroit d'ailleurs que mon père voulût accepter cette indemnité honteuse, et je le connois assez pour être sûr qu'il la repousseroit avec indignation. « A quel propos, s'écrieroit-il, M. Despin fils, de Gaujac, qui m'est inconnu, vient-il me gratifier de ses aumônes ? Qui les lui a demandées ? Qui lui a parlé de mes affaires et de ma pauvreté ? Ai-je eu besoin de recourir à lui, pour fournir à l'entretien de mes neuf enfants (il ne me compteroit plus); pour les élever dans la crainte de Dieu, et dans l'amour de leur famille et de leur pays ? Si M. Despin fils et trop riche, s'il est tourmenté par quelque remords qui l'oblige à répandre son superflu en œuvres de charité, qu'il regarde autour de lui! Ne connoît-il point de peines à soulager dans son village, et peut-être parmi ses plus proches voisins ? » Car je serois devenu aussi étranger à mes souvenirs, à mes amitiés d'enfance, à ma patrie qu'à mon père!

Je recommencerois une vie nouvelle, la vie d'un autre qui n'a rien aimé de ce que j'aime; et si elle étoit abrégée par la honte, par le chagrin, par les plaisirs même, auxquels je me livrerois pour m'étourdir, laisserois-je les regrets que M. Despin fils a laissés? Pensez-vous, monsieur, que mon véritable père, insensible à l'abandon que j'aurois fait de sa vieillesse, iroit courir les montagnes pour y chercher ma ressemblance? Ah! il l'éviteroit plutôt, n'en doutez pas; car elle ne lui rappelleroit que mon avarice, ma bassesse et mon indignité! Non, monsieur, je ne changerai pas d'état, je ne changerai pas de fortune, parce que je ne veux pas changer de nom, parce que je ne veux pas changer de famille. Je resterai pauvre, mais je resterai le fils de mon père, et je conserverai le droit de l'embrasser sans rougir; cela vaut mieux que l'argent.

— Va régler les comptes, va, mon enfant, lui dit M. de Louvois en se détournant pour cacher son émotion. Un quart d'heure après, le fouet du postillon frappa l'air à coups redoublés. Une chaise de poste roula bruyamment sous la porte cochère de l'auberge.

Elle sortit. Paul étoit assis sur le siége, comme la veille.

Un homme attentif à ce qui se passoit dans cette maison, et qui erroit tristement dans sa chambre en invoquant le secours de Dieu, s'élança rapidement vers la croisée pour convaincre ses yeux d'un nouveau malheur qu'il n'avoit pas prévu. Tout venoit d'être perdu pour lui, jusqu'à l'espérance ; il avoit vu mourir son fils pour la seconde fois. Paul étoit parti.

M. Despin tomba comme foudroyé sur le lit où il n'avoit point dormi, et quand un valet de l'auberge lui remit la triste lettre d'adieu de M. de Louvois, il ne fit qu'y jeter un regard sombre et abattu, car il connoissoit déjà son arrêt. Oh ! de quelle force a-t-il dû s'armer pour regagner sa maison ! Comment s'est-il présenté à sa femme, si impatiente de son retour, et cependant si assurée du résultat de son voyage ? Quel récit lui a-t-il fait de ces espérances d'un moment changées en deuil éternel ? La religion seule peut expliquer la résignation du cœur dans de si cruelles épreuves ! Il y a là des angoisses qui se conçoivent à peine, et qui ne se décrivent pas.

L'histoire que je viens de raconter, sans y ajouter la plus légère circonstance, et sans la relever par des ornements recherchés qui me la gâteroient à moi-même, peut donner lieu à de graves réflexions. Les philosophes positifs qui nient l'intervention d'un Dieu dans les choses de la terre feront honneur de ces rencontres merveilleuses à la puissance du hasard, parce que c'est le nom qu'on donne à Dieu quand on a pris le parti désespéré de n'y pas croire. Les chrétiens y verront un symbole plus consolant et plus élevé.

Que peut, en effet, l'intercession la plus puissante pour consoler le veuvage d'un cœur que la mort a, pour ainsi dire, dédoublé (pardonnez-moi cette expression, qui est celle d'un sentiment, et non pas celle d'une manière)? Hélas! elle ne peut que lui rendre des apparences et des formes; car l'ame qui les animoit a déjà un autre séjour, et c'est à celui-là qu'il nous est enseigné d'aspirer, pour retrouver tout ce que nous avons perdu. Le reste n'est qu'une illusion qui peut tromper un moment les yeux d'un père, mais qui ne trompe pas long-temps sa tendresse. Pour voir recommen-

cer la vie d'un être chéri qui nous a été enlevé, il faut recommencer nous-mêmes à vivre; et cette idée suffiroit pour embellir la mort, si la mort avoit besoin d'être embellie aux regards de quiconque a vécu long-temps. Mais du moins la vie recommencera-t-elle ? Oui, n'en doutez pas, elle recommencera ! Il n'y a rien dans cette création qui n'ait ses harmonies et son complément, si ce n'est le cœur de l'homme; et le rôle d'un jour qu'il joue sur la terre ne seroit qu'un mauvais épisode de plus dans un drame mal fait, si ce drame de dérision et de cruauté se dénouoit par la mort. Cela n'est pas à redouter, parce que cela est impossible.

Il est vrai de dire qu'il faudroit avoir été mort pour pouvoir se former des notions exactes sur cet avenir mystérieux, et cela n'est pas commun. C'est le cas cependant du fameux Islandois de Bessestedt, qui fut extrait vivant de sa bière après huit jours de mort constatée, et qui vécut dix ans depuis dans la pratique des bonnes œuvres, mais sans communication immédiate avec les hommes. Ce sage, nommé ou plutôt surnommé Lazare Néobius (car la critique n'a pas encore éclairci ce point curieux

d'histoire littéraire), avoit passé tout le temps pendant lequel il fut retranché du siècle, dans le monde intermédiaire où les bons vont recevoir le commencement de leur récompense, et se disposer, par des épreuves plus douces que les nôtres, à recevoir dignement une récompense éternelle. Il y avoit retrouvé, avec un ravissement que l'on croiroit inexprimable s'il n'étoit parvenu à l'expliquer fort éloquemment, sa famille et ses amis; et quand il se vit retombé dans les douloureux liens de notre vie de préparation, il s'étoit fait de son nouvel exil l'idée d'une sainte mission, qui lui étoit imposée pour réchauffer la tiédeur des fidèles et pour prémunir les foibles contre l'invasion des fausses doctrines. Tel est l'objet du livre admirable de Lazare Néobius, sur lequel je me suis un peu plus étendu qu'il ne convenoit à mon sujet, parce qu'il est presque inconnu, et si rare d'ailleurs, qu'il n'en existe probablement pas d'autre exemplaire que le mien. Il encourut, en effet, tout naturellement, une double censure, dès le moment où il vint à paroître au jour de la publicité : celle de l'Église, qui ne se crut pas autorisée à recevoir, sur le témoi-

gnage isolé d'un saint homme, un document supplémentaire à la révélation de l'Évangile; et celle du pouvoir temporel qui jugeoit, peut-être avec raison, que la perspective d'un avenir si facile et si doux, en diminuant l'attrait qui nous attache à notre existence actuelle, relâcheroit au bénéfice de la vie contemplative le lien de la vie sociale. Ce danger n'existe plus aujourd'hui, ou plutôt l'excès contraire est devenu si effrayant qu'on ne sauroit trop se hâter d'y porter remède. Si la société menace de mourir bientôt, ce n'est pas l'expansion d'une sensibilité rêveuse qui la mine et qui la détruit; ce n'est pas l'intention de pousser au-delà de toutes limites sa longévité intellectuelle et morale; c'est le déplorable instinct d'un égoïsme étroit, qui l'emprisonne dans la matière et qui la force à escompter son éternité au prix de quelques années stériles que le présent dévore aussi vite qu'il les donne. Il n'y auroit donc pas d'inconvénient bien sérieux maintenant à livrer aux ames tendres et souffrantes ces trésors de consolation et d'espérance, qui les dédommageroient du malheur de vivre dans un temps mauvais et dans un monde imparfait.

J'y ai même pensé quelquefois, et si j'ai tardé long-temps à le faire, c'est que j'imaginois que l'âge pourroit prêter un jour plus d'autorité à ma parole. L'idée d'ouvrir enfin ce monde ignoré mais certain à l'attention de mes lecteurs m'occupoit encore au moment où j'ai commencé à tracer ces dernières pages; mais des considérations soudaines m'ont retenu.... —

— Et il me semble, tout réfléchi, que je ferai mieux d'y aller voir moi-même.

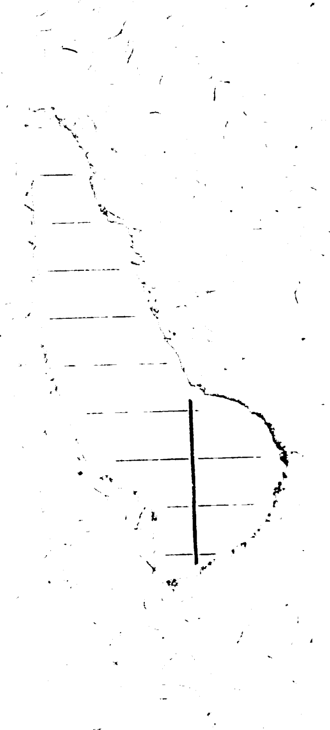
FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

CONTES EN PROSE.

FIN DE LA TABLE.








Digitized by Google

